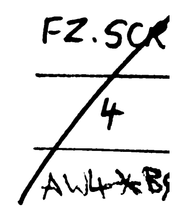

3001423670


FZ.SCR
4



2,7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

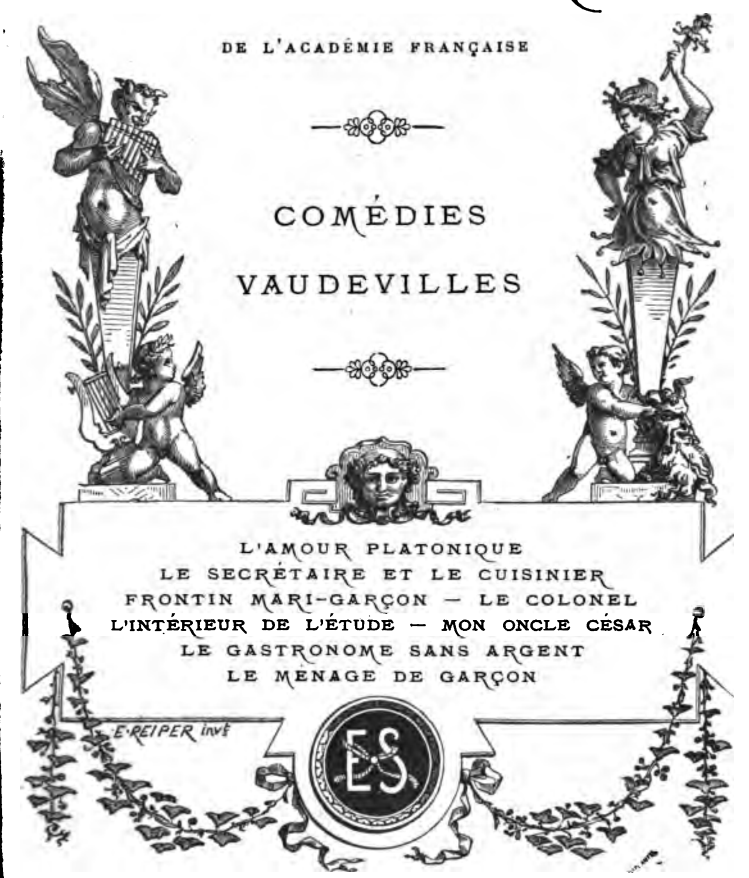
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

4t.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

L'AMOUR PLATONIQUE

COMÉDIE MÊLÉE DE VAUDEVILLES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 26 Décembre 1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SUDMER	MM. DORMEUIL.
ADOLPHE DE REINSBERG, neveu de Sudmer.	MOREAU.
CRICK, domestique d'Adolphe	NARCISSE.
ÉLISE	Mmes ESTHER.
LA COMTESSE.	GRÉVEDON.

PAYSANS. — LAQUAIS. — OUVRIERS.

Dans le Holstein.



L'AMOUR PLATONIQUE

Un salon élégant; deux portes latérales. — On aperçoit un jardin dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRICK, **étendu dans un fauteuil.**

Allons, déjà une voiture!... Il n'y a pas de maison où les domestiques soient plus dérangés... on a beau être à la campagne, dans le fond du Holstein... c'est égal... et dire que je n'ai personne pour me rendre compte de ce qui se passe dans le château!

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Depuis le temps que j'obéis,
C'est bien l' moins qu'à mon tour j'ordonne;
Chacun me commande au logis,
Et je ne commande à personne;
Oui, si j'étais roi, je rendrais
Un bon arrêté sans réplique,
Où j'ordonn'rais qu' tous les valets
Eussent chacun leur domestique.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, CRICK, dans la même position.

LA COMTESSE, s'arrêtant et le regardant.

Eh bien ! monsieur Crick, à votre aise ! ne vous dérangez pas.

CRICK, se levant, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est cette jeune veuve, la meilleure amie de madame. (Haut.) Mille pardons, madame la comtesse ! si j'avais pu deviner que c'était une personne comme il faut...

LA COMTESSE.

Fais remiser ma voiture et dételer mes chevaux.

CRICK.

Oui, madame la comtesse... Il paraît que c'est une affaire pressée qui vous amène ?

LA COMTESSE.

Apparemment.

CRICK.

Ça concerne sans doute... M. Adolphe, notre maître ?... C'est peut-être des nouvelles de M. Sudmer, son oncle, qu'il aime tant, et qui est perdu ?...

LA COMTESSE, le regardant froidement.

Il y a une chose que je n'ai jamais pu concevoir : c'est la patience de ton maître à garder chez lui un domestique aussi impertinent et aussi curieux.

CRICK.

Ce n'est pas de la patience... c'est une obligation pour lui. Vous ne savez donc pas que je suis le filleul de ce pauvre M. Sudmer, pour lequel il a une telle vénération qu'il n'en parle que les larmes aux yeux... Aussi, il voudrait me renvoyer, qu'il ne pourrait jamais s'y résoudre, et il

faut qu'il me supporte par respect pour la mémoire de son oncle.

LA COMTESSE.

Je ne suis plus étonnée de ton assurance.

CRICK.

Dame! voyez-vous, je peux m'en donner!... faut qu'il me passe tout. Je ne ferais que des sottises, je briserais tout chez lui, qu'il ne pourrait pas se dispenser, sur mes vieux jours, de me faire encore une grosse pension pour reconnaître mes bons services.

LA COMTESSE.

Tu as connu sans doute le capitaine Sudmer?

CRICK.

Je l'ai vu probablement une fois; c'est le jour où il m'a servi de parrain, et je n'ai jamais rien reçu de lui que le nom que je porte... et le cadeau n'est pas beau... certainement... Crick, ça n'est pas un fameux nom... mais c'est égal, si mon parrain revient un jour, quoique depuis six ans on le dise mort, je peux bien compter que j'aurai un carrosse et des laquais... alors...

LA COMTESSE.

A la bonne heure!... mais comme tu n'as pas encore tes gens, et que tu fais tes commissions toi-même... si tu voulais bien m'annoncer!

CRICK.

Vous annoncer?

(Sans se déranger.)

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. *Voltaire chez Ninon.*)

Holà! quelqu'un... Dubois, Lapierre!

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ne pas t'en charger?

CRICK.

Si ça vous est égal, j' préfère,

Madam', ne pas me déranger.
J' laiss' les autres, c'est mon système,
Fair' toujours les choses pour moi ;
N'y a guèr' qu' mes quatr' repas, je croi,
Que j'aime à faire par moi-même.

LA COMTESSE.

Je me doute bien qu'il ne fait pas encore jour... ce n'est pas étonnant... de nouveaux mariés !... mais n'importe... préviens-les que c'est une amie.

CRICK.

Je crois bien que madame est encore dans son appartement... mais il y a longtemps que monsieur est sorti du sien... il court les champs.

LA COMTESSE, étonnée.

Comment... son appartement ?

CRICK.

Oui, (Montrant le cabinet à gauche.) ici, c'est madame... (Montrant l'autre côté.) et là, c'est monsieur.

LA COMTESSE.

Eh ! mais ! voilà la province qui se forme ; c'est déjà comme à la ville... au bout de deux jours de mariage.

CRICK.

Oh ! il faut leur rendre justice, ça toujours été comme ça.

LA COMTESSE.

Comment ! est-ce que par hasard ils ne seraient pas mariés ?

CRICK, secouant la tête.

Dame !... c'est selon... il y a du pour et du contre. D'abord sont venus s'établir dans ce château, que M. Adolphe a acheté tout exprès... ensuite nous avons eu des signatures, des contrats et même une belle cérémonie dans la chapelle ; et, depuis ce moment-là, notre jeune demoiselle s'est appelée *madame* : voilà ce qu'il y a de plus certain ; mais, d'un

autre côté, vu qu'ils habitent les deux extrémités du château, que monsieur ne tutoie jamais madame, et qu'en se quittant ils se font la révérence... il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire...

LA COMTESSE.

Si je conçois un mot à tout ce que me débite cet imbécile !

CRICK.

Imbécile !... c'est ça... la force du préjugé... Mais tenez... regardez plutôt si je vous ai menti... n' vous montrez pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ADOLPHE.

(Il sort de son appartement sur la pointe du pied, et court regarder par le trou de la serrure de la porte en face.)

ADOLPHE, avec impatience.

Allons, elle repose encore !

CRICK, bas à la comtesse.

Hein !... vous le voyez !

LA COMTESSE.

Me serait-il permis de complimenter M. de Reinsberg?

ADOLPHE, se retournant.

Que vois-je ? c'est vous, madame la comtesse, ici, dans ce château... J'étais loin de m'attendre... Crick, laissez-nous.

(Crick sort.)

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Adolphe ? vous voilà tout troublé, tout déconcerté.

AIR de Julie.

Quoi! mon aspect vous importune?

Vous avez tort assurément;
Un époux en bonne fortune,
Rien n'est plus neuf, et rien n'est plus piquant;
Mais quel air gauche, et quelle étude!
Un rendez-vous vaut-il tant d'examen?
On voit bien que le pauvre hymen,
Hélas! n'en a pas l'habitude.

ADOLPHE, avec embarras.

C'est bien aimable à vous de nous surprendre ainsi!

LA COMTESSE.

N'est-ce pas? Voilà comme je suis pour les personnes que j'aime. J'apprends votre mariage, aussitôt je quitte tout, les bals, les plaisirs de la cour, pour voir ma meilleure amie, cette chère Élise, et jouir du spectacle de votre bonheur... mais quelle singulière figure vous me faites quand je vous parle de votre femme... N'êtes-vous pas heureux?...

ADOLPHE, soupirant.

Heureux!... peut-être moins que vous le croyez.

LA COMTESSE, vivement.

Quoi!... vous auriez des peines, des chagrins!... (Avec sentiment.) Quel bonheur!... parlez, confiez-vous à moi... je serais si contente de pouvoir vous être utile!

ADOLPHE.

Vous daigneriez partager?...

LA COMTESSE.

Mais, c'est notre seul mérite, à nous autres femmes.

AIR : Muses des jeux et des accords champêtres.

Dans le danger prêts à saisir les armes,
Vous nous servez d'égide et de soutien;
Mais du malheur s'il faut sécher les larmes,
Auprès de nous les hommes ne sont rien.
Oui, leur vertu rigoureuse, hautaine,
Ne vaut jamais notre douce amitié :
Ils vous diront comme on brave la peine;

Nous, sans rien dire, en prenons la moitié !

ADOLPHE.

Oui, je veux tout confier à votre amitié, et vous verrez dans quelle situation... Vous avez sans doute connu mon oncle Sudmer, le plus brave de nos marins?

LA COMTESSE.

Non, mais j'ai entendu raconter que vous lui deviez tout... votre éducation, votre fortune ! que jamais aussi reconnaissance n'égala la vôtre... A propos de cela, permettez-moi de vous dire qu'il a disparu depuis six ans, qu'il est probable qu'on n'aura plus de ses nouvelles, et qu'il faut en tout finir par se faire une raison... je m'en suis bien fait une, moi, par rapport à mon mari!

ADOLPHE.

Ah! permettez-moi d'espérer que mon oncle ne nous est point encore ravi... et, pour vous le faire connaître, laissez-moi vous lire seulement la dernière lettre que j'ai reçue de lui lors de son départ. (Lisant.) « A bord de *la Néréide*, le « 12 juillet 1810. — Mon ami, mon neveu, mon cher fils, « nous sommes en présence des Anglais, qui s'opposent à « notre sortie... mais demain le convoi que je commande « sera en pleine mer, ou le commodore que j'ai à com- « battre aura sauté avec moi... »

LA COMTESSE.

Aura sauté avec moi... En vérité, j'aime déjà ce capitaine Sudmer à la folie, et je voudrais pour beaucoup qu'il eût fait sauter le commodore... Continuez, je vous prie.

ADOLPHE, continuant de lire.

« Mon lieutenant, blessé à mort à mes côtés, m'a légué « une fille charmante, une enfant de douze ans, qu'il laisse « sans fortune et sans autres parents qu'un frère perdu de « dettes et déshonoré. Si je reviens dans quelques années, « je l'épouse et partage ma fortune entre vous deux... mais, « jusqu'à mon retour, c'est à toi que je la confie : sois son

« tuteur, son guide, son appui ; dérobe-la surtout aux en-
« treprises de son frère, et ne néglige rien pour conserver
« à ton oncle, à ton vieil ami, ce qui doit faire la joie et le
« bonheur de ses derniers jours. »

LA COMTESSE.

Je comprends enfin... l'enfant de douze ans en a maintenant dix-huit; son vilain frère voulait la marier malgré elle à ce vieux baron de Blackstein...

ADOLPHE.

Hélas! oui.

LA COMTESSE.

Et vous l'avez épousée, c'est charmant! ça ne sort pas de la famille.

ADOLPHE, vivement.

Que dites-vous, comtesse? j'aurais trahi à ce point la con fiance de mon oncle, de mon bienfaiteur!... Vous ne m'entendez pas... J'ai fait courir le bruit que j'épousais Élise; nous avons été fiancés dans la chapelle du château, cette cérémonie a trompé tout le monde. J'ai écrit à son frère que le mariage était fait... Élise, elle-même, en signant une donation qui lui assurait la moitié des biens de mon oncle, a cru signer l'acte qui l'enchaînait à moi! Depuis ce moment, rien n'a été changé dans nos habitudes, dans notre conduite, et tout a repris au château sa forme ordinaire... J'ai conservé à mon oncle celle qu'il avait choisie, et j'attendrai son retour sans m'écarter du plan que je me suis tracé.

LA COMTESSE, riant.

Ah! ah! ah! voilà bien l'idée la plus bizarre, la plus extravagante... Il fallait une tête aussi romanesque que la vôtre pour concevoir un pareil projet!... Mais, mon cher Adolphe, ce mariage ne durera pas.

ADOLPHE.

Et qui pourrait s'y opposer?

LA COMTESSE.

Vous, d'abord... vous êtes amoureux... Oui, monsieur, amoureux de votre femme!

ADOLPHE.

Moi, je pourrais manquer à mes serments, à la reconnaissance!...

LA COMTESSE.

Voilà les grands mots... Eh! mon cher ami, les serments. la reconnaissance... c'est très-bien assurément; mais ce n'est pas à moi que vous persuaderez que vous n'êtes pas amoureux : je m'y connais, mon ami; et je trouve en vous tous les symptômes...

AIR du vaudeville du Piége.

Tous les jours je vois à mes pieds
D'amants une nombreuse escorte;
Et si près de moi vous étiez
Pendant une heure de la sorte,
Avec cet air qui fait pitié,
Ce regard langoureux et triste,
Il n'en faudrait pas la moitié
Pour que vous fussiez sur ma liste.

ADOLPHE.

Comtesse, vous me désespérez... vous prenez pour de l'amour un attachement, une tendresse bien naturelle pour une enfant dont le sort me fut confié, et dont les heureuses qualités se sont développées sous mes yeux... je l'aime, oui, mais comme un frère.

LA COMTESSE, avec malice.

Elle est donc vraiment bien embellie?

ADOLPHE, avec amour.

Ah! vous n'en avez pas d'idée!... c'est un mélange heureux de grâce, de douceur, d'esprit, d'ingénuité... une bonté touchante qui attire, qui subjugue... un charme inconcevable dans tous ses traits, dans toute sa personne... on ne peut la

voir une seule fois sans l'adorer, sans désirer passer ses jours auprès d'elle.

LA COMTESSE, souriant.

Et vous l'aimez comme un frère?

ADOLPHE.

Oh! pour cela, je vous le jure...

LA COMTESSE.

Oui, nous appelons cela de l'amour platonique; mais depuis longtemps on était convenu de le bannir des bons ménages et des États bien organisés... Mais, je ne me trompe pas, c'est votre femme que j'aperçois.

ADOLPHE.

C'est elle!

LA COMTESSE, ironiquement.

Eh! bon Dieu! comme vous voilà ému!

ADOLPHE.

Comtesse, je vous en conjure... songez qu'Élise ignore...

LA COMTESSE.

Soyez tranquille; je me tairai, si je peux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ÉLISE.

ÉLISE.

Mathilde!

LA COMTESSE.

Eh! bonjour, ma chère, qu'il me tardait de te voir et de te féliciter! Je viens pour huit grands jours m'établir avec vous! et je me fais d'avance un tableau du bonheur conjugal... (A Adolphe.) Mais regardez donc, Adolphe, comme votre femme est jolie! on a bien raison de dire que rien n'embellit comme le mariage.

ÉLISE.

Quoi ! c'est vous, ma chère Mathilde ! je n'aurais jamais osé compter sur tant de bonheur. (A Adolphe.) Bonjour, mon ami, comment vous portez-vous ?

ADOLPHE.

Je vous remercie infiniment.

ÉLISE, à Adolphe.

Est-ce que vous êtes déjà sorti ? et d'aussi bonne heure !

LA COMTESSE.

Oh ! les amoureux ne dorment pas... Mais dites-moi donc ? *vous... vous...* il paraît que chez vous on a conservé le style de l'ancienne cour.

ADOLPHE.

Oui, nous tenons beaucoup à l'étiquette... (Bas à la comtesse.) Comtesse, je vous en prie !

LA COMTESSE.

A cela près, ma chère Élise, que dis-tu du mariage ? c'est original, n'est-ce pas ?... A propos, vous êtes-vous déjà disputés ? Non... oh ! ça viendra, je l'espère ; sans cela, l'on ne se raccommoderait jamais. Je vous donnerai des conseils ; Dieu merci, je me connais en querelles et en raccommodements, et ce n'est pas au bout d'un an de veuvage qu'on peut perdre une expérience aussi longuement acquise... Mais avant déjeuner, je vais défaire mes coffres, mes cartons, et sortir mes garnitures et mes plumes qui doivent être dans un état affreux.

ADOLPHE.

Je vais avoir l'honneur de vous conduire à votre appartement.

LA COMTESSE.

Eh ! mon Dieu, non, point de façons... je vous dispense d'être galant. Un nouveau marié ne doit jamais quitter sa femme.

AIR du vaudeville de *Gilles en deuil.*

Vit-on jamais pareil ménage?
Je n'y tiens plus... il me faudra,
Pour l'honneur seul du mariage,
Brouiller ces arrangements-là.
(Regardant Adolphe.)
A l'éviter comme il s'applique!
Quittez donc cet air glacial;
Ah! comme l'amour platonique
Ressemble à l'amour conjugal!

Ensemble.

ÉLISE, à part, regardant Adolphe.

Ah! vraiment je perdrai courage;
Mais voyez s'il me parlera !
Après deux jours de mariage,
Je ne comprends rien à cela.

ADOLPHE, à part.

Je sens que je perdrai courage
En rencontrant ce regard-là :
Pour garder la foi qui m'engage,
Il faut éviter tout cela.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais pareil ménage, etc.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ADOLPHE, ÉLISE.

ADOLPHE, à part.

Ah! mon Dieu, nous voilà seuls!... et je crois qu'elle est ce matin mille fois plus jolie qu'à l'ordinaire... allons-nous-en.

(Il fait quelques pas.)

ÉLISE.

Eh bien! Adolphe, vous me quittez déjà?

ADOLPHE.

Pardon... l'arrivée de la comtesse... les ordres nécessaires à donner...

ÉLISE.

Ce soin-là me regarde... En vérité, depuis deux jours, je ne vous conçois pas, mon ami... j'ai bien vu tout à l'heure que la comtesse était surprise de vos manières avec moi... j'ai bien entendu qu'elle disait qu'un mari ne devait jamais s'éloigner de sa femme... eh bien! monsieur, que pensera-t-elle de nous? Elle ne manquera pas de remarquer votre empressement à me fuir, votre air contraint, embarrassé, quand je vous force de rester près de moi... elle dira à tous nos amis que vous n'êtes pas heureux... que vous ne m'aimez pas...

ADOLPHE, *vivement.*

Que je ne vous aime pas!... que faut-il donc pour vous convaincre de l'attachement le plus tendre?...

ÉLISE.

Je ne sais; mais je suis enchantée que la comtesse soit ici... elle saura bien me dire si vous m'aimez réellement...

ADOLPHE, *à part.*

Eh! mais ceci devient fort embarrassant.

ÉLISE.

D'abord je me rappelle avoir vu ma chère Mathilde avec son mari... et son mari n'avait jamais d'humeur, d'ennui... comme vous... hier au soir...

ADOLPHE, *embarrassé.*

Hier au soir...

ÉLISE.

Vous l'avez déjà oublié... il était à peine neuf heures... nous causions... jamais je n'avais été aussi heureuse... j'ai

parlé de vous, de notre tendresse, de votre oncle Sudmer... et tout à coup vous vous êtes éloigné... comme dans ce moment-ci.

ADOLPHE, revenant près d'elle, à part.

Mon oncle!... ah! quelle épreuve!

ÉLISE.

Vous avez repoussé ma main que vous veniez de serrer, et vous vous êtes enfui brusquement dans votre appartement... je veux que la comtesse me dise pourquoi!

ADOLPHE, à part.

Je suis perdu.

ÉLISE, timidement.

Et puis, si vous m'aimiez... vous me le diriez...

DUO de Lulli et Quinault.

ADOLPHE, à part.

Moment charmant, trop douce ivresse!
Je ne saurais lui résister.

ÉLISE.

Mon ami, de votre tendresse
Pouvez-vous me laisser douter?

ADOLPHE, avec amour.

Non, non, ma tendresse est extrême,
Et mon Élise est tout pour moi;
Ah! c'est toi que j'aime,
Je n'aime que toi.

ÉLISE, enchantée.

Quel mot d'une douceur extrême!
Répétez-le-moi, mon ami...

ADOLPHE, hésitant.

Oui... je vous aime.

ÉLISE, tristement.

Je vous aime...
Hélas! ce n'était point ainsi.

Ensemble.

ADOLPHE.

T'adorer est le bien suprême,
Et mon Élise est tout pour moi.
Oui, c'est toi que j'aime,
Je n'aime que toi;
Toujours, oui, toujours à toi!

ÉLISE.

Vous aimer est le bien suprême,
Et mon Adolphe est tout pour moi.
Oui, c'est toi que j'aime,
Je n'aime que toi;
Toujours, oui, toujours à toi!

(Adolphe embrasse Élise.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CRICK, les surprenant.

CRICK.

Pardon, je vois que monsieur est en affaire... comme monsieur n'est pas ordinairement occupé... j'avais cru qu'on pouvait sans le déranger...

ADOLPHE.

Eh bien, imbécile?

CRICK.

C'est une lettre qui arrive à l'instant.

ADOLPHE.

Donne donc... (Après avoir lu.) Ah! mon Dieu!

ÉLISE.

Qu'est-ce, mon ami? que vous annonce cette lettre?

ADOLPHE.

Vous le saurez... je vais vous rejoindre, mais dans ce moment...

ÉLISE.

Soit, je me retire; mais ne soyez pas trop longtemps. (En sortant.) Là, voyez donc... il était si aimable! cette vilaine lettre avait bien besoin d'arriver.

(Elle sort.)

CRICK, à part.

Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais je peux me vanter que voilà une fameuse lettre... c'est pourtant moi qui l'ai apportée!

SCÈNE VII.

ADOLPHE, CRICK, LA COMTESSE.

ADOLPHE.

Ah! ma chère comtesse! (A Crick.) Eh bien, que fais-tu là?... te plaira-t-il de nous laisser?

CRICK, à part.

C'est ennuyeux; on ne peut rien savoir.

(Il sort.)

LA COMTESSE.

Eh bien, mon cher, quel est donc ce grand événement? quelle est cette lettre? serait-ce une déclaration que l'on fait à votre femme? Mon ami, il faut vous y habituer; ce n'est rien, vous le verrez, et avec vôtre système, cela doit vous coûter moins qu'à un autre.

ADOLPHE, très-agité.

Il s'agit bien de cela! j'ignore qui peut avoir découvert mon secret; mais le frère d'Élise sait que je n'ai point épousé sa sœur, que le mariage est simulé... Un de mes amis intimes m'écrit qu'il est furieux, qu'il doit arriver ce

soir à l'improviste pour me surprendre, m'enlever Élise, et la donner à son vieux baron de Blackstein !... Que vais-je devenir ? quel parti prendre?... que ne dira-t-on pas? quel éclat ! quel scandale!... Mais répondez-moi ! mais conseillez-moi donc !

LA COMTESSE.

Mon ami, nous avons adopté dans la conversation l'usage du dialogue, et si vous parlez toujours... il ne me sera pas possible...

ADOLPHE.

Au contraire, je n'ai d'espoir qu'en vous !

LA COMTESSE.

Allons, mon cher Adolphe... c'est du sang-froid qu'il faut ici... Raisonnons un peu... le frère et son baron vont arriver; ils veulent un mariage, une noce ; ils y tiennent, et c'est une satisfaction qu'on ne peut leur refuser. Présenter un faux contrat, nous en sommes incapables !... ma foi, pendant que nous y sommes, je leur en donnerais, moi... un véritable et réel... Il faut jouer au fin avec eux.

ADOLPHE.

Comment ?

LA COMTESSE, vivement.

Laissez donc faire ; dans une heure la noce, sans faste, sans bruit, sans étalage ; d'ici là, tout peut être prêt... le suisse, le bedeau, les marguilliers... je vous réponds de tout... promptitude et silence... Avec de l'argent on rendrait discret jusqu'au sonneur de la paroisse.

ADOLPHE.

Oui, mais avec tout cela je serai marié.

LA COMTESSE.

Laissez donc faire !

ADOLPHE.

Laissez donc faire... et mon oncle Sudmer ?

LA COMTESSE.

Eh! croyez-vous que je n'y songe pas! c'est pour lui ce que j'en fais, et vous allez voir. Aussitôt la célébration, vous montez en chaise de poste... seul... oui, monsieur, seul, sans compagnie, et vous laisserez votre femme au château; elle dans le Holstein, vous dans le Danemarck... vous ferez d'abord un excellent ménage; et ensuite il n'y aura certainement rien à dire contre l'innocence de votre liaison; et si votre oncle Sudmer revient jamais, ce qui n'est pas probable (mais enfin tout peut arriver: on dit bien qu'il y a des maris qui ressuscitent, et moi qui vous parle, je suis naturellement peureuse); enfin donc, s'il revient, vous lui déclarez ce que vous avez fait pour lui et comment vous vous êtes immolé, et vous obtenez facilement du prince la dissolution d'un mariage ainsi contracté. Mon projet peut être extravagant, romanesque, mais à coup sûr il l'est moins que ne l'était le vôtre; et, quitte à la fois envers votre oncle, envers vous-même, personne n'a rien à vous dire, puisqu'au fait vous n'avez contracté qu'un hymen provisoire, et qu'enfin vous n'êtes marié que par obligeance et par... *interim*.

ADOLPHE.

Vous avez une manière d'arranger tout cela!... Mais enfin si mon oncle ne revenait pas?...

LA COMTESSE.

Ah! alors, ce serait terrible! vous seriez marié et bien marié... Alors, mon cher ami, la patience... je ne connais que cela en ménage! la patience! vous viendrez me trouver et je vous donnerai des leçons... Mais on ne peut pas non plus prévoir les malheurs d'aussi loin... occupons-nous d'abord de ceux qui vous menacent... de votre mariage... Allez donner vos instructions à Crick, prévenir Elise (car encore faut-il tout lui apprendre et la déterminer); l'habit de mariée, le bouquet blanc; vous, l'habit de voyage...

ADOLPHE.

Comment! l'habit de voyage!... il faudra partir?

LA COMTESSE.

Sur-le-champ, mon ami... je me charge de tous les préparatifs essentiels.

ADOLPHE.

Des préparatifs...

LA COMTESSE.

La chaise de poste sera à la porte de l'église; et aussitôt le *oui* fatal prononcé... fouette, postillon !

ADOLPHE.

Mais au moins que j'aie le temps de réfléchir !

LA COMTESSE.

Eh! monsieur, si on réfléchissait, on ne se marierait jamais!... J'ai ordonné; qu'on obéisse, ou je ne me mêle plus de vos affaires... allez...

(Adolphe salue la comtesse, et sort.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, seule.

Ces pauvres enfants! si on ne les forçait pas à être heureux!... s'aimer... sans oser se l'avouer, et s'immoler pour un oncle mort aux Grandes-Indes !... mais, grâce à moi, rien ne peut plus maintenant s'opposer à leur union.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, CRICK, en dehors, disputant avec un étranger; SUDMER.

CRICK entre, se tenant la joue avec la main.

Je vous dis que j'ai ordre de ne pas répondre, et surtout quand on a, comme vous, une manière d'interroger à tour de bras.

SUDMER.

Morbleu ! je t'apprendrai à être honnête.

LA COMTESSE.

Quel est ce bruit ?

SUDMER.

Je vous prie, madame, de ne pas faire attention ; c'est ce maraud-là qui me disait qu'il n'y avait personne.... Suis-je loin de la terre de Reinsberg ?

LA COMTESSE.

Vous y êtes, monsieur.

SUDMER.

Corbleu ! mon postillon est un garçon d'esprit, d'avoir versé ma chaise précisément à la porte du château !... C'est ici que je venais, mais je ne lui avais pas dit de me descendre dans un fossé.

LA COMTESSE.

Je suis désolée de l'accident...

SUDMER.

Moi, j'en suis enchanté ! je pouvais me casser le cou, et je n'ai qu'un tour d'épaule, une douzaine de contusions... j'ai toujours eu du bonheur, moi.

AIR : Traitant l'amour sans pitié. (Voltaire chez Ninon.)

J'arrive, et d'abord je voi
Femme belle autant qu'aimable.

(Il fait un geste de douleur.)

LA COMTESSE.

Mais vous souffrez...

SUDMER.

Comme un diable !

LA COMTESSE, à Crick.

Vite, quelqu'un !

CRICK, sans se déranger.

Sur ma foi,
Des deux méd'cins du village
L'un n'est plus... l'autr' déménage,
D' sorte qu'à présent, je gage,
Y gn'ia pas un seul docteur.

SUDMER.

Pas un seul! ah! sur mon âme,
Je vous l'ai bien dit, madame,
J'ai toujours eu du bonheur.

ant sa jambe.) Ce n'est rien... j'y suis fait, et quand ne connaîtrez...

LA COMTESSE.

tends que vous daigniez me dire...

SUDMER.

contraire, c'est vous qui allez avoir la bonté de m'apre si M. Adolphe est au château.

LA COMTESSE.

, monsieur; mais...

SUDMER.

! mille bombardes! il est ici. (A Crick.) Viens, mon n, aide-moi à marcher, mène-moi vers lui.

LA COMTESSE.

s il est impossible de lui parler.

SUDMER.

possible? à son meilleur ami!

LA COMTESSE, à part.

e peut-être il ne connaît pas.

CRICK.

n'y a pas d'ami qui tienne, puisqu'on vous dit qu'il est faire, qu'il se marie... Est-il entêté!

SUDMER.

mment! il se marie! Ce cher Adolphe! il va se marier,

et j'arrive juste au moment ! mon étoile est toujours là... C'est que je ne peux pas manquer à la cérémonie, j'y suis essentiel. (A Crick.) Et tu es bien sûr... n'est-il pas vrai ?...

CRICK.

Pardi ! vrai comme je m'appelle Crick.

SUDMER, vivement.

Comment, tu t'appelles Crick ! et tu es au service d'Adolphe... Vous m'avouerez, madame, que voilà qui est bien particulier... il s'appelle Crick ! (Lui prenant la tête entre les mains.) Ah ! tu t'appelles... tiens... mon pauvre garçon... prends ceci... (Lui donnant de l'argent.) Ça encore !

CRICK.

Eh ben ! voilà la première fois que mon nom m'en vaut autant.

SUDMER.

Je suis fâché de ce soufflet... mais vois-tu... il était parti... moi, le premier mouvement est toujours bon.

CRICK.

J'aime autant votre second.

SUDMER.

Quant à vous, madame, je vous supplie de ne rien dire à Adolphe.

LA COMTESSE.

Eh ! monsieur, que voulez-vous que je lui dise ?...

SUDMER.

Comment, je ne vous ai pas confié...

LA COMTESSE.

Rien, monsieur ; il y a une heure que vous me faites des questions, et je ne sais pas même votre nom.

SUDMER.

C'est délicieux... Je ne me serais jamais cru tant de discrétion ! Eh bien, madame, je ne vous en dirai pas davantage... mais bientôt... (Donnant un petit soufflet à Crick.) Ce

pauvre Crick... ne lui trouvez-vous pas un air bête ?... Mais rappelez-vous bien que la noce ne peut pas avoir lieu sans moi, que vous m'y verrez, et que je retiens d'avance la première contredanse avec la mariée... Oui, madame, je danserai... je ne dis pas la gavotte... mais enfin je figurerai

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Arlequin Joseph.*)

Jadis j'aurais fait davantage,
Car j'ai dansé dans mon printemps,
Peut-être trop... mais avec l'âge
On perd ses jambes de quinze ans.
Du moins la douce souvenance
Et le goût n'ont pu m'en passer;
Et je chéris encor la danse,
Même en ne pouvant plus danser.

(Il fait un pas, et revient.) Et moi qui oublie de vous demander si la future d'Adolphe est jolie, spirituelle.

LA COMTESSE, impatientée.

Eh ! monsieur...

SUDMER.

Eh ! mais, j'y pense... si c'était vous ? Vous riez... allons, c'est clair... j'ai deviné ; j'en suis enchanté... vous me convenez à merveille, et c'est une affaire faite ; je ne vous demande que dix minutes de secret.

AIR : Non, non, point de façon.

Bien, bien,
Ne dites rien,
Soyez discrète,
Enfin soyez muette;
Bien, bien,
Ne dites rien,
Je pars, je vole, et dans peu je revien.
Restez donc... et toi,
Viens vite avec moi.

CRICK.

Il est sans façon.

SUDMER.

Viens donc, mon garçon ;
Brusque, mais humain,
J'ai toujours enfin
Le cœur sur la main.

CRICK, se tenant la joue.

J' l'ai ben vu soudain.

Ensemble.

LA COMTESSE, riant.

Bien, bien,
Je ne dis rien,
Je suis discrète
Et je serai muette;
Bien, bien,
Ne craignez rien,
A vos discours nous ne comprenons rien.

SUDMER.

Bien, bien,
Ne dites rien,
Soyez discrète,
Enfin soyez muette;
Bien, bien,
Ne dites rien,
Je pars, je vole, et dans peu je revien.

CRICK.

Bien, bien,
Je n' dis plus rien,
(Montrant l'argent.)
Cette recette
Rend ma boucho muette;
Bien, bien,
Ne craignez rien,
Ça s'ra très-bien, car je n'y comprends rien.

(Sudmer et Crick sortent.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, seule.

Vit-on jamais un pareil original!... et, en conscience, il n'y a pas moyen de se fâcher avec lui... Je crois qu'Adolphe se passera bien d'une semblable visite, et je ne lui parlerai pas de son ami intime... Mais voici nos jeunes mariés... quels regards passionnés!... ce serait vraiment dommage de les séparer.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, ÉLISE, en mariée, ADOLPHE, en frac de voyage.

AIR : Goûtons sans bruit.

ADOLPHE.

Sur cet hymen, ah! gardons le silence...
Que chacun de nous soit discret;
Du mystère, de la prudence,
Notre sort dépend du secret.

LA COMTESSE.

Bien, tout est prêt.

ÉLISE, à la comtesse.

Bon Dieu, quelle aventure!
Il n'était donc pas mon époux?

LA COMTESSE.

Il faut bien le croire, entre nous,
Puisque ton mari te l'assure.

Ensemble.

ADOLPHE.

Sur cet hymen, ah! gardons le silence, etc.

LA COMTESSE.

Je vous promets de garder le silence ;
Tout seconde notre projet :
Du succès je réponds d'avance,
Je suis seule dans le secret.

ÉLISE.

Puisqu'il le veut, gardons bien le silence,
Que chacun de nous soit discret ;
Du mystère, de la prudence,
Le bonheur est dans le secret.

(On entend des coups de fusil.)

SCÈNE XII.

Les mêmes ; Paysans et Paysannes, avec des bouquets qu'ils viennent offrir à Adolphe et à Élise.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Air du vaudeville de La Nouvelle télégraphique.

Ah ! quel bonheur !
Not' bon seigneur
Aujourd'hui se marie ;
Chantons, dansons,
Que nos chansons
L'apprenn't aux environs.

UN PAYSAN.

Quand d'un grand seigneur sans défaut
La rac' se multiplie,
On n' peut se réjouir assez tôt,
On n' peut crier trop haut.

LES PAYSANS et LES PAYSANNES.

Ah ! quel bonheur, etc.

ADOLPHE.

Parbleu ! si c'est là du mystère... il me semble que tout le village est du secret.

LA COMTESSE.

Je vous jure que j'ignore moi-même... (Au paysan.) Qui vous envoie ici ?

LE PAYSAN.

C'est un monsieur en habit galonné, qui nous a dit que M. Adolphe se mariait, et qu'il fallait et vite, et vite, lui porter des bouquets... et vous allez entendre tout à l'heure les cloches, le tambour... car il a payé tout cela.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu ! c'est mon inconnu.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; CRICK, à la tête de PLUSIEURS OUVRIERS, et précédant PLUSIEURS LAQUAIS qui portent des corbeilles.

Même air.

CRICK et LES VALETS.

Ah ! quel bonheur !
Not' bon seigneur
Aujourd'hui se marie :
Chantons, dansons,
Que nos chansons
L'apprenn't aux environs.

CRICK.

Du bon maît' que nous chérissons
Que l' bonheur se publie,
Faut qu'au grand jour je le voyons ;
En avant les lampions.

(Parlant, aux ouvriers.) Allons, de ce côté les pétards, les soleils...

ADOLPHE.

Mais dis-moi donc...

CRICK et LES VALETS.

Ah! quel bonheur! etc.

ADOLPHE, à Crick.

Comment! et toi aussi?

CRICK.

Ne vous en mêlez pas, not' maître, laissez-moi faire, j'ai mes instructions.

ADOLPHE.

As-tu déjà oublié les miennes?

CRICK.

Il y en a de supérieures, et tout est commandé; je suis le factotum; avant une heure, le château, les allées, tout sera en feu... voilà un mariage qui fera du bruit, je m'en vante.

ADOLPHE.

Je ne sais qui me retient...

CRICK.

Ah! maintenant ne vous gênez plus! il n'y a plus de risque...

ADOLPHE.

Mais, bourreau, dis-moi donc d'où vient tout ce fracas, et quel est cet inconnu dont parle madame?

CRICK, se frottant les mains.

Quoi! vous ne devinez pas!... il n'y a que moi qui étais dans la confidence... c'est mon parrain... c'est M. Sudmer.

TOUS.

Sudmer!

ÉLISE.

Sudmer! ô mon Dieu!

ADOLPHE.

Ma chère comtesse... emmenez-la, je vous en conjure...

CRICK.

V'là mon parrain, le v'là!

ADOLPHE.

Mon oncle !

(Elise sort dans les bras de la comtesse qui l'entraine.)

SCÈNE XIV.

ADOLPHE, CRICK, SUDMER, en grand uniforme, et le bouquet au côté.

SUDMER.

Oui, c'est moi-même ! c'est Sudmer ; je me doutais bien que ma présence causerait ici de la surprise.

ADOLPHE, courant dans ses bras.

Mon cher oncle !... au moment où je déplorais votre perte...

SUDMER.

Que je t'embrasse encore, mon Adolphe, mon cher fils... Tu ne croyais plus me revoir... mais rassure-toi... tous les braves ne sont pas morts... six ans d'absence, de fatigues, de combats... j'ai tout oublié, puisque je revois mes amis et mon pays.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Oui, tous mes vœux tendaient vers ma patrie,
Je l'invoquais sous un ciel étranger.
Foyer natal, terre auguste et chérie,
Comment peut-on jamais vous outrager?
Vous qui vivez sur le sol de vos pères,
Du bonheur qui vous est permis
Souvent vous ignorez le prix ;
Et c'est, hélas! aux rives étrangères
Que l'on apprend à chérir son pays.

ADOLPHE.

Mon cher oncle !...

SUDMER.

Eh bien, morbleu ! te voilà pâle, défait... et tout tremblant... Allons, remets-toi, du courage... il en faut pour supporter la joie... car, moi qui te parle, j'ai manqué d'en être étouffé... mais je t'ai déjà embrassé une demi-douzaine de fois... et je sens que ça va mieux.

CRICK.

Oui, c'est comme ça, le premier moment... (*Se tâtant la joue.*) Moi, ma première entrevue avec mon parrain a été diablement chaude.

SUDMER, *à Adolphe.*

Oui, tu sauras combien d'événements, combien d'aventures... A propos de cela, mon garçon, je reviens tout cousu d'or.

CRICK.

V'là-t'y un parrain !... tout cousu d'or... comme nous allons en découdre !

SUDMER.

Mais parlons de toi, de ton mariage... je vous ai un peu dérangés ; mais tu ne m'en veux pas... n'est-ce pas, mon garçon ? je savais bien que je vous ferais plaisir... Ah çà ! présente-moi à ta future... je suis un peu brusque, sans façon, mais c'est égal, il faut qu'elle s'habitue à aimer ton oncle... Moi, pour commencer, je l'aime déjà, et elle doit danser avec moi la première contredanse... Tu me vois sous les armes... mais toi... tu ne m'as pas trop l'air d'un marié, en frac et en bottes...

ADOLPHE, *à part.*

Grands dieux ! comment lui avouer ?... et quelle situation ! (*Aux paysans et à Crick.*) Laissez-nous, mes amis.

SUDMER.

C'est vrai, laissez-nous... voilà de quoi boire à ma santé... mais voyez-vous, on est bien aise de parler d'affaires de famille.

LES PAYSANS.

AIR du vaudeville de La Nouvelle télégraphique.

Ah ! quel bonheur !
Not' bon seigneur
Aujourd'hui se marie :
Chantons, dansons,
Que nos chansons
L'apprenn't aux environs.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XV.

ADOLPHE, SUDMER.

SUDMER.

Eh bien, morbleu ! tu dis donc que ma petite nièce...

ADOLPHE.

Vous allez la voir dans l'instant... (Hésitant.) Mais vous ne m'avez pas encore demandé des nouvelles d'Élise... l'auriez-vous oubliée ?

SUDMER.

L'oublier... non, parbleu ! elle est pour beaucoup dans mes plans de bonheur... je venais ici dans le dessein d'assurer son sort... mais tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir d'abord pensé à toi... D'ailleurs... j'étais bien tranquille ! ne te l'avais-je pas confiée ? n'étais-je pas sûr que tu me rendrais fidèlement ce dépôt ?

ADOLPHE.

Oui, mon oncle, Élise vous aime toujours ; elle vous a conservé sa foi... et elle vous attend...

SUDMER, froidement.

Ah ! elle m'a conservé sa foi ?... et elle m'attend ?... c'est très-bien... c'est, parbleu ! très-bien... beaucoup mieux que je ne croyais... (Le regardant en face.) Et tu es bien sûr ?...

ADOLPHE.

Quoi! vous en douteriez?

SUDMER.

Non... c'est que je pensais à certaine chose...

ADOLPHE, vivement.

O ciel! je vois qu'on vous a prévenu, que vous
tout... mais ne me jugez point sans m'entendre! ;
jure, mon oncle, que c'était pour vous, pour vous sec
la soustraire au pouvoir de son frère, et que si j
sentais à épouser Élise, ce n'était que pour vous l
server.

SUDMER, étonné.

Comment?... qu'est-ce que tu me dis donc là?

ADOLPHE.

J'ai cru que vous saviez...

SUDMER.

Eh! non, morbleu!... Comment! tu épousais ma f
pour empêcher qu'on ne me la ravît!...

ADOLPHE.

Vous pourriez me soupçonner!... Apprenez qu'en
de la chapelle, je devais monter en chaise de poste
habit de voyage vous l'atteste... et jusqu'à votre reto
lequel nous comptions pour rompre ce mariage, j'aura
éloigné d'Élise.

SUDMER.

Comment! il serait possible que ton attachemen
moi...

ADOLPHE.

Je vous répète que depuis longtemps Élise sait
vous est destinée, qu'elle est prête à vous obéir, à vous
à l'autel, et maintenant, mon oncle, c'est mon honn
exige que vous l'épousiez.

SUDMER.

Ton honneur ! ton honneur... un instant...

ADOLPHE.

Si vous hésitez... c'est me dire que j'ai perdu votre estime, votre confiance... je n'y survivrai pas... et je sais désormais le seul parti qui me reste à prendre.

SUDMER.

Eh ! que diable !... une minute !... restez ici, monsieur... restez et écoutez-moi... Je n'ai jamais douté de votre bonne foi... et je ne devrais pas avoir besoin de vous le prouver ; mais vous avez en moi un bon oncle, et puisque ça vous fait plaisir. . j'accepte... et j'épouse... (Lui donnant une poignée de main.) Voilà comme je suis.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; CRICK.

CRICK.

Je viens, avec votre permission, vous avertir que la noce s'impatiente.

ADOLPHE.

C'est bien, que rien ne soit changé... (A part.) Allons, j'aurai fait mon devoir. (Haut.) Mon oncle, je vais vous chercher moi-même... et vous présenter ma femme... je veux dire la vôtre... (Il aperçoit Élise. — A part.) La voilà !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! comment la prévenir ?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; LA COMTESSE, amenant ÉLISE par la main ; Adolphe va au-devant d'Élise, et lui parle bas, en ayant l'air de l'encourager.

SUDMER, la regardant de loin.

Elle est fort bien... certainement ! Voilà un brave garçon qui me force de me marier le pistolet sur la gorge !... je n'oublierai jamais cette marque d'affection.

ADOLPHE, bas à Élise.

Élise... il le faut... il y va de ma vie et de mon honneur.

LA COMTESSE, bas à Adolphe.

Mais je vous répète, monsieur, que c'est vous qu'elle aime.

ADOLPHE, bas.

N'importe... j'ai donné ma parole... (Amenant Élise près de son oncle.) Mon oncle, voici celle qui, comme moi, doit tout à vos bontés, et dont la reconnaissance égale la mienne.

SUDMER.

Ma chère Élise !... Ah çà ! vous allez nous laisser seuls un moment.

ADOLPHE, à part.

Il me fait trembler. (Haut.) Seuls, mon oncle ?

SUDMER.

Oui, mon cher ami.

ADOLPHE.

Avec Élise ?

SUDMER.

Avec Élise.

ADOLPHE.

Mon oncle... c'est que tout est prêt pour la cérémonie...

SUDMER.

Mais quelle diable de rage de vouloir me marier sans me donner le temps de me reconnaître!... Corbleu! que je puisse causer un moment avec ma femme!

ADOLPHE, bas à la comtesse.

Sa femme... je ne pourrai jamais m'accoutumer à ce mot-là.

LA COMTESSE, de même.

Eh bien! voulez-vous que je déclare...

ADOLPHE, bas.

Non, non, j'en mourrais de honte.

LA COMTESSE, de même.

Eh! mais que voulez-vous donc enfin? car vous êtes un homme insupportable.

ADOLPHE.

Je ne sais... j'en perdrai la tête... (Revenant à Élise et lui parlant bas.) Élise, c'est mon oncle que vous aimez... n'allez pas l'oublier... je vous en prie.

CRICK, revenant.

Comment, mon parrain! vous avez dit: votre femme.

SUDMER, se retournant.

Et toi aussi... que fais-tu là?

CRICK.

Vous dites : votre femme... vous vous trompez.

SUDMER.

Non, mon garçon.

CRICK.

Ma foi, alors, mon parrain, si vous étiez mon filleul, je vous demanderais la permission de vous dire que c'est une bêtise.

SUDMER.

Je suis désolé que tu n'approuves pas... j'espère cependant que ça ne me privera pas de ta présence à ma noce.

CRIÇK, saluant.

Non, certainement : c' n'est pas une bêtise qui m'arr-
rait.

(Adolphe, la comtesse et Crick sortent.

SCÈNE XVIII.

SUDMER, ÉLISE.

ÉLISE, à part.

L'épouser... et c'est Adolphe qui l'exige !... je ne me
rais jamais attendue à cela de sa part.

SUDMER.

Ainsi, Élise, il est donc vrai que vous m'aimez ?

ÉLISE.

Comment ne vous aimerais-je pas?... Adolphe vous ai
tant!

SUDMER.

Tous ses goûts sont donc la règle des vôtres ?

ÉLISE.

Mais, oui.

SUDMER.

Puis-je croire alors que vous me donnerez avec plaisir
titre d'époux ?

ÉLISE, hésitant.

Monsieur...

SUDMER.

Vous hésitez...

ÉLISE, vivement.

Non, monsieur, non, certainement, ne le croyez pas !

AIR : Ah ! vous avez des droits superbes. (*Le Nouveau Seigneur.*)

Sans peine j'y saurai souscrire
Et me faire à ce nom d'époux...

Mais souvent, s'il faut vous le dire,
Adolphe me parlait de vous :
L'imiter était mon étude,
Il disait : mon oncle chéri.

SUDMER, parlant.

Eh bien ?

ÉLISE, finissant l'air.

J'avais déjà pris l'habitude
De vous appeler comme lui :
Oui, j'avais déjà l'habitude
De vous appeler comme lui.

SUDMER.

Heureusement, c'est bien peu de chose qu'un changement nom... Mais dites-moi, Élise, vous n'avez jamais quitté ce âteau ?

ÉLISE.

Non, monsieur.

SUDMER.

Et Adolphe était sans doute toujours auprès de vous ?

ÉLISE.

Hélas! non, c'était là notre grande querelle ; il s'enferuit des heures entières dans son appartement, ou bien urait dans les environs... Il avait l'air de m'éviter, et je vais bien qu'il ne m'aurait épousée que par générosité.

SUDMER, à part.

Cher Adolphe !

ÉLISE.

Quand par hasard il restait quelques instants près de moi... ! alors, j'étais heureuse... il me parlait de son excellent :le, m'apprenait à le chérir, à le respecter... il me retrat tous ses bienfaits... Je l'écoutais avec un plaisir... et je itais que chaque jour je l'aimais davantage.

SUDMER, finement.

-ui, ou moi ?

ÉLISE.

Oh! mon Dieu, monsieur, est-ce que j'ai dit que c'était lui?

SUDMER.

Non, non, mon enfant, j'ai parfaitement compris que c'était moi.

ÉLISE.

Ah! tant mieux.

SUDMER.

Allons, allons, ma chère Élise, je vois que nous sommes faits l'un pour l'autre, que tu chériras ton mari, et je ne veux plus retarder notre bonheur.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; ADOLPHE, LA COMTESSE, CRICK.

ADOLPHE, retenu par la comtesse.

Je n'y puis plus tenir... il faut absolument... Eh bien, mon oncle?

SUDMER.

Mon ami, tu me vois au comble de la félicité... elle m'aime, mon cher Adolphe, elle m'aime, et c'est à toi que j'en ai l'obligation.

ADOLPHE.

Elle vous aime!... Ah! mon oncle, vous me voyez dans une joie!...

SUDMER.

C'est singulier... comme la joie te renverse la physionomie!

ADOLPHE, bas à la comtesse.

Elle m'a déjà oublié, la perfide!... ces choses-là sont faites pour moi... j'en mourrai.

LA COMTESSE, bas.

ıs, vous trembliez qu'il ne l'épousât pas... à présent, lez mourir s'il l'épouse... Vous êtes le fou le mieux onné que je connaisse.

SUDMER.

k, tout est-il prêt?

CRICK.

on a éclairé la chapelle, et je viens d'envoyer un énit long de ça... c'est le principal de la cérémonie.

SUDMER prend son neveu et Élise sous le bras.

ons, mes bons amis... Fut-il jamais un homme plus é que moi?... revoir sa patrie, ses amis, retrouver un qui vous chérit, une femme qui vous est fidèle... je ımais, je crois, éprouvé dans ma vie de moment plus ıx?... Il n'en est qu'un peut-être que je puisse lui rer... c'est celui où je sauvai l'honneur et la vie à cette créole de la Louisiane, que je ramenai à son père qui yait perdue.

LA COMTESSE, étonnée.

ıment?

SUDMER.

ait un honnête colon, riche comme un prince, le plus homme du monde, et sa fille!... je n'ai jamais vu une elle femme! des yeux superbes! (A la comtesse.) à peu omme les vôtres; une taille élancée... celle d'Élise me pelle tout à fait, et ce qui va vous étonner bien plus, mme qui m'aimait... Vous entendez bien que ce n'est n Europe que j'aurais trouvé cela!

ADOLPHE, inquiet.

vous aimait, mon oncle?

ÉLISE, de même.

vous aimait, monsieur?

SUDMER.

i, vraiment... Aussi, d'un côté, une femme charmante

qui pleurait, un père respectable qui embrassait mes genoux, une fortune immense qui me tendait les bras... vous m'avouerez que c'était bien tentant... Peut-être auriez-vous cédé ?

ADOLPHE.

Ah ! mon oncle !

SUDMER.

Oh ! rassure-toi, mon ami, je tenais trop à ma parole, à mes serments ; j'avais promis à Élise de l'épouser, je l'avais promis à mon neveu ; tous les deux m'attendaient et ça devenait une affaire de procédés... Cependant je n'avais pu donner de mes nouvelles ; je devais passer pour mort, et je ne pouvais pas compter non plus sur une constance surnaturelle. Toutes ces raisons, jointes aux sollicitations du père... aux regards de la fille, aux prières de toute la famille qui me criait : « *Épousez-la, monsieur, épousez-la...* « *vous ferez notre bonheur... le sien... toute notre fortune* « *et sa main acquitteront notre dette.* »... Ma foi, je vous le demande, qu'auriez-vous fait à ma place ?

ADOLPHE et ÉLISE, vivement et avec joie.

Vous l'avez épousée !

SUDMER, s'arrêtant et les regardant froidement l'un après l'autre.

Vous croyez ? (Adolphe et Élise baissent les yeux d'un air déconcerté.) Et si tout ce que je viens de vous raconter était un songe que j'eusse fait en venant dans ma chaise de poste... si même j'avais voulu vous éprouver, vous forcer tous les deux à dévoiler vos véritables sentiments ?

ÉLISE, à part.

Je suis perdue !

ADOLPHE.

Quoi ! mon oncle, c'était pour nous tromper...

SUDMER, vivement.

Vous tromper !... non, mes enfants, non mes amis, j'en suis incapable, je suis marié.

TOUS.

Il est marié !

SUDMER.

Tout ce que je vous ai raconté n'était point une fable, est la vérité même, et dès ce soir je vous présente à votre ante.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, quel honnête homme vous êtes !

ADOLPHE, l'embrassant.

Mon cher oncle !

ÉLISE, de même.

Oh ! comme je vais vous aimer !

CRICK, laissant tomber ses bras.

Ah ! ma foi, mon parrain... c'est bien, ça !...

SUDMER.

A la satisfaction générale qui brille ici, je ne puis douter de la part que vous prenez tous à mon bonheur, et je vous en remercie. Oui, mon ami, loin de ma patrie, sous un autre ciel, et lorsque je ne pouvais l'espérer, le bonheur s'est offert à moi : j'ai pensé qu'à mon âge il ne fallait ni le repousser, ni le faire attendre.

CRICK.

Nous allons donc avoir au château deux maris pour de vrai !

SUDMER, à Adolphe.

Oui, mon ami, de vrais maris... et nous verrons qui de nous deux rendra sa femme la plus heureuse... J'ai rapporté de là-bas des principes... et je me suis fait un plan de conduite : jamais d'humeur ni de jalousie... confiance absolue.... faire la volonté de sa femme !

LA COMTESSE, allant à lui vivement.

Ah ! monsieur... et vous êtes marié ?

SUDMER.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

C'est dommage !

CHOEUR.

AIR : Allons, plus de tristesse. (*Les Rendez-vous bourgeois.*)

Un heureux mariage
Tous les deux
Vous engage ;
Un heureux mariage.
Va combler tous vos vœux.

LA COMTESSE, au public.

AIR de *Paris et le Village.*

Bravant les mers et les combats,
Il a, du couchant à l'aurore,
Vu bien des naufrages... hélas !
Doit-il en éprouver encore ?
Il craint ce soir plus d'un écueil nouveau :
Ah ! pour qu'il fasse un long voyage,
Daignez, messieurs, garantir son vaisseau,
Et l'assurer contre l'orage.

CHOEUR.

Un heureux mariage, etc.



LE SECRÉTAIRE

ET

LE CUISINIER

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théatre du Gymnase. — 10 Janvier 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SAINT-PHAR	MM. DORMEUIL.
LE VICOMTE DE SAUVECOURT . . .	DÉSESSART.
ALPHONSE, son fils.	THÉODORE.
ANTOINE, intendant de M. de Saint-Phar. .	SARTÉ.
SOUFFLÉ, cuisinier	PERLET.
ÉLISE, fille de M. de Saint-Phar.	Mlle BEAUPRÉ.

MARMITONS. — AIDES DE CUISINE. — VALETS.

A Paris.



LE SECRÉTAIRE
ET
LE CUISINIER

le de l'appartement de M. de Saint-Phar. — Portes de fond; porte ôté à droite ; sur le premier plan à gauche, une grande cheminée un bon feu. A droite du spectateur, sur le premier plan, une avec un carton et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, tenant un paquet de lettres, et à la cantonade.

/ous le répète, dites que je n'y suis pas. Que diable le comte de Saint-Phar, mon maître, avait bien besoin faire donner l'ambassade de Copenhague! Depuis que sommes nommés, je crois que la tête tourne à toute ison : chacun veut monter.

: Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Chacun s' donne un air de grandeur,
Jusqu'à la bonne et la nourrice
Qui veul't être dames d'honneur,
Et nos marmitons, chefs d'office ;

Le jockey veut être courrier;
Enfin, changeant son frontispice,
Sur sa loge notre portier
Vient de mettre : PARLEZ AU SUISSE.

Sans compter les nouvelles places! moi qui, en ma qualité de factotum... qu'est-ce que je dis donc? d'intendant, suis chargé des nominations, ai-je reçu des sottises et des lettres de recommandation! soixante-douze seulement pour la place de valet de chambre! Ce n'est pas étonnant, valet d'un grand seigneur, ce sont de ces places que tant de gens peuvent remplir! enfin, je n'en ai plus que deux, celle de secrétaire et celle de cuisinier; ah! par exemple pour ces deux-là... prenons garde.

AIR du Ménage de garçon.

Pour ces deux places je me flatte
De bien choisir mes postulants;
C'est, dit-on, pour un diplomate
Deux hommes vraiment importants!
Plus d'un grand talent qu'on révère
A dû son esprit tout entier
Le matin à son secrétaire,
Et le soir à son cuisinier.

Qu'est-ce qui vient déjà me déranger?

SCÈNE II.

ANTOINE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, entrant et repoussant un valet qui veut l'empêcher d'entrer.

Ventrebleu! je me moque de la consigne, j'en ai forcé bien d'autres. (A Antoine.) M. le comte de Saint-Phar?

ANTOINE.

Monsieur, il travaille dans ce moment.

LE VICOMTE.

Ah! il travaille, c'est différent; un grand seigneur qui travaille, il ne faut pas le déranger; vous lui direz que c'est le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

Comment! celui à qui jadis il dut sa fortune?

LE VICOMTE.

Oui, son ancien ami, qui ne l'a pas vu depuis dix ans, et qui désire lui parler pour une affaire très-importante! Quand part-il pour son ambassade?

ANTOINE.

Demain matin; ses malles et celles de mademoiselle Élise sont déjà faites.

LE VICOMTE, *à part.*

Ah! sa fille l'accompagne! voilà qui me confirme encore... il n'y a pas de temps à perdre. (*Haut.*) Quel est son homme d'affaires ou son intendant?

ANTOINE.

Vous les voyez tous les deux; je suis l'un et l'autre.

LE VICOMTE.

C'est-à-dire que vous cumulez; c'est bien, ça fait moins de monde dans une maison; mais si jamais (c'est une supposition que je fais), l'intendant vient à être pendu, je vous demande ce que deviendra l'homme d'affaires?

ANTOINE.

Monsieur...

LE VICOMTE.

Ce sont les vôtres, j'entends bien; ça ne me regarde pas; je voulais seulement vous prévenir qu'il se présentera ici dans la matinée un jeune homme de bonne tournure, de bonne façon, qui viendra vous demander une place de secrétaire, afin de partir demain avec M. l'ambassadeur.

ANTOINE, à part.

Allons, encore une recommandation !

LE VICOMTE.

Je vous prie de l'arrêter...

ANTOINE.

C'est-à-dire que monsieur s'intéresse au jeune homme et voudrait qu'il eût la place.

LE VICOMTE, en colère.

Qu'est-ce que c'est ? Je voudrais bien voir... (A part.) Par exemple, mon fils secrétaire et jockey diplomatique ! il ne manquerait plus que cela. (Haut.) Non, monsieur, non, je ne veux pas qu'il ait la place ; mais je veux que vous le reteniez ici jusqu'à ce que je sois revenu et que j'aie parlé à M. de Saint-Phar. Quand croyez-vous qu'il soit visible ? Attendez... à quelle heure déjeune-t-il ?

ANTOINE.

A onze heures.

LE VICOMTE, tirant sa montre.

Dans une heure, c'est bien. Vous ferez mettre mon couvert.

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Pour les affaires c'est à table
Que je les traite, et je soutien
Que c'est là l'instant favorable ;
Nos gens d'Etat le savent bien !
Tous ceux, morbleu ! qu'un bon repas rassemble,
Quels qu'ils soient, deviennent amis,
Et quand on boit le même vin ensemble,
On est bientôt du même avis.

Ah çà ! vous tâcherez que le déjeuner soit un peu corsé ; ce sont de ces particularités auxquelles je tiens beaucoup. A propos, a-t-il un bon cuisinier ?

ANTOINE.

Mais...

LE VICOMTE.

Diable, il faut qu'un ambassadeur en ait un. Attendez donc! attendez donc! ce coquin que dans un moment de dépit j'ai renvoyé dernièrement... je m'en charge, j'ai son affaire. Ainsi, c'est convenu; serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ANTOINE, seul.

Là, je vous le demande, quelle rage de protection! moi qui voulais choisir moi-même... c'est égal, je vais me rejeter sur le secrétaire; pour celui-là, par exemple, je veux au moins que ce soit quelqu'un que je connaisse. Chut! c'est mademoiselle Élise, notre jeune maîtresse.

SCÈNE IV.

ANTOINE, ÉLISE.

ÉLISE.

Ah! vous voilà, Antoine? j'ai quelque chose à vous demander.

ANTOINE.

Comment donc, mademoiselle! je suis trop heureux...

ÉLISE.

Ne s'est-il pas présenté ce matin quelqu'un pour la place de secrétaire?

ANTOINE, à part.

Nous y voilà! je ne pourrai pas en donner une. (Haut.) Non, mademoiselle, personne encore, quoique j'aie déjà plusieurs demandes.

ÉLISE.

C'est qu'on m'a fortement recommandé un jeune homme, qui doit se présenter aujourd'hui...

ANTOINE.

Un jeune homme? Attendez donc, n'est-il pas de la connaissance de M. le vicomte de Sauvecourt?

ÉLISE.

Grands dieux! Qui a pu vous dire?... Oui, oui, je crois qu'il le connaît. Est-ce qu'on vous en aurait rendu un compte défavorable?

ANTOINE.

Mais, oui; on me priait même de le refuser tout net.

ÉLISE.

Gardez-vous-en bien! on se sera trompé assurément; le caractère le plus doux, le plus aimable... très-instruit, quoiqu'il n'ait que vingt-deux ans.

ANTOINE.

Vingt-deux ans! c'est bien jeune!

ÉLISE, *vivement.*

Il en a trente, monsieur Antoine, il en a trente.

ANTOINE.

Mademoiselle le connaît?

ÉLISE, *se reprenant.*

C'est-à-dire, non; on m'en a beaucoup parlé.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

Oh! c'est un très-bon secrétaire;
Que d'esprit! quel doux entretien!
A tout le monde il saura plaire;
Il peint, chante l'italien.
Que sa voix est douce et légère!
Surtout, monsieur, si vous saviez
Comme il danse bien!... Vous voyez
Qu'il doit convenir à mon père.

Et vous me désobligeriez beaucoup...

ANTOINE.

Du moment que mademoiselle le recommande... (A part.) Allons, il n'y a pas moyen; et M. le vicomte aura tort. (Haut.) C'est que M. l'ambassadeur est très-pressé; et si le jeune homme ne se présentait pas aujourd'hui...

ÉLISE.

Il se présentera, monsieur Antoine, il se présentera. (A part.) Il devrait être ici.

ANTOINE.

Et quel est son nom?

ÉLISE.

Son nom? (A part.) Ah! mon Dieu! Alphonse ne m'a pas dit le nom qu'il prendrait. (Haut.) Son nom, je l'ai oublié; mais d'après tout ce que je vous ai dit, vous le reconnaîtrez aisément; (Fausse sortie.) et, en attendant, des égards, des ménagements...

AIR de Paris et le Village.

Recevez-le de votre mieux;
Je dois moi-même la première
Lui faire oublier, si je peux,
Qu'il n'est encor que secrétaire;
Il n'est pas né pour cet emploi;
Aussi dites-lui bien, de grâce,
Qu'il ne dépendra pas de moi
Qu'il n'ait une meilleure place.

Adieu, monsieur Antoine.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ANTOINE, seul, puis UN VALET.

ANTOINE, s'inclinant.

Certainement, mademoiselle... Allons, puisque notre jeune

maîtresse le veut... Mais quel peut être ce secrétaire, pour lequel il y a tant de recommandations pour et contre?

LE VALET.

Monsieur Antoine! monsieur Antoine!

ANTOINE.

Un moment, me voilà!

LE VALET.

M. l'ambassadeur vous demande.

ANTOINE.

J'y vais. Allons, vous autres, rangez un peu cette salle... Ah, diable! et notre secrétaire! (Au valet.) S'il vient un jeune homme me demander, tu le prieras de m'attendre un moment; et tu viendras m'avertir sur-le-champ.

DES VOIX, en dehors.

Monsieur Antoine! monsieur Antoine!

ANTOINE, sortant.

On y va, on y va! On ne peut pas être partout à la fois!

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VI.

LE VALET, SOUFFLÉ, arrivant par le fond.

SOUFFLÉ, à la cantonade.

Je vous dis que c'est pour affaire. (Entrant.) Ah! bien oui, parlez au suisse, parlez au suisse; c'est le moyen de ne parler à personne. (Regardant le salon et le valet.) Oh! oh! il paraît que ceci est du grand numéro. Une livrée magnifique! style d'hôtel! Heureusement que j'ai endossé le véritable Elbeuf.

LE VALET.

C'est monsieur, sans doute, qui veut parler à notre intendant?

SOUFFLÉ, à part.

Monsieur... (Tâtant son habit.) Voyez-vous déjà l'effet de l'Elbeuf. (Haut.) Oui, je voudrais parler à l'intendant.

(Le valet sort.)

SCÈNE VII.

SOUFFLÉ, seul.

Eh bien! sont-ils honnêtes pour des habits galonnés! Allons, Soufflé, mon ami, te voilà lancé, le premier pas est fait. Je sais bien qu'il y a de la hardiesse à venir, sans protection et sans recommandation, enlever d'assaut la place de premier cuisinier d'une excellence, mais c'est une espèce d'audace qui ne messied pas au talent; et puis, rien ne donne du cœur comme d'être sur le pavé, et j'y suis. Certainement j'avais une bonne place chez le vicomte de Sauvecourt! Un homme marié qui vivait en garçon; car je n'ai jamais vu ni sa femme ni son fils. C'était un amateur, un connaisseur, et j'avais de l'agrément avec lui. Mais, l'autre semaine, il se fâche, sous prétexte qu'il avait faim et que je le faisais attendre. Je l'ai fait attendre, c'est vrai; que diable, le talent n'est pas à l'heure! Moi, je raisonne mes plats, et c'est parce que je raisonnais trop qu'il m'a mis à la porte. O perversité du siècle!

AIR : J'ai longtemps parcouru le monde. (*Joconde.*) *

Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis;

* *Nota.* Si l'acteur chargé du rôle de Soufflé ne peut pas chanter le grand air de *Joconde*, il y substituera les couplets suivants :

AIR : Bénissons la vierge et les saints.

Grand Dieu! que les cœurs sont ingrats,
Presque autant que les estomacs!

Les sots s'engraissent à la ronde,

Et, cuisinier cosmopolite,
Travaillant pour tous les pays,
Léger en cuisine française,
Profond dans la cuisine anglaise,
Partout j'ai changé mes ragoûts
Selon l'appétit et les goûts.

Mais quelle injustice profonde!
Le génie, hélas! reste à jeun;
J'ai, dans mon talent peu commun,
Fait des dîners pour tout le monde,
Et je n'en puis pas trouver un!
Quoi! votre fierté me rejette!
Quoi! votre mémoire est muette,
Vous que mon mérite a lancés,
Vous tous qu'aux honneurs j'ai poussés!
Vous surtout qu'avec la fourchette
Sur le Parnasse j'ai placés!

C'est une honte pour notre art
De vouloir me mettre à l'écart;

Car :

Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis; etc.

Heureux cent fois le cuisinier vulgaire
Qui, loin des cours que je veux oublier,

On laisse le mérite à jeun :
J'ai fait des dîners pour tout l' monde,
Et je n'en puis pas trouver un.

Grand Dieu! que les cœurs sont ingrats,
Presque autant que les estomacs!

Du moins invitez-moi, par grâce,
Vous tous qu'aux honneurs j'ai poussés,
Et vous surtout, vous qu'au Parnasse
Avec la fourchett' j'ai placés.

Mais chez vous les cœurs sont ingrats,
Presque autant que les estomacs!

Poursuit en paix sa modeste carrière,
Et fait sauter, chez quelque bon rentier,
L'humble omelette et l'anse du panier !

Que dis-je ! et quelle erreur nouvelle !
Moi qu'en tous les lieux on appelle
Le César de la béchamelle
Et l'Alexandre du rosbif !
Invoquons mon génie actif;
Reprenons ce front insolent,
Noble apanage du talent;

Car :

Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis; etc.

Tout ce qu'il me faut, c'est que M. l'ambassadeur soit un homme de goût et d'appétit, qui veuille bien m'attacher à l'ambassade. Et dans ce cas-là, qu'est-ce que je lui demande ? huit cents francs par an, et de la considération... et certainement il y gagne plus que moi. Mais on vient, tenons-nous ferme; il ne s'agit pas ici de s'endormir sur le rôti.

SCÈNE VIII.

SOUFFLÉ, ANTOINE, LE VALET.

LE VALET, à Antoine, montrant Soufflé.

Oui, monsieur ; le voilà.

ANTOINE.

C'est bon. (Le valet sort.) Oserai-je vous demander, monsieur, quel est votre nom ?

SOUFFLÉ.

Monsieur, l'on m'appelle Soufflé.

ANTOINE.

Où étiez-vous avant de venir ici ?

SOUFFLÉ.

Je ne sais pas trop si je dois m'en vanter. Je sors de chez M. le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

C'est cela même. Je l'ai vu ce matin ; il m'a parlé de vous.

SOUFFLÉ.

Il m'en veut joliment, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Mais, il n'est pas de vos amis.

SOUFFLÉ.

Je m'en doutais bien.

ANTOINE.

Il paraît qu'il savait que vous deviez venir, car il m'a défendu de vous placer; et comme c'est l'intime ami de notre maître...

SOUFFLÉ, à part.

Allons, encore un de ces estomacs ingrats dont je parlais tout à l'heure. Je vois bien qu'il faut...

(Il reprend son chapeau.)

ANTOINE.

Heureusement pour vous, mademoiselle Élise, la fille de monseigneur, vous porte beaucoup d'intérêt.

SOUFFLÉ.

Mademoiselle Élise ! c'est singulier. Ah ! j'y suis maintenant; elle m'aura vu en venant dîner chez M. de Sauvecourt.

ANTOINE.

Apparemment ; elle vous a recommandé elle-même, et vous sentez bien que je n'ai pu refuser. Ainsi, dès ce moment vous pouvez vous regarder comme attaché à la maison.

SOUFFLÉ, reposant son chapeau.

Enfin !...

ANTOINE.

C'est ici que vous travaillerez.

SOUFFLÉ.

Ici ? je ne vois pas trop comment. (A part.) Il n'y a pas seulement un fourneau.

ANTOINE.

Quant à vos honoraires...

SOUFFLÉ, à part.

Mes honoraires ! style d'hôtel ; moi, j'aurais dit mes gages. (Haut.) Vous dites donc que mes honoraires...

ANTOINE.

Se monteront à cinq mille francs.

SOUFFLÉ, stupéfait.

Cinq mille francs ! ! ! Quelle maison !

ANTOINE.

De plus, vous mangerez à la table de Son Excellence.

SOUFFLÉ.

Par exemple ! voilà qui est trop fort, ça ne se doit pas. Passe pour les cinq mille francs ; je les prendrai ; mais dîner avec Son Excellence !

AIR du vaudeville des Habitants des Landes.

Il m' louerait toujours à table,
Ça f'rait rougir ma pudeur.

ANTOINE.

Un éloge est agréable
Dans la bouche d'un seigneur.

SOUFFLÉ.

Ça n'est pas ça qui me touche ;
J' suis bien sûr dans mon emploi
De lui faire ouvrir la bouche,
Et dans la place où je m' voi
Je prévoi (*Bis.*)
Qu'il n' pourra vivre sans moi.

ANTOINE.

Enfin, vous êtes entretenu, habillé aux frais de Son Excellence.

SOUFFLÉ.

Ça, ce n'est pas le plus cher, car, dans notre état, on n'use pas ; et si ce n'étaient les taches...

ANTOINE.

Oui, quand on écrit sous la dictée. Ah çà ! vous trouverez là ce qu'il vous faut, des plumes, de l'encre, du papier.

SOUFFLÉ, à part.

Eh bien, par exemple, voilà une batterie de cuisine d'une nouvelle espèce ! (Haut.) Dites-moi un peu quelle est au juste la place que mademoiselle Élise a demandée pour moi ?

ANTOINE.

Eh bien ! celle de secrétaire.

SOUFFLÉ.

De secrétaire ! Comment, je suis secrétaire ?

ANTOINE.

Est-ce que vous n'êtes pas content ?

SOUFFLÉ.

Si fait, si fait. J'avais bien autre chose en vue, mais dès que mademoiselle Élise a demandé pour moi la place de secrétaire et cinq mille francs de traitement... (A part.) On m'avait bien dit qu'avec des protections on arrivait à tout.

ANTOINE.

On va vous conduire dans votre appartement. Je vous engage à faire un peu de toilette. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut, habit, veste, culotte.

SOUFFLÉ, en sortant.

Oh ! pour des vestes, j'en ai.

ANTOINE, le reconduisant.

Je vous salue. (Lui parlant pendant qu'il est dehors.) Eh bien ! où allez-vous donc ? vous descendez. Ce n'est pas cela, c'est

au premier ; bien, vous y voilà... Si je l'avais laissé faire, il allait tout droit à la cuisine. Je suis fort content de notre secrétaire ; mon coup d'œil ne me trompe jamais ; c'est un homme du premier mérite. Allons, allons, grâce à moi, voilà la maison de l'ambassadeur qui se monte joliment ; il ne nous manque plus que notre cuisinier ; et quand M. le vicomte voudra nous présenter son protégé...

SCÈNE IX.

ANTOINE, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à part.*

Voilà sans doute l'intendant dont Élise m'a parlé.

ANTOINE.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

ALPHONSE.

Monsieur, on me nomme Duval ; je viens pour la place...

ANTOINE.

Quelle place ?

ALPHONSE.

La place vacante.

ANTOINE.

Ah ! ah ! vous arrivez un peu tard ; nous avons déjà un candidat fortement recommandé.

ALPHONSE, *vivement.*

Monsieur, j'ai aussi des protecteurs ; le marquis de Limoges, le duc de Valmont...

(*Lui donnant plusieurs lettres.*)

AIR du vaudeville du *Piége.*

Vous connaissez, j'en suis certain,
La main du marquis de Limoges ?
Lisez, et vous verrez soudain

Combien il me donne d'éloges...
Sans doute ils doivent être grands,
(A part.)
Car, avec une audace extrême,
J'ai fait ce que font tant de gens,
Je les ai dictés moi-même.

ANTOINE, qui a décacheté une des lettres.

Comment donc! M. le marquis, un de nos plus joyeux gastronomes, je l'ai vu souvent chez monseigneur. (Lisant.) « Je vous recommande le porteur de cette lettre, comme un « homme du plus grand mérite et pour lequel j'ai une es- « time particulière. » Diable! voilà qui est embarrassant... M. le vicomte de Sauvecourt qui a aussi son protégé!

ALPHONSE, à part.

Mon père! qu'est-ce que cela veut dire? (Haut.) Monsieur, je vous en conjure, ayez égard à la recommandation de M. le marquis. Dans le doute, vous devez au moins admettre la concurrence; et si des considérations personnelles pouvaient vous déterminer...

(Il lui glisse une bourse dans la main.)

ANTOINE, à part.

Comment donc! voilà un homme qui a servi dans les grandes maisons. (Haut.) Monsieur, je vois que vous avez du mérite; M. le vicomte dira ce qu'il voudra! des fonctions aussi délicates ne s'accordent qu'au talent, et non pas à la faveur. Nous allons vous prendre à l'essai; et si vous continuez à vous bien conduire, on vous gardera.

ALPHONSE.

Quel bonheur!

ANTOINE.

Je vais commencer par vous conduire à l'office.

ALPHONSE.

C'est inutile, je n'ai pas faim.

ANTOINE.

Permettez ; il ne s'agit pas ici de votre faim, mais de
·lle de monseigneur. C'est un déjeuner ordinaire, ainsi
·rangez-vous là-dessus. Il n'y a, je crois, que trois couverts,
ıonseigneur, le vicomte, et M. Soufflé, son nouveau secré-
ıire.

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites donc? son nouveau secrétaire!

ANTOINE.

Oui, un jeune homme qui vient d'entrer en fonctions, et
ıi part avec nous pour le Danemarck.

ALPHONSE, à part.

Ah! mon Dieu! je suis venu trop tard. (Haut.) Et pour
i me prenez-vous donc?

ANTOINE.

Eh! parbleu! pour le chef d'office qui nous manque.
ꜟtes-vous pas venu vous-même me demander la place
ɔante?

ALPHONSE.

Oui, sans doute, la place vacante, parce que je croyais...
part.) Et l'on part demain! et aucun moyen de prévenir
ise de l'accident qui nous arrive!

(On entend sonner.)

UN VALET, entrant.

Le chocolat de mademoiselle! Mademoiselle demande son
ıocolat.

ANTOINE.

On y va dans l'instant. (A Alphonse.) Allons, mon ami, vite,
la besogne, le déjeuner de monseigneur est encore éloi-
;né; mais le chocolat de mademoiselle, vous allez le faire
out de suite, et le lui porter.

ALPHONSE.

Lui porter! Comment donc! avec plaisir.

AIR : Quand une Agnès devient victime.

(A part.)

C'est une assez folle entreprise,
Mais après tout il le faut bien;
Pour m'approcher de mon Elise
Je ne vois pas d'autre moyen.
Suis-je malheureux! me contraindre
A faire ce déjeuner-là !
Je ne connais de plus à plaindre
Que celle qui le mangera.

ANTOINE, au valet.

Montez ici la chocolatière, et dépêchez !

LE VALET.

Oui, monsieur ; j'oubliais de vous remettre ce papier que m'a donné monseigneur.

(Le valet sort.)

ANTOINE, l'ouvrant.

C'est un rapport à faire, nous avons le temps.

SCÈNE X.

ALPHONSE, ANTOINE, SOUFFLÉ, habillé à la française, l'épée au côté, perruque bien poudrée.

ANTOINE.

Ah! voilà notre nouveau secrétaire.

ALPHONSE, à part.

Comment! cet original-là ! quelle singulière tournure !

SOUFFLÉ, à Antoine.

Quel est ce monsieur ?

ANTOINE.

C'est un cuisinier que je viens d'arrêter.

SOUFFLÉ.

t un cuisinier ! c'est drôle que je ne le connaisse le nomme...

ANTOINE.

SOUFFLÉ.

ıais c'est un nom inconnu ; et on ne peut pas place comme celle-là à un homme sans réputa-

ANTOINE.

il a du talent.

SOUFFLÉ.

is bien, ils le disent tous ; mais il faut voir cela soyez tranquille, je vais l'interroger, et je vous . en est. (Traversant le théâtre, et s'adressant à Alphonse.) ; longtemps, je crois, que monsieur exerce ?

ALPHONSE.

ınsieur.

SOUFFLÉ.

e demander où monsieur a commencé ?

ALPHONSE, à part.

que je vais soutenir un interrogatoire dans les ut.) Monsieur, j'ai étudié chez Véry.

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

doutais ; ils ont tout dit quand ils ont prononcé ; mais, voyez-vous, il n'y a pas pour les jeunes ıs mauvaise école que la cuisine publique ; on s'y n, et voilà tout. (Haut.) Et monsieur n'a pas encore ez le particulier ?

ALPHONSE.

ıieur, dans deux grandes maisons, et dans un mi-

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

Ça, c'est différent, il a pu se former ; mais je vais bien voir. (Haut.) Vous ne devez pas craindre alors un examen détaillé, et je vous demanderai la permission de vous adresser quelques questions.

ALPHONSE.

Comment donc, monsieur... (A part.) Par exemple, me voilà bien !

ANTOINE, à part.

Diable ! notre secrétaire est un homme de mérite ; il a sur tous les sujets des connaissances fort étendues.

SOUFFLÉ, d'un air d'importance, et après s'être essuyé les lèvres.

Monsieur, je ne vous interrogerai pas sur les fricassées, les blancs-mangers, les suprêmes, et autres plats vulgaires qui sont l'ABC du métier ; je ne vous attaquerai pas non plus sur les cardons à la moelle, les caisses de foies gras, les soupes de perdreaux et les pâtés de macaroni, parce que là-dessus il y a des règles établies, et que la routine peut tenir lieu de talent.

ALPHONSE, à part.

En vérité, ce monsieur a une érudition gastronomique qui est effrayante !

SOUFFLÉ.

Mais je vous demanderai, pour vous faire une question digne de vous, comment vous entendez *les ortolans à la provençale*.

ALPHONSE.

Les ortolans à la provençale ?

SOUFFLÉ.

Oui, quel est là-dessus votre système ? Le champ est ouvert aux innovations ; le génie peut se donner carrière.

ALPHONSE.

Ma foi, monsieur... (A part.) Que le diable l'emporte !

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

Vous voyez qu'il se trouble ; il croyait qu'il se jouerait de moi ; mais il se trompe. (Haut.) Je vous demanderai, monsieur, si vous faites cuire l'ortolan dans sa barde ou dans la truffe elle-même ?

ALPHONSE, embarrassé.

Dans sa barde ; mais je crois...

SOUFFLÉ, à Antoine.

Il ne s'en doute pas. (A Alphonse.) Écoutez-moi ; nous prenons, c'est-à-dire vous prenez une truffe d'une dimension... à peu près... la plus grosse qu'on pourra trouver ; vous l'évidez comme il faut, et y placez l'ortolan enveloppé d'une double barde de jambon cru, légèrement humectée d'un coulis d'anchois. Il y en a qui mettent des sardines, mais c'est une erreur, une erreur des plus grossières qu'on puisse faire en cuisine. Vous garnissez vos truffes d'une farce composée de foies gras et de moelle de bœuf pour entretenir un onctueux et prévenir le dessèchement : feu modéré dessus et dessous ; vous faites usage du four de campagne pour donner la couleur, et vous servez chaud. Voilà, monsieur, comme on traite l'ortolan à la provençale.

ALPHONSE.

Monsieur, tout cela n'est rien en théorie ; c'est par la pratique qu'il faut juger les gens, surtout quand il s'agit de chimie culinaire et expérimentale. (A part.) Allons donc ! je m'en vais aussi lui lâcher les grands mots, moi.

SOUFFLÉ.

Permettez ; j'ai parlé de cuisine et non pas de chimie.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmants. (*Sophie.*)

(S'animant.)
C'est au feu qu'il faudra vous voir.

ALPHONSE.

Vous m'y verrez bientôt, j'espère.

SOUFFLÉ, à Antoine.

On aurait dû le recevoir
Tout au plus comm' surnuméraire!
(A part.)
Ça n'a pas l'ombre de talent,
Et ça veut marcher sur nos traces!
C'est une horreur! Voilà pourtant
Comme on donne à présent les places!

ANTOINE.

C'est bon, c'est bon; nous saurons bientôt à quoi nous en tenir : mais finissons, car il faut préparer le déjeuner de mademoiselle; (A Soufflé.) et vous, voilà un rapport que monseigneur m'a envoyé, et qui maintenant vous regarde.

SOUFFLÉ, embarrassé.

Ah! un rapport?

ANTOINE.

Oui, expédiez cela avant déjeuner, ça ne fera pas mal, parce que ça donnera à monseigneur un échantillon de vos talents; mettez-vous là. Ah! voici la chocolatière. Messieurs, je vous laisse, chacun votre affaire.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

SOUFFLÉ, assis devant la table, et ALPHONSE, auprès de la cheminée.

SOUFFLÉ, à part.

Ah! il faut que je fasse un rapport! (Cherchant à épeler.) Oui, je vois bien... ra...pport. Pour la lecture, ça va encore; c'est la partie de l'écriture qui est autrement difficultueuse.

ALPHONSE, tenant la chocolatière d'une main et le chocolat de l'autre.

Je ne sais pas trop comment m'y prendre; j'ai bu mille

fois ma tasse de chocolat sans songer comment cela se faisait; je crois qu'on le râpe; essayons toujours.

SOUFFLÉ, de même.

C'est dommage que dans l'état de secrétaire on soit obligé d'écrire, car sans ça... (Regardant du côté d'Alphonse.) Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc! je crois qu'il râpe son chocolat. (Haut.) Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, c'est l'ancienne manière! le chocolat *à l'italienne*, en morceaux.

ALPHONSE.

Je vous remercie.

SOUFFLÉ, à table, à part..

Ma foi, je sais signer mon nom, et j'assemble mes lettres; ainsi, avec de l'audace... (Regardant Alphonse, haut.) En trois ou quatre morceaux, ça suffit; bien comme cela. (Prenant une plume, à part.) Diable de plume, c'est fin comme des pattes de mouche! moi qui n'écris qu'en gros. (Regardant Alphonse.) Est-il maladroit! (Criant.) Est-il maladroit! pas comme ça, pas comme ça. (Se levant.) Car ça veut se mêler.... et ça ne se doute seulement pas... (Lui prenant la chocolatière, et roulant entre ses mains.) Tenez, tenez, voyez-vous, jusqu'à ce que la mousse s'élève; alors vous versez dans la tasse, voilà ce qu'on appelle à l'italienne.

ALPHONSE.

Je comprends bien; mais ça demande une perfection...

SOUFFLÉ.

Vous verrez que je serai obligé de faire son chocolat pour lui. Tenez, mettez-vous là-bas à cette table, et achevez ce que j'ai commencé.

ALPHONSE.

Mais il n'y a rien encore.

SOUFFLÉ.

Il n'y a rien? Eh bien alors, commencez, ce ne sera que plus facile; je voudrais bien qu'ici ce fût comme cela, car je suis obligé de réparer...

ALPHONSE, montrant le papier.

C'est ce rapport...

SOUFFLÉ.

Oui, ce rapport. (A part.) A-t-il la tête dure! il est bien heureux que je fasse son ouvrage, car sans cela...

(Tournant toujours, mettant de l'eau chaude, etc.)

AIR du Renégat.

ALPHONSE, écrivant.

Travaillons donc puisque j'y suis.

SOUFFLÉ, faisant le chocolat.

Ça lui f'ra d' l'honneur; quelle mine!
V'là l' monde : *Sic vos non vobis,*
Comm' dit le latin de cuisine.

SCÈNE XII.

SOUFFLÉ, se baissant pour mettre le chocolat au feu; ALPHONSE, à la table, écrivant avec attention; LE VICOMTE, dans le fond, sa montre à la main.

Même air.

LE VICOMTE.

Du déjeuner voici l'instant, je crois.
(Apercevant son fils.)
Eh! mais grand Dieu! c'est mon fils que je vois!
(A part.)
Oui, c'est bien lui, la chose est claire,
Il est même en train d'exercer.
Morbleu! monsieur le secrétaire,
Moi je m'en vais vous dénoncer!

Ensemble.

LE VICOMTE, sans être vu et toujours dans le fond.

Avec Saint-Phar courons m'entendre
Pour confondre ce coquin-là.

Et vous, qui pensiez me surprendre,
Bientôt on vous destituera.

SOUFFLÉ, faisant le chocolat.

Quel service je vais lui rendre,
Quoiqu' ça soit au d'ssous d' mon état!
Mais le vrai talent peut s'étendre
Mêm' dans un' tasse d' chocolat!

ALPHONSE, écrivant.

Ah! quel service il va me rendre
En se chargeant de mon état!
Tâchons au moins de le surprendre
Et de payer son chocolat.

(Le vicomte entre dans l'appartement en face.)

SCÈNE XIII.

SOUFFLÉ, ALPHONSE.

SOUFFLÉ, à part.

crois que je me suis surpassé. (Haut.) C'est fini; et

ALPHONSE.

n'ai plus que deux mots, et je termine; ce travail était
laisanterie; rien n'était plus facile à faire.

SOUFFLÉ.

ie vous en dirai pas autant, car j'en sue à grosses
s; voilà votre chocolat.

ALPHONSE.

i votre rapport.

SOUFFLÉ.

ndez donc, attendez donc; ça ne se présente pas
le petit pain, le verre d'eau, le plateau d'une main,
..

nge la tasse, le verre d'eau, le petit pain sur le plateau, et montre comment il faut le porter.)

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (Le Jaloux malade.)

Il faut le porter avec grâce,
La serviette sous le bras droit.

ALPHONSE, impatienté.

Je sais ce qu'il faut que je fasse.

SOUFFLÉ.

C'est plus difficil' qu'on ne croit.
Cet art de porter ou de prendre
La serviette ou le tablier,
Il faut bien du temps pour l'apprendre,
Il n' faut qu'un jour pour l'oublier.

(Il arrange la serviette sur le bras d'Alphonse et lui donne le plateau pendant la fin du couplet.)

ALPHONSE, à part.

Je vais donc voir Élise ! pourvu qu'elle n'éclate pas de rire en m'apercevant, voilà tout ce que je crains.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; ANTOINE.

ANTOINE.

Allons donc, allons donc ! Ce chocolat est-il prêt ? Mademoiselle s'impatiente.

ALPHONSE.

J'y vais.

(Il sort précipitamment.)

SOUFFLÉ, le suivant des yeux.

La, la ! il va comme un fou, il va tout renverser ; donnez-vous donc du mal après ça ! il y a des gens avec qui l'on perdrait son latin.

SCÈNE XV.

SOUFFLÉ, ANTOINE.

ANTOINE.

Et vous, avez-vous fini?

SOUFFLÉ, lui donnant le rapport.

Je crois bien; ce travail était une plaisanterie, rien n'était plus facile à faire.

ANTOINE.

Je vais le mettre sous les yeux de monseigneur. Le voici qui se dirige de ce côté, avec le vicomte de Sauvecourt. Je vais vous présenter.

SOUFFLÉ.

Non, non; j'aime mieux dans un autre moment, parce que, voyez-vous, le vicomte de Sauvecourt est un peu vif, et alors nous nous sommes séparés vivement, ce qui fait que je craindrais encore quelques vivacités. J'aime mieux attendre qu'il soit parti.

ANTOINE.

Comme vous voudrez; je ne vous présenterai qu'après son départ.

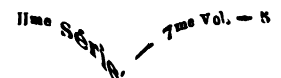
(Soufflé entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XVI.

M. DE SAINT-PHAR, LE VICOMTE, ANTOINE, qui se tient à l'écart.

LE VICOMTE.

Oui, mon cher, c'est lui-même, je l'ai parfaitement reconnu.



M. DE SAINT-PHAR.

Quelle peut être la cause de ce déguisement ?

LE VICOMTE.

Oh ! je m'en doute bien. Il était depuis un an à Strasbourg, où il avait une place superbe.

M. DE SAINT-PHAR.

C'est là où il aura vu ma fille ; elle y a passé un mois chez une de ses tantes.

LE VICOMTE.

Je comprends ; et le coquin sera devenu amoureux sans notre permission ; mais ce qui est bien pis encore, c'est que j'avais arrangé pour lui un mariage superbe, la plus riche héritière du département. Tout était convenu avec les parents...

AIR de Monsieur Guillaume.

Quand j'apprends par une estafette
Que le futur a disparu,
Qu'il s'est sauvé sans tambour ni trompette,
Et qu'à Paris il s'est rendu !...
Mais dans Paris comment donc, sans encombre,
Chercher un fou qui vient de s'échapper?
La ville est grande, et sur le nombre
On pourrait se tromper.

Aussi je crois qu'il serait parti avec toi, si le marquis de Limoges n'était pas venu me confier qu'il lui avait donné une lettre de recommandation pour se présenter chez toi en qualité de secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR.

Serait-il possible ?

LE VICOMTE.

Rien n'est plus vrai, et dans ce moment il est installé dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PHAR.

En effet, voilà une escapade qui passe la plaisanterie. ıtoine?

ANTOINE, s'avançant.

Monseigneur?

M. DE SAINT-PHAR.

Vous avez vu le nouveau secrétaire?

ANTOINE.

Oui, monseigneur, et voici déjà le rapport que vous l'aviez argé de faire.

M. DE SAINT-PHAR.

C'est bon. (Le donnant au vicomte.) Connais-tu cette écriture?

LE VICOMTE, le lui rendant.

Oh! c'est bien la sienne!

M. DE SAINT-PHAR, à Antoine.

Et qui vous a engagé à le recevoir?

ANTOINE.

Est-ce que j'ai mal fait, monseigneur? ce n'est pas ma ute, c'est mademoiselle elle-même qui me l'a recommandé, très-vivement.

M. DE SAINT-PHAR.

Ah! c'est ma fille! (Froidement.) Vous avez bien fait, ntoine. (Bas au vicomte.) Dis donc, mon ami, c'est ma fille...

LE VICOMTE.

J'entends bien. Qu'est-ce que nous ferons?

AIR du vaudeville de Partie carrée.

M. DE SAINT-PHAR.

J'avais aussi des projets sur ma fille,
Et cet amour va les déranger tous;
Commençons donc, en pères de famille,
Par nous fâcher.

LE VICOMTE.

Oui, morbleu! fâchons-nous.

M. DE SAINT-PHAR.

Puis pour punir une telle escapade,
Pour nous venger, unissons-les,
Et commençons mon ambassade
Par un traité de paix.

LE VICOMTE.

Tu crois?... A la bonne heure!

M. DE SAINT-PHAR.

Pourvu que ton fils me convienne cependant. Mais où diable est donc mon secrétaire? (A Antoine.) Comment ne l'ai-je pas encore vu?

ANTOINE, s'approchant.

Il attend pour se présenter que M. le vicomte soit parti, parce qu'il craint, m'a-t-il dit, de se trouver avec lui.

LE VICOMTE.

Je le crois bien; je vous le chapitrerais d'importance.

M. DE SAINT-PHAR.

Je m'en charge; et pour cela, fais-moi le plaisir d'aller te promener dans le jardin.

LE VICOMTE.

Comment diable! c'est que j'ai une faim d'enfer, et le grand air va encore l'augmenter.

M. DE SAINT-PHAR.

Nous déjeunerons en famille, cela vaut bien mieux. Antoine, vous soignerez le déjeuner en conséquence.

LE VICOMTE.

Oui, oui; mais puisque nous commençons tard...

AIR du vaudeville du Bouquet du Roi.

(A Antoine.)
Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse

Qu'au dîner !
(A M. de Saint-Phar.)
Dieu ! quelle bonne fortune
Réunir ainsi chacun
Nos deux familles en une,
Et les deux repas en un.

Ensemble.

LE VICOMTE.

Mon cher, que le déjeuner, etc.

M. DE SAINT-PHAR et ANTOINE.

Il faut que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Il faut que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner!

(Le vicomte sort.)

SCÈNE XVII.

M. DE SAINT-PHAR, ANTOINE.

M. DE SAINT-PHAR.

›ine, va chercher le jeune homme, et amène-le-moi. t qu'Antoine entre dans le cabinet, il parcourt le rapport qu'il main.) Comment donc ! c'est fort bien ; de la clarté, chaleur, un choix d'expressions ! c'est, parbleu ! bien ıé ; et moi-même je n'avais pas envisagé la question e point de vue. Allons, allons, mon gendre est un ɜ de mérite.

SCÈNE XVIII.

DE SAINT-PHAR, ANTOINE, amenant SOUFFLÉ.

ANTOINE.

à, monseigneur.

(Antoine sort ; Soufflé s'incline.)

M. DE SAINT-PHAR.

Je vous salue, monsieur. (A part, le regardant.) Ma foi, il a raison d'avoir du talent, car il n'est pas beau, et je ne sais comment ma fille s'est laissé séduire.

SOUFFLÉ, à part.

Il paraît que ma figure lui revient assez.

M. DE SAINT-PHAR.

J'ai lu votre rapport, et je l'ai trouvé bien.

SOUFFLÉ.

Cependant, monseigneur, pour ce qu'il m'a coûté... je peux bien dire que je l'ai fait sans m'en apercevoir!

M. DE SAINT-PHAR.

Tant mieux, cela prouve de la facilité; il y a là même quelques idées hardies, qui sont en contradiction avec les miennes.

SOUFFLÉ.

Certainement, monseigneur, c'est sans le vouloir. (A part.) C'est cet autre qui aura fait quelque bêtise!

M. DE SAINT-PHAR.

Ne vous en défendez pas, j'aime beaucoup que l'on ne soit pas de mon avis. Mais voyons un peu comment vous soutiendrez votre opinion.

SOUFFLÉ.

Mon opinion!

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Ah! monseigneur, vous n' me connaissez guère;
Je n'y fais pas tant de façons;
Être entêté n'est pas mon caractère;
Et, voyez-vous, en fait d'opinions,
Tant d' gens en ont trois ou quatre de suite,
Qu' c'est gênant pour les arranger;
Moi j' n'en ai pas, et ça m'évite
La peine d'en changer.

M. DE SAINT-PHAR.

Je vous comprends, et je vous sais bon gré de votre générosité; vous craignez d'engager une discussion où vous sentez bien que j'aurais le désavantage.

SOUFFLÉ.

Mais...

M. DE SAINT-PHAR, souriant.

Avouez-le, vous n'approuvez pas la distinction que j'ai faite sur le droit des gens ?

SOUFFLÉ.

Hum !...

M. DE SAINT-PHAR.

Vous pensez peut-être que l'espèce dont il s'agit est tout à fait du ressort du droit civil ?

SOUFFLÉ, d'un air approbatif.

Hum ! hum !

M. DE SAINT-PHAR.

Allons, dites-le franchement.

SOUFFLÉ, souriant.

Mais, puisque vous m'y forcez, c'est du droit civil.

M. DE SAINT-PHAR.

A la bonne heure. Vous voyez que je sais entendre la vérité. Touchez là. Je vous estime, et je vois que nous finirons par nous comprendre.

SOUFFLÉ, à part.

Ça ne fera pas mal, car jusqu'à présent... Mais c'est égal, me voilà en faveur ; et autant qu'on peut juger quelqu'un sans l'entendre, ça m'a l'air d'un brave homme.

(Voyant Antoine qui est entré et qui lui fait des signes.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; ANTOINE.

SOUFFLÉ, à part.

Qu'est-ce que me veut l'intendant, avec sa pantomime? Antoine lui montre une lettre en lui faisant signe de se taire.) Hein! un billet. Eh bien! apportez-le; je ne peux pas lire d'ici.

ANTOINE, à part.

Le maladroit!

M. DE SAINT-PHAR.

Quoi! qu'est-ce que c'est? Antoine, quelle est cette lettre? d'où vient-elle? répondez à l'instant.

ANTOINE.

Je prie monseigneur de ne pas m'en vouloir; c'est mademoiselle Élise qui m'a donné ce billet pour le remettre en secret à M. le secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR, prenant la lettre.

Un billet de ma fille... Quoi! monsieur, vous osez...

SOUFFLÉ.

Ce n'est pas pour moi, monseigneur; il se trompe. Diable de facteur!

M. DE SAINT-PHAR.

Si, monsieur! c'est pour vous. C'est ma fille qui vous a recommandé à mon intendant.

SOUFFLÉ.

Ça, c'est la vérité; mais pour le reste...

M. DE SAINT-PHAR.

Ne prétendez pas me tromper : je sais tout. Vous n'êtes secrétaire que par hasard, ce n'est pas là votre état.

SOUFFLÉ.

Eh bien! oui, monseigneur, c'est la vérité.

M. DE SAINT-PHAR.

Ce n'est rien encore. Vous vous êtes fait aimer de ma fille.

SOUFFLÉ.

Pour ça, je peux vous assurer...

M. DE SAINT-PHAR, lisant.

Oui, monsieur, elle vous aime ; elle l'avoue elle-même.

SOUFFLÉ, à part.

La ! qu'est-ce que j'ai fait à mademoiselle Élise? Au moment où ça allait si bien : j'étais lancé...

M. DE SAINT-PHAR, froidement.

Je veux savoir, monsieur, si vous êtes encore digne de mon estime. Êtes-vous capable de sacrifier votre amour et de renoncer à ma fille ?

SOUFFLÉ, avec feu.

Dieu ! tout ce qui peut vous faire plaisir, tout ce qui peut vous être agréable, (Se mettant à genoux.) pourvu que je conserve vos bonnes grâces, qui me sont bien autrement précieuses !

M. DE SAINT-PHAR.

Relevez-vous, ma fille est à vous.

SOUFFLÉ, se relevant et hors de lui, à part.

Par exemple, celui-là est trop fort ; et il a juré que je n'en reviendrais pas ! (A M. de Saint-Phar.) Comment, monsieur, vous daigneriez?

M. DE SAINT-PHAR, avec intention.

J'y mets cependant une condition. Vous êtes encore mon secrétaire, et j'ai une lettre à vous faire écrire. C'est la lettre d'un fils soumis et respectueux qui veut fléchir le courroux de son père. Vous devez m'entendre ?

SOUFFLÉ.

Non, le diable m'emporte !

M. DE SAINT-PHAR.

Si fait, je veux que vous m'entendiez.

SOUFFLÉ.

Alors, si ça peut vous faire plaisir... Mais c'est que vraiment, aux termes où nous en sommes, je peux vous avouer ça : je ne sais pas trop comment je pourrai...

M. DE SAINT-PHAR.

Soyez tranquille, je vous la dicterai moi-même ; mais je veux que vous l'écriviez, et vous l'écrirez.

SOUFFLÉ, à part.

Je l'écrirai, je l'écrirai ; ça lui est bien aisé à dire. Mais c'est égal ; dans les bonnes dispositions où est le beau-père, ça n'est pas une lettre de plus ou de moins qui peut faire manquer le contrat. (A M. de Saint-Phar.) Je vous suis, monseigneur.

(Ils sortent à droite.)

SCÈNE XX.

ANTOINE, puis ALPHONSE.

ANTOINE.

Par exemple, si je me serais jamais douté que c'était moi qui ferais le mariage de notre jeune maîtresse ! (Apercevant Alphonse.) Ah ! vous voilà, monsieur le chef ! Qu'êtes-vous donc devenu depuis une demi-heure?

ALPHONSE.

Morbleu ! je suis d'une colère... Je porte le chocolat jusqu'à l'appartement de mademoiselle ; là, une espèce de gouvernante me le prend des mains et ne veut pas me laisser entrer. J'ai eu beau faire, il n'y a pas eu moyen.

ANTOINE.

Eh ! sans doute ! qu'aviez-vous besoin de le donner vous-

? Mais il ne s'agit pas de cela; vous allez avoir de
ıge, et voilà une belle occasion de fonder votre réputa-
d'abord le déjeuner de ce matin, je présume que vous
ın êtes occupé; et puis demain, peut-être, un repas
ce. Hein! la maison est bonne?

ALPHONSE.

əst-ce que vous dites? un repas de noce?

ANTOINE.

, mademoiselle Élise se marie; elle épouse le jeune
ıire que vous avez vu tout à l'heure, et qui n'est pas...

ALPHONSE.

ıment! qui n'est pas...

ANTOINE, *riant.*

n'est pas plus secrétaire que vous et moi. C'est un
déguisé.

ALPHONSE, *furieux.*

ımant déguisé! l'on m'aurait joué à ce point!

AIR : On m'avait vanté la guinguette. (*Gilles en deuil.*)

ANTOINE.

Allons, v'là l'autre qui s'en mêle!

ALPHONSE, *hors de lui.*

Mais qu'il redoute mon courroux!
Je cours lui brûler la cervelle
S'il prétend être son époux.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; LE VICOMTE.

(Le vicomte et Alphonse se trouvent nez à nez.)

ALPHONSE, *parlant.*

ı père!

LE VICOMTE, de même.

Mon fils !

Même air.

LE VICOMTE.

Mon fils en ces lieux ! quelle honte!
Tu vas entendre mon sermon.

ANTOINE, confondu.

Le cuisinier, fils d'un vicomte !
Dieux ! quel honneur pour la maison!

Ensemble.

ALPHONSE, agité.

Daignez calmer votre colère,
N'écoutez plus votre dépit;
Pour sauver celle qui m'est chère
Aidez-moi de votre crédit.

ANTOINE.

Quoi ! vraiment vous êtes son père?
Est-il bien sûr de ce qu'il dit ?
Quelle rencontre singulière !
En honneur, j'en perdrai l'esprit.

LE VICOMTE.

Oui, ventrebleu! je suis son père;
Du moins on me l'a toujours dit ;
Je sens redoubler ma colère
Presqu' autant que mon appétit.

(Retenant Alphonse qui veut se sauver.)

Non, morbleu ! tu ne m'échapperas pas, et si M. de Saint-Phar est assez bon pour oublier sa colère, moi je me souviens de la mienne, et je ne peux pas l'oublier, pas plus que le déjeuner que j'attends depuis deux heures.

ALPHONSE.

Que dites-vous! M. de Saint-Phar consentirait à me pardonner?

LE VICOMTE.

Oui, monsieur; il pardonne, et il consent.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; SAINT-PHAR, ÉLISE.

M. DE SAINT-PHAR, qui a entendu les derniers mots.

Au contraire, mon cher vicomte, c'est que je ne consens point.

LE VICOMTE.

En voici bien d'une autre! N'est-ce pas vous qui tout à l'heure...

M. DE SAINT-PHAR.

Oui; mais j'y avais mis pour condition que votre fils me conviendrait; et d'après la conversation que nous venons d'avoir...

ALPHONSE, étonné.

Que nous venons d'avoir!

M. DE SAINT-PHAR.

Il est bien heureux d'être votre fils; sans cela je l'aurais fait sauter par les fenêtres; et en attendant je l'ai mis à la porte.

LE VICOMTE.

Comment! mon fils... (Montrant Alphonse.) Eh! mais le voilà.

M. DE SAINT-PHAR.

Lui?

ÉLISE.

Eh, sans doute! c'est Alphonse.

M. DE SAINT-PHAR.

Mais alors, quel est donc celui à qui je parlais tout à l'heure? un sot, un impertinent, qui ne sait seulement pas

signer son nom, et qui m'a tenu les discours les plus extravagants.

ALPHONSE.

C'est le monsieur de ce matin, un amant déguisé.

M. DE SAINT-PHAR.

Impossible.

LE VICOMTE.

Alors, c'est un aventurier.

ANTOINE.

Un intrigant qui cherchait à surprendre des secrets d'État; il faut le retrouver vite.

ALPHONSE.

Oui, courons.

LE VICOMTE.

Un instant; je demande que les perquisitions ne commencent qu'après le déjeuner. Antoine, fais servir. Eh bien, d'où vient cet air d'effroi?

ANTOINE, montrant Alphonse.

Ma foi, adressez-vous à monsieur que j'ai pris pour le maître d'hôtel, c'est lui qui en était chargé.

LE VICOMTE, à son fils.

Comment, malheureux, tu as osé... je suis perdu!

AIR du vaudeville du *Petit Courrier*.

Dieux! à quel saint avoir recours!
Passe pour être secrétaire,
Mais le déjeuner de ton père!
Je crois qu'il en veut à mes jours!
Il a manqué, par son absence,
Me faire mourir de chagrin,
Et le coquin, par sa présence,
Va me faire mourir de faim!

(Ritournelle du chœur suivant.)

LE VICOMTE.

Qu'entends-je ?

SCÈNE XXIII.

S MÊMES; SOUFFLÉ et PLUSIEURS VALETS, apportant une table richement servie.

uffié, en bonnet de coton, tablier de cuisine, couteau au côté, arrive le dernier avec un plat qu'il porte gravement.)

CHOEUR.

AIR de M. Jean. (*Jean de Paris.*)

De monseigneur que le dîner s'apprête,
Des vins choisis et des mets délicats,
Que la gaîté soit aussi de la fête;
Sans la gaîté jamais de bons repas!

M. DE SAINT-PHAR, reconnaissant Soufflé.

Eh! mais c'est mon coquin de tout à l'heure...

ANTOINE.

Notre nouveau secrétaire !

LE VICOMTE.

Mon ancien cuisinier!

SOUFFLÉ.

Lui-même. C'est vous qui l'avez nommé.

LE VICOMTE, levant sa canne.

Comment, c'est toi qui causes ici tout ce tapage? Je vais, orbleu !...

SOUFFLÉ, froidement.

Frappez, (Montrant le plat qu'il tient.) mais goûtez.

LE VICOMTE.

Hein! qu'est-ce qu'il tient là? Dieu me pardonne ! ce nt des ortolans à la provençale, mon mets favori.

SOUFFLÉ.

Juste. (A M. de Saint-Phar.) J'ai bien senti, monseigneur, que cette maudite lettre que je n'ai pas pu écrire m'avait fait du tort à vos yeux ; car, vous en conviendrez vous-même, vous m'estimiez avant la lettre. J'ai voulu alors vous prouver, avant de vous quitter, que je n'étais pas tout à fait indigne de vos bonnes grâces, et que si, dans votre cabinet, j'étais un sot, je pouvais être un homme de mérite en descendant d'un étage. Je suis rentré dans mes fourneaux, dont je n'aurais jamais dû sortir, vu que la nature m'avait fait homme de bouche, et non pas homme de lettres ; et je viens soumettre à votre appétit dégustateur cet échantillon de mes talents, d'après lequel je consens à être jugé, parce que, comme a dit le Sage : *On connaît l'homme à ses actions, et le cuisinier à ses ragoûts.*

LE VICOMTE.

Et il les fait bons, je l'atteste ! C'est mon ancien cuisinier, que j'avais renvoyé dans un moment d'humeur, et que je voulais placer chez toi.

SOUFFLÉ.

C'est pour cela aussi que je suis venu.

M. DE SAINT-PHAR, riant.

Comment ! c'est là l'emploi que tu sollicitais

LE VICOMTE, qui s'est mis à table, et qui a goûté le déjeuner.

Tu peux le lui accorder, je te le jure, il vient de faire ses preuves. Soufflé, nous te chargeons du repas de noce ; et en attendant, ce déjeuner-là sera celui des fiançailles. Allons, allons, que chacun s'asseye. Monsieur le secrétaire, ici, à table, à côté de moi.

SOUFFLÉ.

Et moi derrière : voilà chacun à sa place ; ce n'est pas sans peine.

(Ils se mettent tous à table.)

CHŒUR.

AIR Honneur à la musique. (*Le Bouffe et le Tailleur.*

D'un repas délectable
Savourons la douceur;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

SOUFFLÉ, la serviette sous le bras, et s'adressant au public.

AIR de *Marianne.* (DALAYRAC.)

Daignez excuser mon audace
(Car les artistes en ont tous),
J'ose ici vous prier en grâce
De v'nir parfois dîner chez nous!
On vous r'cev'ra,
On vous fêt'ra.
(Au vicomte qui lui demande une assiette.)
Pardon, monsieur, j' suis à vous, me voilà !
(Il lui donne une assiette et revient au public.)
Quelque convive
Qui nous arrive,
Jamais le nombre ne nous effraîra;
Mais ce dîner où j' vous invite
Dépend de vous seuls en ce jour,
Car il suffit d'un souffle pour
Renverser la marmite.

CHŒUR.

D'un repas délectable
Savourons la douceur;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.



FRONTIN
MARI-GARÇON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 18 Janvier 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ÉDOUARD.	MM. JULIEN.
FRONTIN, son domestique	FONTENAY.
LABRANCHE, domestique du comte	RENÉ.
UN MAITRE D'HOTEL.	—
UN COCHER	—
LA COMTESSE, femme du comte.	Mmes VICTORINE.
ENISE, femme de Frontin.	MINETTE.

En province, au château du comte Édouard.



FRONTIN
MARI-GARÇON

ç élégant. — A droite, un mur et une petite porte, un berceau le devant de la scène. A gauche, un pavillon orné de deux colonnes e deux vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, **parlant dans le fond à la cantonade.**

i, madame la comtesse. (**S'inclinant respectueusement.**) Je ite un bon voyage à madame la comtesse. Eh bien! eh Lafleur, prenez donc garde à vos chevaux! C'est ça... :te, cocher!... Les voilà en route!

SCÈNE II.

FRONTIN, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

ontin, ma femme est-elle partie?

FRONTIN.

Oui, monsieur. Elle sera bientôt arrivée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

ÉDOUARD.

Oui, elle a voulu aller voir cette bonne tante; il y avait longtemps... Et puis, dès que cela lui était agréable... Certainement, moi j'ai été le premier... Elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, monsieur; elle l'a dit en partant.

ÉDOUARD.

Elle est charmante, ma femme! bonne, aimable, spirituelle et jolie! Sais-tu, Frontin, que j'en suis toujours amoureux!

FRONTIN.

Vous, monsieur!

ÉDOUARD, froidement.

Comme un fou! Et depuis six mois que nous sommes enfermés tête à tête dans cette campagne...

FRONTIN.

Trois mois, monsieur.

ÉDOUARD.

Tu crois? Qu'importe! le temps n'y fait rien. Depuis trois mois, jamais, je crois, je ne l'ai trouvée plus aimable! Tout à l'heure, quand elle est venue me dire adieu... Si tu savais quelle inquiétude elle avait pour ma santé! Pauvre petite femme!

AIR : Je loge au quatrième étage. (Le Ménage de garçon.)

Ma femme a vraiment du mérite.

FRONTIN.

C'est ce qu'on répète en tous lieux.

ÉDOUARD.

Tous les jours je me félicite
D'avoir formé de pareils nœuds.

FRONTIN.

Ah ! vous ne pouviez faire mieux.
Chacun bénit ce mariage
Qui doit, dit-on, fixer enfin
Le bonheur dans votre ménage
Et le repos chez le voisin.

ÉDOUARD.

! pour ça, je puis bien jurer qu'à présent... Dis-moi, in, qu'est-ce que nous allons faire pendant son ab- ? Moi, je ne sais que devenir.

FRONTIN.

ne semble que monsieur est habillé et prêt à sortir.

ÉDOUARD.

i; mais faut-il que je sorte?

FRONTIN.

nment donc, monsieur! ça vous distraira.

ÉDOUARD.

bien! à la bonne heure; je vais me promener quel- instants.

FRONTIN.

!

ÉDOUARD.

ontin, je rentrerai peut-être un peu tard; il serait même ble que... Dans tous les cas, qu'on ne m'attende pas.

FRONTIN.

! ah! (En confidence.) Suivrai-je monsieur?

ÉDOUARD.

n; (Gaîment.) non, non; j'aime autant que tu restes. Tu eras de ces deux jours pour faire décorer le salon de emme; tu sais comme elle le désirait : des vases de s, des candélabres. Ah! tu auras soin aussi de lui avoir emme de chambre, dont elle a besoin, afin qu'à son ır elle ait le plaisir de la surprise et voie que nous ons pas cessé de penser à elle.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, vous êtes le chef-d'œuvre des maris !

ÉDOUARD.

Adieu, Frontin. J'aurai peut-être besoin de tes services. Tu es garçon, toi ; tu es célibataire : on peut se fier à toi. Allons, allons, nous verrons.

AIR du vaudeville des Deux Matinées

Ici, de ma confiance
Reçois un gage nouveau :
Je permets qu'en mon absence
Tu commandes au château.

FRONTIN.

Je suis donc propriétaire...

ÉDOUARD.

Te voilà maître aujourd'hui
De la maison tout entière.

FRONTIN.

La cave en est-elle aussi ?

ÉDOUARD, souriant.

Allons, la cave en est aussi.

Ensemble.

ÉDOUARD.

Je pars, de ma confiance, etc.

FRONTIN.

Ici, de sa confiance
J'obtiens un gage nouveau :
Il permet qu'en son absence
Je sois maître du château.

(Édouard sort.)

SCÈNE III.

FRONTIN, seul.

ıître du château! ma foi, une belle propriété! Madame ıbsente; monsieur est parti; (Se frottant les mains.) je me e, à peu près, pour quel motif; en conscience, il était ıs. Ma place de valet de chambre ne me rapportait que plus rien, et j'avais déjà demandé celle d'intendant; , heureusement, cela s'annonce bien... Et cette petite se qui n'arrive pas! A ce battement de cœur précipité, e se douterait guère que c'est ma femme que j'attends. rdant autour de lui.) Ma femme! Ah, mon Dieu! si mon re savait que je suis marié malgré ses ordres, ce serait le ma fortune! Est-ce étonnant, moi qui, dans ma vie, ıis jamais eu de goût pour le mariage! Depuis le jour ıon maître me l'a défendu, impossible de résister.

AIR de Julie.

Malgré son ordre et mes justes alarmes,
Je n'ai pu vaincre un fatal ascendant;
Ce qu'on défend a toujours tant de charmes!
Nous sommes tous enfants d'Adam!
Moi je le suis, et Dieu sait comme,
Au point que si l'on m'ordonnait
D'être fripon... cela seul suffirait
Pour que je devinsse honnête homme.

r bonheur, je suis seul aujourd'hui; j'ai mon château et gens. Je peux recevoir Denise chez moi et lui donner certaine idée de la considération dont jouit son mari. e petite fille, qui n'est jamais sortie de son village, ne oute pas de ce que c'est qu'un valet de chambre! (On e au dehors.) Voilà le signal! C'est Denise!

(Il va ouvrir la porte.)

SCÈNE IV.

FRONTIN, DENISE.

DENISE.

Ah ! c'est bien heureux !

AIR Del senor Baroco.

Depuis une heure entière
Je suis au rendez-vous.
J' viens toujours la première
D'puis qu'il est mon époux.
Avant le conjungo,
Oh !
Vous n'étiez pas comm' ça.
Ah !
Mais changez au plus tôt,
Oh !
Ou sans ça l'on verra,
Ah !

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est donc? on verra !...

DENISE.

Dame ! si vous croyez que c'est agréable d'arriver comme ça en catimini, quand on est mariée pour de vrai...

FRONTIN.

Allons, embrasse-moi, et faisons la paix.

DENISE.

Non, monsieur.

FRONTIN.

Tu ne veux pas m'embrasser ?

DENISE.

Du tout ; je suis fâchée contre vous. Tenez, je viens de

tit notaire bossu, qui est au bout du village ; il m'a
papier, qui prouve comme quoi je suis votre femme.

FRONTIN.

.re contrat.

(Il le met dans sa poche.)

DENISE.

n'allez pas le perdre, au moins ! ce serait à re-
:r.

FRONTIN.

on.

DENISE.

ıssi que l'usage est de le faire signer à tous nos
; connaissances.

FRONTIN.

.cellent moyen quand on veut qu'un mariage soit

DENISE.

: secret-là, ça ne peut pas tenir. Ma tante et moi
ns d'abord promis de nous taire, parce que nous
s pas à quoi nous nous engagions ; mais v'là tout à
ııt jours que ça dure ; j'en tomberai malade. La
e démange, et j'allons mettre tout le village dans
ınce.

FRONTIN.

: demande, de quoi te plains-tu ? Je t'aime à la

DENISE.

our, ma foi, qui me force à m'ennuyer d'un côté,
.e monsieur s'amuse de l'autre ! Enfin, depuis not'
j' sommes, tout juste, comme la lune et le soleil :
vons plus marcher de compagnie. Arrangez-vous ;
ıs épousé un homme en place pour rien. J' veux

loger au château, moi, et jouir, comme vous disiez, des prérogatives de mon rang !

FRONTIN.

Voyez-vous l'ambition !

DENISE.

AIR du Lendemain.

Je n' veux plus d' ce mystère
Qui m' tient toujours loin d'ici.
J' vous épousai pas, j'espère,
Pour me trouver sans mari!
Puis, ça fait rougir un' belle,
Lorsqu'elle a quelques vertus,
De s'entendre app'ler *mamzelle*,
Quand all' n' l'est plus.

FRONTIN.

Ah ! voilà le grand mot lâché ! Songe donc qu'il y va de notre fortune. M. le comte Édouard, mon maître, qui, pour reconnaître certains services que je lui avais rendus quand il était garçon, m'a fait douze cents livres de rentes, à la seule condition de rester à son service et de ne jamais me marier...

DENISE.

C'est drôle, il déteste donc les femmes?

FRONTIN.

Lui? pas du tout; il les adore ! c'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE.

Comment se fait-il donc que lui-même soit marié?

FRONTIN.

Il l'a bien fallu ! une femme charmante, soixante mille livres de rentes; il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien, qu'il devient négligent, paresseux...

DENISE.

ça, monsieur Frontin, il n'a pas tort : il est sûr que notre mariage vous êtes bien plus...

FRONTIN.

ı, vois ce qu'une seule indiscrétion peut nous enlever ! promesse d'être son intendant, et tu sens bien qu'a-

DENISE.

oui. Mais combien qu'il vous faudra de temps pour rtune ?

FRONTIN.

ne j'ai de la probité, il me faudra bien dix-huit ou ıois.

DENISE.

que ça ?

FRONTIN.

is bien qu'il y a des intendants qui font fortune en l'un an, mais ce sont des fripons que l'on méprise ; mieux y mettre le temps.

DENISE.

rons-nous un carrosse ?

FRONTIN.

doute.

DENISE.

d'abord, je veux aller en carrosse avant d' mourir.

FRONTIN.

ien ! tu iras dès aujourd'hui.

DENISE.

?

FRONTIN.

dînerons ici, au château, en tête à tête, et je te mène à la fête du hameau voisin, dans la calèche de mon que je vais commander sur-le-champ.

DENISE, sautant de joie.

Dans la calèche! c'est-y possible! Queu plaisir

FRONTIN.

Mais j'espère que tu feras un peu de toilette pour donner le bras à un intendant!

DENISE.

J' crois bien. J' vas me requinquer.

FRONTIN.

Tiens, pour que tu ne sois plus obligée d'attendre, prends la clef de cette porte, et surtout dépêche-toi.

(Il lui donne une clef.)

DENISE.

AIR : Courons aux Prés Saint-Gervais.

J' vas mettr' mes plus beaux habits;
J' veux éclipser tout le village...
Dans peu vous verrez qu' j'ai pris
Les airs de vos dam's de Paris.
Les jeun's fill's du voisinage
Autour d' moi vont s'empresser...
Ah! j' voudrais dans c't équipage
Me voir passer!

Ensemble.

FRONTIN.

Oui, mets tes plus beaux habits;
Mais ne va pas, suivant l'usage,
Prendre les airs qu'à Paris
On prend avec certains maris.

DENISE.

J' vas mettr' mes plus beaux habits, etc.

(Denise sort par la petite porte.)

SCÈNE V.

TIN, LABRANCHE, LE MAITRE D'HÔTEL, LE COCHER.

FRONTIN, appelant.

ı! quelqu'un! Viendra-t-on quand j'appelle? Qu'ils se ttent de faire attendre mon maître, à la bonne ! mais moi... Ah! vous voilà, c'est bien heureux! Ap-ez, j'ai des ordres à vous donner.

LABRANCHE.

s, monsieur Frontin, puisque M. le comte est parti...

FRONTIN.

bien! ne suis-je pas là, chargé de ses pleins pouvoirs? point de murmures, point de révolte d'antichambre, orbleu!...

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (Le Jaloux malade.)

Moi je suis au fait du service;
Je sais ce que c'est qu'ordonner.
J'entends ici qu'on m'obéisse;
Qu'on commence par mon dîner!

LABRANCHE.

Puisqu'à vos ordres on doit être,
Nous ferons, sans rien oublier,
C' que vous faites pour notre maître.

FRONTIN.

Je serai servi le dernier!

tout, messieurs; j'entends qu'on me serve bien. Oh! que je suis ferme sur la discipline domestique. Vous, eur le chef... Eh mais! c'est le nouveau cuisinier?

LE MAITRE D'HÔTEL.

, monsieur, je suis entré d'hier.

FRONTIN.

C'est bon. Eh bien, mon cher, il me faut pour aujourd'hui un petit dîner délicat; deux couverts, vous entendez? Il est essentiel que je m'assure de votre capacité : je vous ferai subir un examen très-détaillé. (Au cocher.) Pour vous, maître Lapierre...

LE COCHER.

Je suis en train de nettoyer la grande berline.

FRONTIN.

La berline? Non, je ne m'en servirai pas aujourd'hui : je vais faire un tour à la fête de l'endroit ; ainsi...

AIR du vaudeville de L'Ecu de six francs.

Allons vite, qu'on se dépêche...
Au fait... tout bien considéré,
Je préfère ici la calèche;
Pour aujourd'hui j'y monterai.

LABRANCHE.

Quoi, dedans?

FRONTIN.

Oui, monsieur Labranche...
Lorsque l'on est, contre son goût,
Toute la semaine debout,
On peut bien s'asseoir le dimanche.

TOUS.

Mais, monsieur Frontin...

FRONTIN.

Pas de réflexions! Le dîner dans deux heures ; la calèche au bas du perron : ce sont les ordres de monseigneur, et si l'on réplique je le lui dirai.

ÉDOUARD, en dehors.

C'est bon, attache mon cheval.

LABRANCHE.

ement, je l'entends. A notre poste !

(Ils sortent.)

FRONTIN, déconcerté et regardant à droite.

ien, qu'est-ce que ça veut dire ? Oui, ma foi; c'est i ! Il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise. ble peut le ramener sur ses pas ? Allons, de l'aplomb, ons bonne contenance.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRONTIN.

FRONTIN.

ment ! monsieur, déjà de retour ?

ÉDOUARD, d'un air agité.

je l'avoue, jamais on ne piqua plus vivement ma cu- et tu ne te douterais pas...

FRONTIN.

it, monsieur ; je connais déjà votre secret : quelque le passion qui vous met en campagne.

ÉDOUARD.

passion ? non ; mais c'est très-singulier, un minois nt, que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que de- n'ai pu découvrir.

FRONTIN, à part.

intrigue à conduire, bonne affaire pour moi ! (Haut.) , monsieur, que voulez-vous ?

ÉDOUARD.

AIR : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

Je veux m'informer, en bon maître,
Si tous ses vœux sont satisfaits ;
Par moi-même je veux connaître

Si ses vertus méritent mes bienfaits;
Je veux savoir si son cœur est fidèle,
Je veux surtout... mais je saurai bien mieux,
Quand je me trouverai près d'elle,
Expliquer tout ce que je veux.

Mais, avant tout, il faudrait la joindre, et comment? Je viens d'entrer, je crois, dans toutes les maisons du village; je n'étais pas fâché de visiter mes vassaux, de connaître par moi-même leur situation : eh bien! mon cher, je n'ai trouvé personne! et j'avais presque envie d'envoyer Labranche dans les environs.

FRONTIN.

Comment, monsieur! employer Labranche dans une affaire aussi délicate? je n'ai rien fait, pourtant, pour démériter de monsieur...

ÉDOUARD.

Sois tranquille : tu vois que j'ai recours à toi. Te doutes-tu de ce que ce peut être? Une brune, jolie taille, un air de candeur...

FRONTIN.

J'y suis. (A part.) C'est la femme du receveur; depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur et revient aujourd'hui même. (Haut.) Eh bien! monsieur, je vous en réponds!

ÉDOUARD.

Comment! mon cher Frontin, tu pourrais...

FRONTIN.

Mon plan est là. (A part.) Ce brave receveur, je ne serais pas fâché... (Haut.) Vous me croirez si vous voulez, j'y avais déjà pensé, sans vous en rien dire.

(La petite porte s'ouvre, Denise entre, la referme et paraît interdite en voyant le comte.)

ÉDOUARD.

Tu sais, Frontin, comment je reconnais un service! vingt-cinq louis si tu me l'amènes ici.

FRONTIN.

C'est comme si je les avais !

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; DENISE.

ÉDOUARD, voyant Denise.

Qu'ai-je vu ? Frontin ! mon cher Frontin ! (Tirant une bourse et la lui donnant.) Tiens, ils sont à toi.

FRONTIN.

Eh bien, monsieur ! qu'est-ce que vous avez donc ?

ÉDOUARD.

Ne le vois-tu pas ? C'est elle, mon ami, c'est elle !

FRONTIN, voyant Denise, à part.

Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait là ?

DENISE, interdite.

AIR du Renégat.

M'sieur Frontin, j' v'nons vous avertir.
(A Édouard.)
Excusez la liberté grande...

ÉDOUARD.

Oui, Frontin vous a fait venir,
Mais c'est moi seul qui vous demande.
(A part.)
Quel doux minois ! quel air simple et discret !

FRONTIN, bas à Denise.

C'est monseigneur, songe à notre secret.

Ensemble.

ÉDOUARD, à part.

Je sens déjà que je l'adore,
Et je pourrai bientôt, je croi,

De l'amour que son cœur ignore
Lui révéler la douce loi. (*Bis*.)

FRONTIN, *à part*.

On dirait déjà qu'il l'adore.
Pour un époux le bel emploi!
Ça commence mal, et j'ignore
Comment ça finira pour moi...
Pour un époux le bel emploi!

DENISE, *à part*.

Hélas! j'en suis tremblante encore,
Je n' reviens pas de mon effroi;
Comme il me regarde!... J'ignore
Comment ça finira pour moi...
Je n' reviens pas de mon effroi.

ÉDOUARD.

Comment vous appelle-t-on?

DENISE.

Denise, monseigneur, nièce de ma tante, la veuve Gervais, qui demeure au bout du village, pour vous servir, en face du marchand de vin.

ÉDOUARD.

Ah! la veuve Gervais? je la connais beaucoup : une pauvre femme...

DENISE.

Non, monseigneur; elle est riche.

ÉDOUARD.

C'est qu'il me semblait que dans le temps elle avait demandé une place au château.

DENISE.

C'est égal, monseigneur! on est riche, et on demande.

ÉDOUARD.

C'est trop juste. Eh bien! mon enfant, cette place, il faut la lui donner. Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce, et nous vous garderons au château. Voyons, Frontin.

où la placerons-nous? Ah! pour inspecter la lingerie; cette place vous conviendra parfaitement.

(Frontin lui fait signe de dire non.)

DENISE, imitant le signe de Frontin.

Non, non, monseigneur; j'y entends rien.

ÉDOUARD.

Ah! et l'office?

(Même signe de Frontin.)

DENISE, de même.

Ah! encore moins.

ÉDOUARD.

C'est malheureux. Et que savez-vous donc faire, charmante Denise?

DENISE, suivant toujours les signes de Frontin.

Rien, monseigneur, absolument rien.

ÉDOUARD.

A quoi passez-vous donc votre temps?

DENISE.

Dam', monseigneur, je bats le beurre, et je fais des petits fromages à la crème.

ÉDOUARD, vivement.

Justement, c'est pour cela que je vous ai fait appeler. (A Frontin.) Comme c'est heureux qu'elle sache faire des petits fromages! Tu les aimes, Frontin, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Du tout, monsieur; je ne peux pas les souffrir.

ÉDOUARD.

Moi, j'en suis fou. C'est décidé, je vous mets à la tête de la laiterie.

DENISE.

Mais, monseigneur...

ÉDOUARD.

Nous allons arranger tout cela. N'est-ce pas, belle Denise, vous consentez à rester avec nous ?

DENISE, toujours embarrassée.

Dam', monseigneur, faut que je consulte ma tante : v'là justement l'heure de son dîner, (Voulant sortir.) et j' vous demanderai la permission...

ÉDOUARD, la retenant.

Eh, mon Dieu, quel dommage ! si j'avais eu à dîner au château, je vous aurais retenue.

FRONTIN.

Y pensez-vous, monseigneur? une paysanne à votre table!

ÉDOUARD.

Oui, c'est d'un bon exemple : cela encourage la vertu, la sagesse ; mais on ne m'attendait pas, et rien n'est disposé.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; LABRANCHE.

LABRANCHE.

Monsieur Frontin, le dîner est prêt.

ÉDOUARD.

Comment ! le dîner?

FRONTIN, à part.

Ah! le butor!

LABRANCHE.

Oui, un dîner que M. Frontin a commandé par ordre de monseigneur ; tout ce qu'il y a de plus délicat et deux couverts.

ÉDOUARD, à Frontin.

Deux couverts! Toi qui tout à l'heure blâmais... Par

mple, mon ami, voilà une surprise, une attention!... ›art.) Il n'y a que ce coquin-là pour penser à tout. (Haut.) st bien, nous dînerons sous ce feuillage. Denise, vous ne refusez pas?

DENISE.

Iais, monseigneur, et ma tante?

ÉDOUARD.

e vous reconduirai chez elle. (A Labranche.) Que l'on tienne alèche prête aussitôt après le dîner.

LABRANCHE.

Elle l'est, monseigneur.

ÉDOUARD.

Comment?

LABRANCHE.

I. Frontin avait fait atteler par ordre de monseigneur.

ÉDOUARD, stupéfait d'admiration.

Ah çà! Frontin, c'est trop fort; (A part.) je ne pourrai jamais payer un domestique comme celui-là. (Lui donnant une e bourse.) Tiens, mon garçon.

FRONTIN, à part.

Dieu! quelle situation! (Il met la bourse dans sa poche, d'un air désespoir.) Mais, monsieur, que va penser la tante de te petite fille? Elle la croira perdue, enlevée, ou quelque se comme cela. Moi, je me figure son inquiétude.

ÉDOUARD.

Tu as parbleu raison, mon ami; tu vas sur-le-champ aller prévenir qu'elle peut être tranquille, que sa nièce...

FRONTIN, troublé.

Moi, monsieur, pourquoi pas plutôt...

(Regardant un autre domestique.)

ÉDOUARD.

Oh! tu t'expliqueras mieux, toi; tu sais donner une leur, une tournure aux choses.

FRONTIN.

Comment ! monsieur...

ÉDOUARD.

AIR du vaudeville de La Belle Fermière.

Oui, pour sortir d'embarras,
Je sais que ton adresse est grande.
Eh bien!... ne m'entends-tu pas?...
Obéis, quand je le commande.

FRONTIN, à part.

Par quelque nouvel assaut
Mettons mon maître en défaut...
Le péril presse... Allons, il faut
Détourner la tempête
Qui déjà gronde sur ma tête.

(Il sort en faisant des signes à Dénise.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DENISE.

ÉDOUARD.

C'est un usage que je veux adopter : tous les ans je recevrai à ma table les jeunes villageoises de ce canton. (Lui prenant la main.) Je doute, par exemple, que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE, à part.

Est-ce que par hasard monseigneur voudrait m'en conter? Ça s'rait bien fait : ça apprendrait à c' glorieux d' Frontin qui ne veut pas m'avouer pour sa femme...

ÉDOUARD.

Dites-moi, Denise, est-ce que votre tante veut continuelle ment vous laisser dans ce village ?

DENISE.

Dam', faudra bien.

ÉDOUARD.

Je prétends, moi, qu'à la fin de la saison, ma femme vous emmène avec elle.

DENISE.

Comment ! monseigneur, vous croyez que je pourrai aller à Paris ?

ÉDOUARD.

Une jolie femme ne peut pas vivre ailleurs.

AIR de Saphira.

Séjour
D'amour
Et de folie,
Ce charmant pays
Aux yeux éblouis
Offre un nouveau paradis.
Des jours
Trop courts
L'éclat varie;
Car, pour embellir
Le temps qui va fuir,
Chaque instant est un plaisir.
Chez vous l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Déjà colore
Vos légers rideaux;
Une soubrette,
Jeune et discrète,
Soudain apprête
Négligés nouveaux.
Il fait beau,
Et dans son landau
Pour déjeuner on vole à Bagatelle.
Vos forêts
Ne sont rien auprès;
C'est à Paris que la campagne est belle.
Au retour,
Voyez, tour à tour,

Ce séjour
Où votre œil admire
De Golconde ou de Cachemire
Les tributs
Ou les fins tissus.
Partout,
Le goût
Vous accompagne...
Mais j'entends sonner
L'heure du dîner,
Que vos attraits vont orner.
Festin
Divin,
Dont le champagne
Double les douceurs,
Quand l'amour, d'ailleurs,
Avec vous fait les honneurs.
Dans nos spectacles,
Que de miracles!
Là... sans obstacles,
Vous entrez!... déjà...
Chacun s'écrie :
Qu'elle est jolie !
Et l'on oublie
Martin ou Talma.
Le jour fuit,
L'amour vous conduit.
C'est à minuit
Que le plaisir commence.
Oui, du bal
J'entends le signal,
Le galoubet nous invite à la danse ;
Dans ces lieux,
De ce couple heureux,
Que vos yeux
Admirent la grâce...
En valsant,
Il passe et repasse,
Oubliant
Le jour renaissant.

A ces
Portraits
Rendez les armes...
Déjà vous verriez
Chacun à vos pieds;
Et si vous y paraissiez...
Paris
Surpris,
Malgré les charmes
Qui s'y trouvent tous,
N'aurait, entre nous,
Rien de plus joli que vous.

DENISE.

! monseigneur, je ne croirai jamais à tant de belles
:s.

ÉDOUARD.

je mens, je veux que ce baiser soit le dernier que je
ne de ma vie.

(Il lui baise la main.)

SCÈNE X.

MÊMES; LABRANCHE et PLUSIEURS DOMESTIQUES; ONTIN, entrant, voit le comte baiser la main de Denise, et laisse ber une pile d'assiettes qu'il tenait.

FRONTIN, une serviette sous le bras, aux domestiques.

! prenez donc garde. Les maladroits !

(On place la table sous le berceau.)

ÉDOUARD.

'est-ce que c'est ?

FRONTIN, tout troublé.

... le dîner que je vous annonce.

ÉDOUARD.

Comment! te voilà déjà de retour?

FRONTIN.

J'ai réfléchi que vous auriez besoin de moi pour servir à table ; dans ce cas-là, il faut un homme de confiance.

ÉDOUARD.

Oui, il vaut mieux que tu sois là qu'un autre.

FRONTIN.

C'est ce que je me suis dit, et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées. (A part.) Le cheval de monseigneur était encore sellé, et fouette, postillon! mon messager doit être déjà arrivé.

(Pendant cet à-parté, Denise et le comte se sont mis à table ; Frontin s'approche, la serviette sous le bras.)

DENISE, à part.

Ah! mon Dieu! à table avec monseigneur! Si ça se savait dans le village, ça ferait de fières jalousies!

ÉDOUARD, découpant et servant Denise.

Eh bien! Denise, vous ne mangez pas?

DENISE.

Oh! monseigneur, j'ose pas; la joie me coupe l'appétit.

FRONTIN, à part.

Quelle humiliation! Me voir là, la serviette sous le bras, quand je devrais l'avoir à la boutonnière.

ÉDOUARD.

Frontin, à boire!

FRONTIN.

Voilà, monsieur. (A part.) O soif insatiable des richesses!
(Il verse.)

DENISE.

A vot' santé, monsieur Frontin, sans vous oublier, monseigneur.

ÉDOUARD, à Frontin.

n! Frontin, comment la trouves-tu?

FRONTIN, à demi-voix.

au premier coup d'œil, elle a assez d'éclat, mais

ÉDOUARD, bas.

-ce que tu dis donc? Le minois le plus piquant, un

FRONTIN.

u niais.

ÉDOUARD.

ux...

FRONTIN.

disent rien.

ÉDOUARD.

oi, c'est possible, mais pour nous autres...

LABRANCHE, à Frontin.

igneur a raison; elle est charmante!

FRONTIN, à part.

able flatteur!... (Haut.) Monsieur Labranche, ce n'est otre place; sortez, et songez au service.

(Labranche sort.)

ÉDOUARD.

Denise, je bois à votre fortune future.

DENISE.

igneur veut se gausser de moi; mais, tout d' même, s bouffées d'ambition. On sait ce qu'on vaut, et quel-. (Regardant Frontin en-dessous.) je pense que je méri--être mieux que ce que j'ai.

FRONTIN, à part.

!

ÉDOUARD.

Voyons, parlez franchement : combien avez-vous d'amoureux ?

DENISE.

Vous me croirez si vous voulez : je n'en ai qu'un.

ÉDOUARD.

Aimable ?

DENISE, imitant le ton de Frontin.

Au premier coup d'œil, mais après...

ÉDOUARD.

Allons, c'est quelque sot...

FRONTIN, à part.

J'en ai peur.

ÉDOUARD.

Jaloux peut-être ?

DENISE.

Comme un Turc ! Je suis sûre qu'il m'espionne, et je n'ai qu'à bien me tenir. Quand nous serons seuls, il me fera une scène...

FRONTIN, à part.

Ah! sans les douze cents livres de rentes, morbleu

(Frappant du pied.)

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?

FRONTIN.

Une crampe... qui m'a pris.

DENISE.

Monsieur Frontin, je vous demanderai une assiette.

ÉDOUARD.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Vraiment on n'est pas plus jolie;
J'en perdrai la tête...

FRONTIN, à part.

Grand Dieu!

ÉDOUARD, à Frontin.

Mon cher, je l'aime à la folie...

FRONTIN, à part.

Pour un pauvre époux, quel aveu!
Ah! je me meurs...

(Au comte.)

Songez d'ailleurs
Au décorum ainsi qu'aux bonnes mœurs,
A la vertu...

ÉDOUARD.

Hein!... que dis-tu?

FRONTIN.

Oui, la vertu, car j'en ai toujours eu...
Et cette innocence première,
Qui d'un rien se ternit souvent,
Vous n'y songez pas...

ÉDOUARD.

Si vraiment!
Nous la ferons rosière. (*Bis.*)

FRONTIN, à part.

Rosière! je suis perdu! (Hors de lui.) Eh bien! monseigneur puisqu'il faut tout vous dire...

SCÈNE XI.

LES MÊMES; LABRANCHE, DEUX VALETS.

LABRANCHE.

Monseigneur, la voiture de madame vient d'entrer dans la cour.

ÉDOUARD, à part, troublé.

Comment! ma femme? Qu'est-ce qui peut la ramener?

FRONTIN, à part, s'essuyant le front.

Je suis sauvé! il était temps.

LABRANCHE.

Madame la comtesse monte l'escalier de la terrasse.

ÉDOUARD.

Il serait vrai! Déjà de retour! j'en suis enchanté! Eh bien! Labranche, vous restez là? Allez donc au-devant de votre maîtresse. (Aux deux valets.) Vous, cachez vite cette table. (Labranche sort; les deux valets cachent la table dans le bosquet et sortent. A Denise.) Quant à vous, ma belle enfant, je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante; mais l'on va vous accompagner. (S'approchant de la petite porte, à Frontin.) Eh bien! comment s'ouvre cette porte?

DENISE.

Ah! mon Dieu! la clef sera restée en dehors.

ÉDOUARD, à Frontin.

Et la tienne, bourreau?

FRONTIN, troublé.

Moi?... la mienne?... je ne l'ai pas.

ÉDOUARD, vivement.

Et comment veux-tu que je fasse? Quoique certainement je n'aie que les intentions les plus innocentes, comment justifier aux yeux de la comtesse la présence de cette petite fille? On vient de ce côté. Il n'y a pas d'autre moyen : entrez dans cet appartement.

(Denise entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, FRONTIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, avec empressement.

Ah! mon ami, que je suis contente de vous voir! J'avais

beau presser les postillons, je craignais toujours d'arriver trop tard. (Avec intérêt.) Eh bien! comment vous trouvez-vous?

ÉDOUARD, étonné.

Comment je me trouve?

LA COMTESSE.

Oui. Il paraît que cela va mieux, et que c'est passé.

ÉDOUARD.

En vérité, je ne vous comprends pas!

LA COMTESSE.

Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné? Vous voyez bien que je suis instruite; on m'a tout dit, on a eu la bonté de me prévenir.

ÉDOUARD.

Par exemple!

LA COMTESSE.

Voyez plutôt ce billet, écrit à la hâte et au crayon. Vous m'avez fait une peur...

ÉDOUARD, lisant.

« Ne perdez pas de temps, madame; votre mari est en « ce moment dans le plus grand danger. » (Pendant ce temps Frontin donne des signes d'intelligence ou étouffe des éclats de rire.) Qui diable s'intéresse donc aussi vivement à ma santé? et d'où vous vient cet avis charitable?

LA COMTESSE.

Il a été apporté par un jeune villageois, monté sur un cheval de votre écurie; et il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun détail.

ÉDOUARD, déconcerté, à voix basse.

Frontin, y comprends-tu quelque chose?

FRONTIN, bas.

Moi, monsieur? je m'y perds.

LA COMTESSE, avec intérêt.

J'en étais sûre...

AIR de Caroline.

Lorsque je vous quitte un seul jour,
Pour vous, hélas! je crains sans cesse
Quelque malheur que votre amour
Voudrait cacher à ma tendresse.
A mon repos daignez songer,
Car vous seul pourriez le détruire...
Si vous étiez dans le même danger,
Promettez-moi de me le dire.

FRONTIN.

Ah ! pour cela, madame la comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE.

Heureusement ce n'était qu'un léger accès.

ÉDOUARD.

De migraine, ah ! mon Dieu ! pas autre chose ; et cela ne valait pas la peine qu'on vous avertît.

FRONTIN.

Si fait, si fait ! ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez. Vous rappelez-vous, monsieur ? il y a eu un moment où vous n'étiez pas à votre aise, ni moi non plus... J'ai eu peur.

ÉDOUARD, impatienté.

Allons, brisons là. (A la comtesse.) Voulez-vous faire un tour de promenade ?

LA COMTESSE.

Non; je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée, et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

ÉDOUARD, à part.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Ma bonne amie, je voudrais vous dire...

LA COMTESSE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

ÉDOUARD, bas à Frontin.

Frontin, tire-moi de là.

FRONTIN, se mettant devant la porte.

Je suis sûr que madame la comtesse ne s'attend pas à ce qu'elle va trouver dans son appartement ? La plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, à Édouard.

Une femme chez moi, en mon absence !

FRONTIN.

C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château.

ÉDOUARD, bas à Frontin.

C'est bien. (Haut.) Comment ! vous vous êtes permis... Qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est cette femme ?

FRONTIN.

La mienne, monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Que veut-il dire ?

FRONTIN.

Oui, monsieur, ma propre femme, que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir. Je savais que, quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le comte ne voulait à son service que des célibataires.

ÉDOUARD.

Eh bien ?

FRONTIN.

J'avais rencontré une petite fille charmante, aimable, ingénue et fort riche ; un bon parti : la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village. Je l'avais amenée ici en l'absence de madame ; je comptais la lui présenter à son retour, en qualité de femme de chambre, puisque madame en a besoin d'une, et que monsieur, qui prévient tous les désirs de madame, m'avait chargé d'y pourvoir. Voilà

l'exacte vérité, et j'ose espérer que ce que je viens de faire obtiendra l'agrément de madame, et surtout l'approbation de monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Ce drôle-là ment avec une facilité vraiment effrayante.

LA COMTESSE, à Édouard.

Quoi, mon ami ! vous vous étiez occupé de me procurer une femme de chambre ? Vous pensez à tout.

AIR du vaudeville de Une Visite à Bedlam.

Mon ami... quel soin touchant !
Quelle tendresse constante !
Que Frontin me la présente,
Je veux la voir à l'instant.

FRONTIN, à part.

Malgré tous mes droits acquis
Et ma légitime flamme,
C'est en fraude que je puis
Être l'époux de ma femme.

LA COMTESSE.

Mon ami, quel soin touchant, etc.

(La comtesse entre dans son appartement ; Frontin la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître.)

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, seul.

En vérité, je ne reviens pas de l'audace de ce maraud-là ! On est heureux d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé là une histoire fort à propos, car je ne sais pas sans elle comment je m'en serais tiré. Voyez cependant à quoi tient une réputation de bon mari ! Il y a comme cela une foule d'occasions dans la vie où, sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la

maladresse des circonstances. Réellement, nous en sommes toujours les victimes.

AIR du vaudeville de Les Maris ont tort

Par des serments que l'on s'engage,
La circonstance les rompra;
On veut rester fidèle et sage,
La circonstance est encor là...
Pauvres époux, combien de chances
Contre nous conspirent, hélas !
Sans compter d'autres circonstances
Dont nos femmes ne parlent pas.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! mon ami ! je suis enchantée ! vous m'avez fait là un véritable cadeau.

ÉDOUARD.

Vraiment ? Vous croyez qu'elle pourra vous convenir ?

LA COMTESSE.

Sans doute. Un air de douceur, de naïveté...

ÉDOUARD.

Oui ; je crois l'avoir vue, il n'y a pas longtemps, elle m'a paru fort bien.

LA COMTESSE.

Charmante ! Et puis ce ménage a l'air si uni...

ÉDOUARD.

Hein !

LA COMTESSE.

J'aime à voir des ménages heureux, cela me rappelle le nôtre.

ÉDOUARD.

Comment ! madame ?

LA COMTESSE.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Oh ! Frontin est vraiment galant ;
Il vous charmerait, sur mon âme.
Comme il a l'air d'aimer sa femme !
Comme il est tendre et complaisant !
A ses regards pour mieux paraître,
Il veut vous imiter en tout...
Mon ami, tel valet, tel maître,
Le bon exemple fait beaucoup.

ÉDOUARD, *à part.*

Le compliment vient à propos.

LA COMTESSE, *mystérieusement.*

Enfin, dans un moment où ils étaient derrière moi, j'a vu très-distinctement dans la glace...

ÉDOUARD, *surpris.*

Quoi, madame ! vous avez vu...

LA COMTESSE.

Qu'il l'embrassait. Où est le mal ?

ÉDOUARD.

Et vous avez souffert...

LA COMTESSE.

Vouliez-vous que j'interposasse mon autorité ? J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir.

ÉDOUARD.

Voilà ce que je ne permettrai pas.

LA COMTESSE.

Comment, à son mari !

ÉDOUARD.

Son mari, son mari... tant que vous voudrez; ce n'es

raison. Je trouve bien extraordinaire... (Il appelle.)
!

LA COMTESSE.

vous ai jamais vu si scrupuleux.

ÉDOUARD.

c'est que vous ne savez pas que ce maraud serait de profiter... et avec moi, d'abord, les mœurs avant 'ontin !... Laissez-moi, ma chère amie; j'ai à le
.

LA COMTESSE.

cela ?

ÉDOUARD.

pour des occasions où il s'est oublié d'une ma-

LA COMTESSE.

en ! à la bonne heure ! mais de l'indulgence. Je vais des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon nent.

ÉDOUARD.

; de votre appartement, vous avez raison.

(La comtesse sort.)

SCÈNE XV.

NTIN, ÉDOUARD, se retournant et apercevant Frontin.

ÉDOUARD.

rous voilà, monsieur ! Y a-t-il assez longtemps que je pelle ?

FRONTIN, à haute voix.

n, monsieur, j'étais avec ma femme, (Avec sa voix) avec Denise.

ÉDOUARD, se contenant.

Ah ! vous étiez avec Denise, et vous lui disiez...

FRONTIN.

Je lui disais ce qu'elle avait à faire auprès de madame. Il fallait bien que quelqu'un l'instruisît de ses devoirs, et certainement ce n'aurait pas été monsieur qui aurait pu...

ÉDOUARD, avec une colère concentrée.

Frontin, j'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton.

FRONTIN.

Comment, monsieur ! Qu'est-ce que c'est que ces idées-là ?

ÉDOUARD.

J'ai deviné vos desseins. Vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité. Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

FRONTIN.

Monseigneur, je peux vous jurer...

ÉDOUARD.

Et ce baiser de tout à l'heure ?

FRONTIN.

Comment ? ce baiser ! (A part.) Qui diable a pu lui dire ?

ÉDOUARD.

Oh ! tu vas encore mentir ; j'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien, mais je sais que dans l'instant même...

FRONTIN.

Eh bien ! oui, monsieur, c'est la vérité ; je l'ai embrassée, mais dans votre intérêt : j'ai vu que madame la comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service. Il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons ; j'ai pris alors un parti désespéré : je l'ai embrassée en dissimulant, c'était la meilleure manière de cacher notre jeu, et ce baiser que j'ai donné à Denise est peut-être ce que j'ai fait

aujourd'hui de plus utile pour vous. Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maîtres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

ÉDOUARD.

Si fait, si fait ; je trouve au contraire que ton zèle t'emporte trop loin, et j'ai quelque arrière-pensée que tu dissimulais pour ton compte.

FRONTIN.

Moi, monsieur ?

ÉDOUARD.

Je vais du reste m'en assurer. Denise vient de ce côté ; je serai là, (Montrant le bosquet.) à portée de te voir et de t'entendre, et je saurai au juste, fidèle serviteur, où vous en êtes avec elle.

FRONTIN.

Quoi, monsieur ! vous vous défiez... Je suis bien sûr de mon innocence ; mais enfin, si le hasard voulait qu'elle me fît des avances... Moi, je ne suis pas responsable...

ÉDOUARD.

Sois tranquille ; ce n'est pas cela que je redoute. Mais prends garde à toi ! s'il t'arrive encore de dissimuler avec elle, je t'assomme et je te chasse.

(Il entre dans le bosquet et paraît de temps en temps.)

SCÈNE XVI.

FRONTIN, DENISE.

FRONTIN, à part.

Dieux ! quelle pénible alternative ! d'un côté, ma place ; de l'autre, ma femme ! Ma femme et ma place !

DENISE.

Ah ! vous voilà ! Que madame la comtesse est donc bonne

et avenante, et que je suis contente d'être à son service ! et puis ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que v'là tout qui est déclaré, et que par ainsi il n'y a plus besoin de frime.

ÉDOUARD, à part.

Hein ! qu'est-ce qu'elle dit donc là ?

(Pendant tout ce temps, Frontin cherche à lui faire des signes.)

DENISE.

Eh bien ! monsieur Frontin, qu'est-ce que vous avez donc ? vous ne répondez pas ? Vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari ?

FRONTIN.

Votre mari, votre mari !... Vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE.

Comment ! jusqu'à un certain point ? Puisque c'est devant M. le comte et madame la comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

FRONTIN.

C'est égal, Denise, si l'on vous entendait, on s'étonnerait de votre naïveté. Ce n'est là qu'un hymen provisoire, enfin, ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE.

Eh bien ! par exemple, qu'est-ce qui y manque donc ?

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (*Ida.*)

De nous qu' dira-t-on à la ronde ?
V'là c' que c'est que de se cacher.
Quand on n' fait pas comme tout l' monde,
Ça finit toujours par clocher !
Ce que j' croyais avoir m'échappe...
J' m'embrouille avec tout's ces frim's-là...
Et j' veux mourir si l'on m' rattrape
A me marier encor comm' ça.

FRONTIN.

Mais, Denise...

DENISE, pleurant.

ce que va dire ma tante? C'est pour elle, car pour
royez pas que je vous regrette. Ah bien! oui, un
r rire, on n'est pas en peine d'en trouver.

(Elle fait un pas pour sortir.)

FRONTIN.

n! il ne manquait plus que cela. Denise, écoutez-
ıt, de façon que son maître l'entende.) Il faut dire comme
elle serait capable de tout découvrir. (Haut, à Denise.)
nent, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari,
eur que vous me faites, d'autant plus que monsei-
ii doit me connaître... et s'il ne tenait qu'à moi...
ı devoir, la probité, qui fait que... Enfin, vous devez
rendre.

DENISE.

ıt à fait, mais je crois que ça veut dire que vous
ıé de m'avoir fait du chagrin; aussi j'oublie tout,
is trop bonne. Allons, monsieur, embrassez-moi, et
nisse.

FRONTIN, à part.

Dieu! quel parti prendre?

ÉDOUARD, à part.

, je ne la reconnais plus!

DENISE.

ent! monsieur, vous refusez de vous raccommoder,
est moi qui ai fait les premiers pas! (Pleurant.)
est affreux, et je vais aller me plaindre à monsei-

ÉDOUARD.

emple, c'est trop fort!

DENISE.

ne fera rendre justice, car il me le disait encore
heure, en me baisant la main...

FRONTIN, à part.

Hein ! comment ?

DENISE.

Mais c'est que lui, il est galant, il est aimable.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien, mes enfants ! qu'est-ce que c'est donc ? on se querelle ici ?

DENISE.

Oui, madame, c'est lui qui a tort.

FRONTIN.

Mais non, madame, c'est que je veux...

DENISE.

Au contraire, c'est qu'il ne veut pas.

LA COMTESSE.

Comment ?

DENISE.

Oui, madame, il ne veut pas m'embrasser. Je vous demande si ce n'est pas une abomination ?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Frontin ?... faire pleurer votre femme, c'est très-mal ! Je ne veux pas qu'on se querelle, et j'entends qu'on fasse bon ménage, ou sinon... Allons, embrassez-la.

FRONTIN.

Certainement... (Regardant du côté du bosquet.) vous voyez... Eh bien ! Denise, je te demande pardon, (Il l'embrasse.) et je te prie à deux genoux de tout oublier.

DENISE, sautant de joie.

Ah ! madame ! que je suis contente !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; ÉDOUARD.

ÉDOUARD, sévèrement.

Vous voilà encore ici, monsieur Frontin ! vous savez cependant ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'êtes plus à mon service.

FRONTIN, à part.

C'est fait de moi !

DENISE.

Comment ! monseigneur, vous renvoyez mon mari ?

ÉDOUARD, à part.

Son mari... Elle y tient.

LA COMTESSE.

Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre garçon ?

ÉDOUARD.

Pour des raisons... des raisons très-graves, que je ne puis pas vous dire ; mais Frontin me comprend très-bien.

FRONTIN.

Moi, monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... Et je vous atteste, madame la comtesse...

LA COMTESSE, bas à Frontin et à Denise.

C'est bon. Vous savez que jamais il ne se met en colère, et demain sans doute il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (Au comte.) Vous leur permettrez bien au moins de passer cette nuit au château ?

ÉDOUARD.

Quoi ! vous voulez...

LA COMTESSE.

Vous ne me refuserez pas cela. Allons, mes enfants, à demain! Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine?

DENISE, pleurant.

Oui, madame; nous y allons. Viens, Frontin.

ÉDOUARD.

Comment, madame, vous souffrirez... Vous les laissez partir?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes cause.

DENISE.

Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

ÉDOUARD.

Ah! c'en est trop! Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, apprenez donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE.

Ils ne sont pas mariés?

ÉDOUARD.

Non, madame. Laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc? Il ne sait donc pas...

(Frontin lui fait signe de se taire.)

LA COMTESSE.

Comment! cette petite fille qui avait un air si doux, si ingénu... Que m'apprenez-vous là?

ÉDOUARD.

L'exacte vérité. Je venais de découvrir que ce maraud-là nous avait trompés; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler; sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite fille était charmante et vous convenait beaucoup; moi je tenais

à Frontin, mais d'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

FRONTIN.

Comment ! monsieur, il n'y a pas d'autres raisons? Eh bien ! rassurez-vous, la morale est satisfaite, car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme.

ÉDOUARD.

Oui, encore une histoire.

FRONTIN.

Oh ! monsieur, celle-là est authentique, (Tirant le contrat de sa poche.) car elle est par-devant notaires ; (Le lui donnant.) lisez plutôt.

ÉDOUARD.

Que vois-je ! « Par-devant Martin et son confrère sont « comparus Marie-Fidèle-Amand-Constant Frontin... »

FRONTIN.

Mes noms et qualités !

ÉDOUARD, lisant toujours.

« Intendant de M. le comte de Grandville... » (Le regardant.) Intendant... « Et Angélique-Denise Gervais... » (Regardant à la fin de l'acte.) Suivent les signatures et celles des témoins. Ah çà, est-ce que par hasard tu aurais dit une fois la vérité?

FRONTIN.

Il y a commencement à tout, monseigneur. (Bas.) Vous voyez donc bien que je n'allais pas sur vos brisées, et que c'est vous au contraire qui alliez sur les miennes.

ÉDOUARD, bas.

Au fait, ce pauvre Frontin devait faire une triste figure tantôt, la serviette sous le bras. Ah! ah !

FRONTIN, haut.

Oui, monseigneur, je n'attendais qu'un moment favorable; je n'avais pris sur moi cet acte que pour prier monsieur le

comte et madame la comtesse de me faire l'honneur de signer au contrat.

ÉDOUARD.

J'entends, afin de ratifier ta nomination à la place d'intendant que tu t'es donnée.

LA COMTESSE.

Vous la lui aviez promise.

ÉDOUARD.

En effet, c'est une place qui convient à un homme marié. (Regardant Denise.) Et puisque sa femme et lui vont habiter le château... Qu'est-ce que je demandais, moi? que les convenances fussent respectées. Allons, que Frontin reste près de moi, Denise auprès de... vous, et qu'il y ait dans le monde un bon ménage de plus.

DENISE.

Ah çà, cette fois-ci, est-ce pour tout de bon?

FRONTIN.

Oui, madame Frontin!

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Turenne.*

FRONTIN.

De père en fils tous mes ancêtres
Furent heureux, quoique laquais;
Quelquefois le destin des maîtres
Ne vaut pas celui des valets:
Oui, de ce corps j'ai l'honneur d'être membre,
Et bien souvent, n'en déplaise au bon ton,
J'ai vu l'ennui qui siégeait au salon
Et le plaisir a l'antichambre.

DENISE.

Plus d'un Frontin, à sa femme fidèle,
Dans son ménag' vivrait en bon accord,
S'il n'avait pris son maître pour modèle...
Car v'là toujours ce qui nous fait du tort.

Sans y penser, si le valet de chambre
En conte à maint et maint tendron...
C' n'est pas sa faut',

(Regardant Édouard.)

Mais celle du salon,
Qui s' trouv' trop près de l'antichambre.

ÉDOUARD.

De l'amour redoutons les armes;
Au hasard il lance ses traits...
Telle duchesse est brillante de charmes,
Mais sa soubrette a bien quelques attraits;
Maint grand seigneur parfumé d'ambre
En conte souvent à Marton...
Avant d'arriver au salon
Il faut passer par l'antichambre.

LA COMTESSE, au public.

Des grands tableaux esquissant la copie,
Le vaudeville, en ses légers essais,
Est l'antichambre de Thalie,
Dont le salon est aux Français :
Depuis janvier jusqu'en décembre,
Vous, messieurs, qui donnez le ton,
Daignez parfois, en allant au salon,
Vous arrêter dans l'antichambre.



LE COLONEL

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

:N SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

Théâtre du Gymnase. — 29 Janvier 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE GONDREVILLE.	MM. DORMEUIL.
ADOLPHE, capitaine au 12e régiment de hussards	GONTIER.
LE QUARTIER-MAITRE.	PROVENCHÈRE.
Mme DE GONDREVILLE, femme de M. de Gondreville	Mmes GRÉVEDON.
ÉLISE DE LUSSAN, cousine de Mme de Gondreville	PERRIN.
CADET, garçon de l'auberge.	FITZELIER.

PLUSIEURS OFFICIERS du même régiment.

A Joigny, dans une auberge.



LE COLONEL

ˢ salle commune aux voyageurs. — Porte au fond, deux portes latérales ; sur l'une est écrit n° 3, sur l'autre n° 4.

SCÈNE PREMIÈRE.

ᴐNDREVILLE, debout, en habit de voyage, lit une lettre. ADOLPHE, assis près d'une table, arrange une boîte de pistolets.

GONDREVILLE, lisant.

« Rendez-vous sur-le-champ à Paris, et dans le plus grand secret, quelque chose s'y prépare ; votre présence y est nécessaire. » Ma foi, j'en crois M. le maréchal, et j'obéis cet avis.

ADOLPHE.

Holà ! quelqu'un ! Ils ont établi ici à la fois l'auberge et la ›ste, et, à cela près qu'il n'y a jamais de chevaux à l'é-ırie, ni de domestiques à la cuisine, c'est la maison la ieux servie de toute la ville de Joigny. On a beau son-ɜr !...

GONDREVILLE, froidement.

Il faut croire, monsieur, qu'on ne vous a point entendu.

ADOLPHE.

Voilà plus de deux minutes que j'appelle. André!...

GONDREVILLE.

Moi, monsieur, voilà plus d'une demi-heure; j'ai pris le parti d'attendre, et je vous conseille d'en faire autant.

ADOLPHE.

Parbleu! monsieur, vous êtes du plus beau sang-froid; à votre place, j'aurais déjà tout brisé. André!... les filles!... es garçons!

(Il sonne de nouveau.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; CADET, portant une valise sur laquelle est une adresse.

CADET.

Eh bien! nous voilà; qu'est-ce que vous voulez?

ADOLPHE.

Ce que je veux?

CADET.

Pardi! sûrement, il faut bien que je sache ce que vous voulez pour que je vous le donne.

ADOLPHE.

Ah! ce que je veux? ma foi, je n'en sais plus rien. Tu m'as si longtemps fait sonner que j'ai oublié... Mais parle à monsieur, qui est plus pressé.

CADET, à Gondreville.

Voici d'abord votre valise; je crois que c'est bien la vôtre. (Lisant.) *A M. Lebrun, à Paris.*

ADOLPHE, à part.

M. Lebrun! je ne le connais pas.

GONDREVILLE.

C'est bien ! y a-t-il ici des lettres adressées à M. Le blanc, poste restante ?

CADET.

Non, monsieur, aucune.

GONDREVILLE, froidement.

Ah ! en ce cas, reportez cette valise dans ma voiture, et donnez-moi des chevaux.

CADET.

Comment ! monsieur, à peine arrivé, vous repartez ? Il paraît que monsieur est pressé.

GONDREVILLE.

Probablement.

CADET.

C'est que, voyez-vous, la poste de Joigny est sans contredit la mieux montée en chevaux de toute la route ; mais..

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

En c' moment ils font, par malheur,
Le service sur la rivière ;
N's avons des bateaux à vapeur
Qui restent souvent en arrière.
L' coch' d'Auxerr' les passe toujours,
Et pour êtr' plus solid's au poste,
Ils se sont vus, depuis quelq' jours,
Obligés de prendre la poste.

ADOLPHE.

La ! qu'est-ce que je disais !

CADET.

Et vous serez peut-être obligé d'attendre une petite heure.

GONDREVILLE.

Une heure ! C'est bon, qu'on me donne une chambre. J'attendrai.

CADET, montrant l'appartement à gauche.

Oui, monsieur, nous avons là le n° 4.

(Cadet sort.)

ADOLPHE, à part.

Ah ! le pauvre homme ! (Allant à lui.) Monsieur Lebrun ou monsieur Leblanc, je ne sais pas lequel des deux noms, je m'intéresse à vous, et si vous êtes pressé, si vous avez des affaires, ne vous y fiez pas. Quand il vous dit une heure, c'est quatre heures. Je connais la maison... depuis un mois que je suis ici en garnison, et que je loge dans cette maudite auberge, où je suis forcé de rester pour des raisons particulières... Vous saurez que c'est la seule auberge de Joigny où l'on fasse crédit aux officiers.

GONDREVILLE.

En effet, le 12e de hussards doit être caserné dans cette ville. Un beau régiment !

ADOLPHE.

Il paraît que monsieur a servi ? Entre militaires, entre camarades, on agit sans façon. Quelques affaires sans doute vous attiraient dans cette ville. J'y suis déjà un peu connu, reçu dans les meilleures maisons ; je monte à cheval avec le sous-préfet, je suis assez lié avec le receveur, à qui je gagne son argent.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Je suis au mieux, et je m'en vante,
Avec le procureur du roi,
Et tous les soirs la présidente
Fait de la musique avec moi,
Je fais faire mainte culbute
Sur mes genoux à son petit garçon,
Et son mari me persécute
Pour être parrain du second.

Et vous sentez qu'avec de pareilles protections... Si je pouvais vous être utile, je vous prie de disposer de moi,

Adolphe de Luceval, capitaine de hussards, qui sera enchanté de faire votre connaissance.

GONDREVILLE.

On ne peut être plus obligeant ; mais pour la première fois que nous nous voyons...

ADOLPHE.

Qu'importe ? moi, je n'ai rien de caché pour mes amis. Au bout de cinq minutes on sait tout de suite ce que je suis, ce que je fais, ce que je veux faire...

AIR : A soixante ans, l'on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Moi je suis franc, j'ai la tête légère,
Mais j'ai bon cœur, tout Joigny le dira.
Quelqu'un me plaît, je lui dis sans mystère :
Soyons amis ; voulez-vous ? touchez là.
D'autres peut-être auraient plus de prudence,
Mais ces gens-là me font pitié :
Les jours qu'on passe à lier connaissance
Sont des instants perdus pour l'amitié.

Je vois ce qui vous amène : vous avez quelques réclamations, quelque solde arriérée ; vous êtes peut-être à la demi-solde... c'est possible, il y a tant de braves gens qui en sont là, et vous voulez de l'emploi dans notre régiment ! Vous ne pouviez pas mieux tomber. Nous attendons incessamment un nouveau colonel, un tout jeune homme à ce qu'on dit, qui donne les plus belles espérances ; et comme on prétend que dans ce moment il est très en faveur...

GONDREVILLE, souriant amèrement.

Très en faveur !... Je n'ai rien à démêler avec votre colonel.

ADOLPHE.

J'y suis ; ce nom sur votre valise, cet autre nom poste restante, c'est quelque intrigue amoureuse avec quelque dame de l'endroit, il y en a de fort jolies. Ah çà ! conve-

nons de nos faits, si nous allions nous rencontrer... mais vous pouvez être sûr que je respecterai... c'est comme si elle avait un sauf-conduit.

GONDREVILLE.

Non, monsieur, je ne suis point amoureux.

ADOLPHE.

Tant pis ! Moi, monsieur, je le suis comme un fou ; il faut que je vous conte cela. Une jeune personne charmante que j'ai vue deux ou trois fois à Paris ; tous les talents, toutes les grâces réunies ; mais sa tante (car il y a une tante dans mon histoire), cette tante m'a desservi auprès d'elle ; et j'allais me justifier, lorsqu'un ordre du ministre a fait partir mon régiment pour cette garnison ! Voilà mon mariage manqué, ma justification impossible ! Je resterai toujours garçon, peut-être même mauvais sujet ; je vous demande s'il y a de ma faute, et si, en pareil cas, on ne doit pas rendre les ministres responsables.

GONDREVILLE, souriant.

En effet, monsieur, vous avez, je l'avoue, grand sujet de vous plaindre ; mais tout en vous remerciant de vos offres obligeantes, permettez-moi de n'en pas profiter, et de me contenter seulement du plaisir que m'a procuré cette aimable rencontre.

(Ils se saluent, et Gondreville entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

ADOLPHE, seul.

Eh bien ! voyez-vous, c'est un sournois : impossible de lui arracher une parole ! je n'aime pas ces gens-là. Moi je parle de mon Élise à tout le monde ; c'est si naturel !

AIR de Téniers.

Ainsi qu'aux jours de la chevalerie,

En tous lieux j'aime à publier
Que mon Élise est aimable et jolie,
Et que je suis son chevalier!
Aimant tout seul, je puis bien sans alarmes
A chacun dire mon secret.
Ah ! que ne suis-je à l'instant plein de charmes
Où je serai forcé d'être discret !

Ah! si je pouvais retourner à Paris, obtenir seulement
e permission de trois ou quatre jours, j'en resterais huit;
me mettrait un mois aux arrêts; mais c'est égal, je l'au-
is vue. Et pourquoi pas? Ce nouveau colonel qui doit nous
river d'un jour à l'autre, ce M. de Gondreville, on dit
e c'est un jeune homme aimable et galant; un luron
ailleurs, qui dans nos dernières guerres enleva une re-
ute presque à lui tout seul, et qui se bat comme un diable.
est impossible que ce ne soit pas un bon enfant; il m'ac-
rdera sans peine... Je vais y penser en déjeunant. Eh!
rbleu! je savais bien que je voulais quelque chose. Holà!
garçons! l'auberge! eh bien! corbleu! mon déjeuner;
ilà une heure que je l'ai demandé!

SCÈNE IV.

ADOLPHE, CADET.

CADET.

Ah! ça, monsieur, je puis vous assurer que c'est la pre-
ière fois...

ADOLPHE.

La première fois! ne te l'ai-je pas encore demandé hier?
llons, et qu'on me serve promptement; sinon, gare à tes
eilles!

(Il sort.)

SCÈNE V.

CADET, seul.

C'est ça! gare à tes oreilles! gare à tes oreilles! ils n'ont pas d'autre refrain; ça finit par me les échauffer à moi. Avec ces maudits officiers, il n'y a pas de plaisir; ce n'est pas comme avec les autres voyageurs... ça me divertit de les faire attendre! C'est si amusant quand on se fâche, quand on s'impatiente! et je peux bien dire que je m'amuse joliment ici. Allons, allons, encore une chaise de poste qui entre dans la cour; il n'y avait pas déjà assez de monde comme ça! Par exemple, ceux-là ne risquent rien d'attendre; je vais commencer par servir mes officiers... C'est que je tiens beaucoup à mes oreilles.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Mme DE GONDREVILLE, ÉLISE.

Mme DE GONDREVILLE, à la cantonade.

Eh bien! monsieur, le n° 3, comme vous voudrez. Nous avons assez de peine pour avoir une mauvaise chambre.

ÉLISE.

Oui, je m'aperçois que deux femmes seules en voyage ne se font pas obéir facilement.

Mme DE GONDREVILLE.

Je t'en avais prévenue, ma chère Élise; mais tu as voulu te dévouer.

ÉLISE.

Pouvais-je te laisser partir seule, toi, ma compagne d'enfance, ma cousine et ma meilleure amie, lorsque tu vas, loin

du monde et de Paris, rejoindre un époux malheureux, exilé? D'ailleurs, depuis ton mariage, je n'ai pas encore vu M. de Gondreville; il faut que tu me présentes à lui. Il s'ennuie dans sa solitude; sois tranquille, nous voilà : nous lui ferons de la musique, des romans, de la tapisserie et de la politique; il se croira dans un salon de Paris. Mais, dis-moi, arrivons-nous bientôt? où sommes-nous?

Mme DE GONDREVILLE.

Presque à moitié chemin, à Joigny. Tu sais que M. de Gondreville, forcé de quitter Paris pour cette maudite affaire d'honneur, a été exilé à soixante lieues; et comme nous avons en Bourgogne une terre à peu près à cette distance...

ÉLISE.

Soixante lieues!

Mme DE GONDREVILLE.

Ah! je conçois; te voilà bien loin de Paris, de tes adorateurs, de M. Adolphe; car, tu as beau dire, il t'occupait un peu.

ÉLISE.

M. Adolphe!... Non, je conviens que d'abord il m'amusait, et c'est beaucoup; surtout chez ma tante, madame de Lussan, la maison de tout le Marais où peut-être on s'amuse le moins; mais ma tante, mes amis m'ont dit tant de mal de M. Adolphe que je ne m'occupe plus de lui; je crois même que je l'ai oublié; et moi d'abord, si jamais je me marie, je ne veux choisir qu'un homme raisonnable, si c'est possible.

Mme DE GONDREVILLE.

A la bonne heure! Nous ne risquons rien de chercher; nous sommes en route. Mais je ne m'aperçois pas qu'on nous serve...

ÉLISE.

Attends; je vais sonner.

(Elle va à la table et sonne plusieurs fois.)

Mme DE GONDREVILLE.

C'est étonnant comme on arrive !

ÉLISE.

Et le plus agréable, c'est qu'il en est ainsi dans toutes les auberges ; et partout cependant nous payons double.

Mme DE GONDREVILLE.

Oui ; c'est toi qui tiens la bourse, et il me semble que tu y vas un peu lestement.

ÉLISE.

Nous n'en allons pas plus vite ; jusqu'aux postillons qui s'endorment sur leurs chevaux ! ils ont tous l'air de dire : Ce sont des femmes, il n'y a pas besoin de se presser ; et moi j'ai beau leur répéter avec cette voix que M. Adolphe trouvait si douce : « Postillon, mon cher ami, je vous prie de me faire l'amitié d'aller un peu plus vite, » ils n'en donnent pas un coup de fouet de plus.

Mme DE GONDREVILLE.

Ah ! si mon mari était avec nous !

ÉLISE.

Sans doute, il faudrait se fâcher, se mettre en colère. Les hommes s'en acquittent si bien et si aisément ! Mais nous, nous n'arriverons jamais !

Mme DE GONDREVILLE.

Je m'en doutais bien, et à notre départ j'ai été presque tentée de te faire une proposition : c'était de t'habiller en homme, et de me servir de chevalier.

ÉLISE.

Moi ! ton chevalier ! c'eût été délicieux ! Eh ! mais il en est encore temps. Nous sommes à peine à moitié route. Cela ira à merveille, et nous allons faire le voyage le plus gai et le plus amusant... Rien que l'habit militaire suffit pour imposer. Son influence fait accourir les garçons, avancer les postillons, et diminuer le mémoire de l'aubergiste.

Mme DE GONDREVILLE.

Cela ne fera pas mal; car nous n'avons, je crois, qu'une quinzaine de louis.

ÉLISE, *tirant une bourse de son sac.*

Douze! mais c'est assez pour faire trente lieues, surtout grâce au privilége économique de l'uniforme. Tu verras.

AIR : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

N'avons-nous pas cet habit militaire
Que nous portions à ton jeune cousin?
Il a seize ans; j'ai sa taille, et j'espère
Le remplacer...

Mme DE GONDREVILLE.

Quoi! c'est là ton dessein?
Vaillant héros! je crains au fond de l'âme
De te voir bientôt m'oublier :
Chaque guerrier va te choisir pour dame;
Chaque dame pour chevalier.

ÉLISE.

Cela ira à merveille!

Mme DE GONDREVILLE.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Dépêchons-nous! ah! quel plaisir!

ÉLISE.

Dans un instant je serai prête.

Mme DE GONDREVILLE.

Surtout ne va pas te trahir.

ÉLISE.

Sois tranquille, j'ai de la tête.

Mme DE GONDREVILLE.

Prendras-tu bien le ton du jour?

ÉLISE.

J'ai de l'esprit, tu peux m'en croire.

Mme DE GONDREVILLE.

Sais-tu comment on fait la cour?

ÉLISE.

Ne crains rien, j'ai de la mémoire.

AIR de la valse du Sultan du Serre.

Allons, allons, pour t'obliger
Je deviens militaire,
Et si tu cours quelque danger,
Je veux te protéger.
En me voyant chacun dira, j'espère,
Que les combats pour moi ne sont qu'un jeu;
Je vais parler de siéges et de guerre;
Même je crois que je dirai... *morbleu!*

Mme DE GONDREVILLE, parlant.

Tu crois que tu dirais morbleu !

ÉLISE, parlant.

Je le dirai très-bien. Et même... (Faisant signe de mettre des moustaches.) Tu verras.

Ensemble.

Mme DE GONDREVILLE.

Allons, allons, pour m'obliger, etc.

ÉLISE.

Allons, allons, pour t'obliger, etc.

(Elle sort, et entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VII.

Mme DE GONDREVILLE, puis ADOLPHE.

Mme DE GONDREVILLE.

Cette chère Élise ! Combien elle mérite toute mon amitié! combien je désire la voir heureuse! et quel dommage si elle se fût attachée à ce mauvais sujet!

ADOLPHE, sortant de la chambre en fredonnant.

Oui, c'en est fait, je me marie ;
Je veux vivre comme un Caton...

le ! une jolie femme que je n'avais pas encore aper- Ils se saluent.) Madame attend peut-être ses gens ou 'un de l'auberge ?

Mme DE GONDREVILLE.

monsieur, nous avions demandé...

ADOLPHE.

ıe vous le donneront pas, madame, vous pouvez en ıre ; et si j'osais vous offrir mes services...

Mme DE GONDREVILLE.

s êtes mille fois trop bon. Il ne nous faut que des ıx, et nous repartons à l'instant.

ADOLPHE.

ous faut des chevaux ! Ah ! que c'est heureux !... (pour ı moins...) Il n'y en a pas, madame. Un voyageur, un re vient d'en demander, et il est obligé d'attendre. s que cette auberge n'est pas fort agréable ; mais une est bientôt passée ; d'ailleurs Joigny n'est pas une dédaigner.

AIR de CATEL.

Premier couplet.

La ville est bien, l'air est très-pur ;
Chaque aubergiste est très-honnête,
Pourvu que chez lui l'on s'arrête :
Le vin peut-être est un peu sûr,
Mais jamais ne porte à la tête.
(Lui montrant la croisée.)
Vous voyez l'Yonne d'ici ;
Car, par un soin bien salutaire,
A côté du vin de Joigny
Le ciel a placé la rivière.

Deuxième couplet.

Nous avons un pont élégant;
Nous avons une cathédrale,
Une garde nationale,
Un athénée, un président;
On se croit dans la capitale.

Mme DE GONDREVILLE, *souriant.*

Oui, tout ce qu'on voit à Joigny
Est digne enfin de notre hommage.

ADOLPHE, *la regardant.*

Mais ce qu'on y voit aujourd'hui
Mériterait seul le voyage.

Les rues, il est vrai, sont étroites, tortueuses, difficiles à gravir; mais avec un bras... et je serais si heureux de pouvoir offrir le mien à madame!

Mme DE GONDREVILLE.

En vérité, monsieur, vous avez un fonds d'obligeance...

ADOLPHE.

Bien naturel sans doute. Je suis militaire en garnison dans cette ville, et comme tel je suis obligé d'en faire les honneurs. Je suis bien indiscret, peut-être, n'ayant pas le bonheur de vous connaître; mais c'est là un de mes grands défauts. Je n'ai jamais pu me décider à regarder une jolie femme comme une étrangère.

Mme DE GONDREVILLE, *à part.*

En conscience, il n'y a pas moyen de se fâcher.

ADOLPHE.

Et puis, il est si rare de rencontrer dans cette ville une tournure distinguée, une physionomie parisienne! car madame arrive de Paris, j'en suis sûr; et moi j'adore tout ce qui vient de Paris.

Mme DE GONDREVILLE, *souriant.*

Eh, mon Dieu! prenez garde; il ne tiendrait qu'à moi de prendre cela pour une déclaration.

ADOLPHE.

Eh bien! quand il serait vrai, vous êtes trop juste pour m'en faire un crime. Il est de ces rencontres, de ces fatalités où il n'y a de la faute de personne.

Mme DE GONDREVILLE, à part.

Allons, nous voilà en conversation réglée.

ADOLPHE.

Et vous n'êtes pas plus coupable de me paraître charmante que je ne le suis, moi, de vous le dire.

Mme DE GONDREVILLE.

AIR du Pot de fleurs.

C'est effrayant, quelle flamme subite!

ADOLPHE.

Chez moi l'amour vient à grands pas.

Mme DE GONDREVILLE.

Il doit alors partir encor plus vite.

ADOLPHE.

Non; vous ne me connaissez pas.
En trahisons le siècle abonde;
Je l'avoûrai, j'en suis honteux pour lui;
On n'est fidèle à personne aujourd'hui,
Moi je le suis à tout le monde

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ÉLISE, en uniforme très-élégant; ADOLPHE, qui est très-près de Mme de Gondreville.

ÉLISE, dans le fond.

Il me semble que je fais bien d'arriver.

Mme DE GONDREVILLE, l'apercevant.

Eh! venez donc, mon ami. (Le présentant à Adolphe.) C'est

mon mari, monsieur, que je vous présente, et devant qui vous pouvez continuer la conversation.

ADOLPHE, à part, en détournant la tête.

Ah! il y a un mari; diable! (S'avançant pour saluer Élise.) Monsieur... (La regardant.) En croirai-je mes yeux!

ÉLISE, de même, bas à Mme de Gondreville.

C'est lui, c'est Adolphe!

ADOLPHE, avec émotion.

J'avoue, monsieur, que votre vue me cause une surprise... (Mettant la main sur son cœur.) Il y a peu de ressemblances aussi frappantes... une demoiselle charmante que j'ai eu le bonheur de rencontrer (deux fois seulement, il est vrai) chez madame de Lussan...

Mme DE GONDREVILLE.

C'est sans doute mademoiselle Élise que vous voulez dire.

ADOLPHE.

Élise! vous la connaissez?

Mme DE GONDREVILLE, faisant signe à Élise.

C'est la sœur de mon mari.

ÉLISE, hésitant.

Oui, monsieur, c'est ma sœur.

ADOLPHE.

Votre sœur! il serait vrai! Ah, madame! ah, monsieur! combien j'ai d'excuses à vous faire! Vous êtes parents de madame de Lussan, femme respectable, qui daignait m'honorer d'une estime particulière... la société la plus aimable, la plus amusante! j'y allais presque tous les jours, et je serais trop heureux de pouvoir m'acquitter envers vous de tout ce que je lui dois. Quand vous êtes arrivé, je faisais à madame des offres de service... Mais ne puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler, et quel est le nom de votre mari?

Mme DE GONDREVILLE.

M. de Gondreville.

ADOLPHE.

Comment! il serait possible! M. de Gondreville qui a servi en Allemagne?

Mme DE GONDREVILLE.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Qui a eu dernièrement une affaire d'honneur, et qui a été exilé dans ses terres?

Mme DE GONDREVILLE.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Enfin qui vient d'être rappelé à la cour, et nommé colonel?

Mme DE GONDREVILLE.

Que dites-vous? mon mari rappelé à la cour, et nommé colonel!

ADOLPHE.

Comment! vous ne le saviez pas encore? (Donnant à Élise une poignée de main.) Colonel, que je sois le premier à vous faire mon compliment. Le courrier qui nous l'a annoncé hier nous avait bien dit que vous étiez loin de vous en douter. Aussi nous ne vous attendions que dans deux ou trois jours. Mais vous voilà, nous sommes trop heureux! Je cours répandre cette bonne nouvelle.

ÉLISE.

Comment, monsieur, que signifie...

ADOLPHE.

Que votre régiment est ici, le 12e de hussards en garnison à Joigny; un régiment superbe, toutes vieilles moustaches, car tout le monde n'a pas le même bonheur que vous, colonel; à peine entré dans la carrière, vous êtes déjà vieux par vos exploits.

ÉLISE.

Monsieur...

ADOLPHE.

On nous disait bien que notre colonel était un jeune homme.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

A dix-huit ans forteresse et redoute,
Tout lui cédait, tout recevait ses lois;
Même on disait... madame nous écoute,
Et je tairai d'autres exploits.
Tant de jeunesse et tant de renommée
Ont droit pourtant de m'étonner ici.

Mme DE GONDREVILLE.

Oui, j'en conviens, toute l'armée
Ne compte pas deux guerriers tels que lui.

ADOLPHE.

D'honneur, vous serez content : la ville est excellente, et le régiment y est très-bien vu; tous les soirs notre musique fait danser les dames... je suis sûr que cela ne vous déplaira pas, parce qu'en garnison il faut bien... vous comprenez. Tous les matins de grandes manœuvres de cavalerie, qui font l'admiration de tous les bourgeois de Pont-sur-Yonne et de Villeneuve-la-Guyard; car on vient nous voir de dix lieues à la ronde... mais aujourd'hui nous allons nous distinguer, et je cours faire sonner le boute-selle.

ÉLISE.

Mais, monsieur...

ADOLPHE.

Je comprends, vous n'avez pas vos chevaux; je serai trop heureux de vous offrir un des miens : j'ai un alezan superbe, un peu vif, qui l'autre jour m'a jeté par terre; mais c'était une distraction, et en vous tenant en selle vous ne risquez rien.

ÉLISE.

Monsieur, je vous remercie infiniment ; mais j'aurais un mot à dire à ma femme.

ADOLPHE, se retirant.

Comment donc, colonel !

ÉLISE, bas à Mme de Gondreville.

Je te préviens que je ne veux pas rester plus longtemps colonel, et surtout d'un régiment comme celui-là ; je n'ai pas envie de commander des manœuvres de cavalerie, et je ne puis cependant pas lui déclarer maintenant qui je suis.

Mme DE GONDREVILLE.

Je t'en supplie, conserve encore le commandement ; ce ne sera pas long, un quart d'heure tout au plus ; je vais m'informer, et, à quelque prix que ce soit, retenir des chevaux... Je suis d'une joie, d'un ravissement ! Mon mari colonel ! il me tarde d'être partie pour aller lui annoncer les bonnes nouvelles que je viens d'apprendre.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ÉLISE, ADOLPHE.

ÉLISE, à part.

Eh bien ! elle me laisse là en tête à tête.

ADOLPHE, de même.

Comment ! c'est là le frère d'Élise ! je ne trouverai jamais une plus belle occasion de me mettre bien avec la famille. On dit que le colonel est un peu mauvais sujet ; il est impossible que nous ne finissions pas par nous entendre. (A Élise.) Je vous fais compliment, colonel, vous avez là une femme charmante, et vous avez l'air de l'aimer passionnément.

ÉLISE.

Passionnément, non ; vous ne me connaissez pas.

ADOLPHE, *souriant.*

Si vraiment... je comprends bien... (*A part.*) On avait raison ; c'est un luron.

AIR du Ménage de garçon.

Dans notre état jamais de gêne ;
Tous les maris, partout ailleurs,
De l'hymen connaissent les chaînes ;
Nous n'en avons que les douceurs.
En prenant femme, un militaire
A le double agrément, dit-on,
De n'être plus célibataire
Et de vivre comme un garçon.

ÉLISE, *étonnée.*

Comment, monsieur !

ADOLPHE.

Oui, cela n'empêche pas de rendre justice au mérite quand il se rencontre : chaque genre de beauté a le sien ; moi je ne suis pas exclusif...

ÉLISE.

Oui, je vois que vous n'y mettez pas d'esprit de parti, que tout le monde a droit à vos hommages, et que monsieur devient aisément amoureux.

ADOLPHE.

Mais comme vous, colonel, peu et souvent ; je crois que c'est le meilleur régime.

AIR de la Tancrède.

(*A part.*)
Bien, bien ! il est ravi :
J'espère
Lui plaire ;
Oui, j'espère aujourd'hui
M'en faire un ami.

ÉLISE.

Quoi ! chaque belle ..

ADOLPHE.

A des droits à mes vœux ;
Je suis près d'elle
Brûlé des plus beaux feux.

ÉLISE.

A qui vous écoute
Vous le dites.

ADOLPHE.

Sans doute;
Vous le savez bien :
On le dit...

ÉLISE.

Eh bien?

ADOLPHE.

Et l'on n'en pense rien.

Ensemble.

ADOLPHE.

Bon, bon ! il est ravi :
J'espère
Lui plaire;
Oui, j'espère aujourd'hui
M'en faire un ami.

ÉLISE.

Oui, c'est indigne à lui...
Dieux ! quel caractère !
Pour jamais aujourd'hui
Je renonce à lui.

ADOLPHE.

Lorsque je gagne,
Le jeu me plaît beaucoup,
Et le champagne
Est assez de mon goût :
Mais à bien boire
Je ne mets point ma gloire ;
Si je bois

Parfois,
C'est à mes amours...
Et j'aime tous les jours.

Ensemble.

ÉLISE.

Oui, c'est indigne à lui, etc.

ADOLPHE.

Bon, bon, il est ravi, etc.

ÉLISE.

Mais, dites-moi, monsieur, si votre exemple devenait contagieux, si les femmes voulaient imiter cette légèreté dont vous vous faites gloire, et changer à leur tour?

ADOLPHE.

Ah! colonel, des femmes, c'est bien différent.

ÉLISE.

Ainsi, monsieur, vous faites des lois pour vous seul?

ADOLPHE.

Je les fais pour vous comme pour moi. (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc, le colonel? (Haut.) Je vois que vous êtes fâché, parce que vous croyez que j'ai fait la cour à votre femme... Eh bien! vous avez tort, et si j'osais, je vous ferais un aveu... c'est que ça va me nuire dans votre esprit, et peut-être me faire perdre l'estime que vous avez déjà pour moi.

ÉLISE.

Rassurez-vous, monsieur; mon opinion sur vous est fixée, et rien désormais ne pourrait m'en faire changer.

ADOLPHE.

Ma foi, alors je ne risque rien. Eh bien! colonel, je vous avoue que je suis amoureux à en perdre la tête! Je sais ce que vous allez me dire, que cela ne convient pas à un militaire, que cela peut nuire à ses devoirs, à son avancement; ce n'est rien encore, et quand vous saurez quelle est la personne, vous vous fâcherez peut-être; mais, voyez-vous,

oi, il m'est impossible de rien cacher; et puisqu'il faut
›us le dire, celle que j'adore, c'est votre sœur.

ÉLISE.

Comment, monsieur!

ADOLPHE.

Oh! j'étais bien sûr que cela vous fâcherait.

ÉLISE.

Non, monsieur, non, je ne me fâche pas; je ne peux pas
›us empêcher d'aimer ma sœur.

ADOLPHE.

Ah! c'est tout ce que je vous demande.

ÉLISE.

Comment! est-ce que vous croyez que de son côté...

ADOLPHE.

Élise? Du tout; au contraire, je suis sûr que je lui ai dé-
u; je l'ai lu dans ses yeux, et j'en ai été enchanté. J'avais
op bonne opinion de son jugement et de sa raison pour
oire qu'un étourdi pût lui plaire; mais enfin un étourdi
ut devenir un homme de mérite, et c'est en vous, colo-
l, que je mets tout mon espoir; dites seulement à votre
eur de prendre patience, et d'attendre la première ba-
ille; je ne lui en demande pas davantage.

AIR de Préville et Taconnet.

En prononçant le nom d'Élise
Tous deux gaîment nous chargeons l'ennemi:
Il est battu, la ville est prise,
Et je suis blessé, Dieu merci!
Qu'une blessure rend aimable!
Quel intérêt je lui vais inspirer!
Un bras de moins, je peux tout espérer!
Eh! qui sait même! un boulet favorable
Peut m'emporter et me faire adorer.

ÉLISE, à part.

Allons, il a du bon, et l'on aurait eu tort de le condamner

sur les apparences. (Haut.) Monsieur Adolphe, je vous avais mal jugé, et pour m'en punir, je crois que je parlerai pour vous.

ADOLPHE, la serrant dans ses bras.

Ah! mon colonel!

ÉLISE, s'éloignant.

Un instant!... il n'est pas nécessaire...

ADOLPHE.

Vous n'aurez pas dans tout le régiment d'officier plus dévoué; vous me verrez toujours à vos côtés, je ne vous quitte plus ni le jour ni... A propos, il faut que je vous mette au fait : on craignait au régiment que vous ne fussiez un peu sévère, un peu rigide, et pour notre arrivée (ça, colonel, c'est un conseil que je me permets de vous donner, et vous en ferez ce que vous voudrez), il me semble que si vous donniez un petit déjeuner à l'état-major, cela produirait le meilleur effet.

ÉLISE.

Mais je vous avoue...

ADOLPHE.

Vous êtes de mon avis; j'en étais sûr. (Appelant.) Holà! quelqu'un, le garçon!... Soyez tranquille, je me charge d'arranger tout cela.

SCÈNE X.

LES MÊMES; CADET.

ADOLPHE.

Un déjeuner pour vingt personnes; tout ce qu'il y aura de plus délicat dans toute la ville de Joigny; enfin, qu'on n'épargne rien. (A Élise.) Vous sentez comme moi que quand on fait

choses... (A Cadet.) Vingt personnes, entends-tu, et le plus appartement.

CADET.

oyez tranquille; nous avons le salon de cent couverts; vous serrant un peu, il est impossible que vous n'y teniez à l'aise.

ÉLISE, tirant sa bourse.

ui; mais du train dont vous y allez, je ne sais pas même 'ai là...

ADOLPHE, prenant la bourse et la jetant à Cadet.

'est égal; c'est un à-compte; et si ce n'est pas assez, la ole du colonel suffit. (A Élise.) Ce que j'ai fait est dans vos rêts. Je cours prévenir tout l'état-major, faire moi-même invitations, et dans un moment nous viendrons en corps s présenter nos hommages.

AIR du vaudeville des Gascons.

Ah! quel plaisir! dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable!
Ah! quel plaisir! rien n'est charmant
Comme un repas de régiment.

Vous allez voir chacun des nôtres
Boire gaîment à ses exploits;
Et vous devez, d'après nos lois,
Boire trois fois plus que les autres.

Ensemble.

ÉLISE.

Le beau plaisir! dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable!
Pour une femme, il est charmant
De traiter tout un régiment.

ADOLPHE.

Ah! quel plaisir! dans un moment, etc.

(Il sort avec Cadet.)

SCÈNE XI.

ÉLISE, puis Mme DE GONDRÈVILLE.

ÉLISE.

En vérité, je ne sais plus où j'en suis : c'est un feu, une vivacité ; à peine si l'on a le temps de se reconnaître.

Mme DE GONDREVILLE.

Ah ! te voilà. Il vient d'arriver des chevaux ; ils étaient retenus par un voyageur qui attend depuis une heure ; mais j'ai promis un louis au postillon, et il va atteler. Payons vite, et partons.

ÉLISE.

Payer, payer ! je n'ai plus d'argent.

Mme DE GONDREVILLE.

Comment ! tu n'as plus d'argent ?

ÉLISE.

Eh ! mon Dieu non ! puisque je donne à déjeuner à l'état-major de mon régiment, c'est-à-dire ton régiment, car je n'y tiens pas du tout.

Mme DE GONDREVILLE.

Comment ! tu vas donner un déjeuner quand nous n'avons que ce qu'il nous faut pour faire notre route ?

ÉLISE.

Mais ce n'est pas ma faute ; c'est M. Adolphe qui a commandé, qui a payé, avec notre bourse. Je ne sais comment cela s'est fait... mais il n'y a qu'un moyen : c'est de tout déclarer à l'aubergiste, de lui emprunter de l'argent et de partir.

Mme DE GONDREVILLE.

Y penses-tu ? cet homme qui ne nous connaît pas voudra-t-il nous croire sur parole ? d'ailleurs ce mystère, ce dégui-

sement! pour qui nous prendra-t-il? Il vaut encore mieux se confier à M. Adolphe.

ÉLISE.

C'est impossible, après ce qui vient d'arriver... Je ne te cacherai pas qu'il ne m'a parlé que de son amour, qu'il m'a fait une déclaration...

Mme DE GONDREVILLE:

Eh bien! il m'en a fait une aussi.

ÉLISE.

Oui; mais moi, c'est bien différent, je ne me suis pas fâchée, j'ai même promis de le servir. Il le fallait bien sous ce maudit habit! Juge donc un peu quelle situation était la mienne.

AIR du vaudeville de Turenne.

Il me vantait mes charmes à moi-même,
Et je ne pouvais pas rougir;
Il me disait : C'est Élise que j'aime,
Et j'écoutais pour ne pas nous trahir.
Il m'engageait enfin à lui promettre
D'aimer aussi, j'ai dû m'y résigner...

Mme DE GONDREVILLE.

Voyez pourtant où peut mener
La crainte de se compromettre!

Eh! mon Dieu! quel est ce bruit?

ÉLISE.

Ce sont mes invités qui arrivent. Aide-moi au moins à faire les honneurs. Une femme de colonel! Tu es bien heureuse toi, tu es dans ton rôle.

Mme DE GONDREVILLE.

Mais, regarde donc toi-même comme je suis!... en habit de voyage.

ÉLISE.

Bah! ce ne sera rien, en arrangeant un peu tes cheveux.

Mme DE GONDREVILLE.

Et toi, ton épaulette qui n'est seulement point passée.

ÉLISE.

Ah! c'est que je n'ai jamais pu en venir à bout. Dépêche-toi donc.

(Élise arrange les cheveux de madame de Gondreville pendant que celle-ci rattache son épaulette.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; ADOLPHE et TROIS OFFICIERS s'arrêtant dans le fond.

ÉLISE, les apercevant.

Ah! mon Dieu!

ADOLPHE et LES TROIS OFFICIERS.

AIR : Amis, bravons les chaleurs de l'été. (Cadichon.

Honneur (*Bis.*) au jeune colonel
Qui doit un jour nous mener à la gloire!
Tous, d'un accord sincère et fraternel,
Nous lui jurons dévoûment éternel.

ÉLISE, à Mme de Gondreville.

Que leur dire?

Mme DE GONDREVILLE.

Tout ce qui te viendra à la tête.

ÉLISE, continuant l'air.

Je suis sensible, enfants de la victoire,
A ces transports, à ces vœux éclatants;
Ils resteront gravés dans ma mémoire:
De pareils jours on se souvient longtemps.

ADOLPHE et LES TROIS OFFICIERS.

Honneur (*Bis.*) au jeune colonel, etc.

ADOLPHE.

Mon colonel, nos camarades vous attendent dans la salle

côté; mais ces messieurs avaient à vous parler d'affaires importantes qu'on allait expédier, et puisque vous voilà arrivé...

(Le quartier-maître s'avance et salue le colonel en portant la main à son schako; Élise va pour lui rendre son salut, madame de Gondreville l'arrête.)

ÉLISE, bas à Mme de Gondreville.

Quel est ce monsieur-là?

Mme DE GONDREVILLE.

C'est le quartier-maître!

ÉLISE.

Ah! c'est... (Au quartier-maître qui lui présente un papier.) Qu'est-ce que c'est que cela?

LE QUARTIER-MAITRE.

Mon colonel, ce sont les comptes du régiment.

ÉLISE, bas à Mme de Gondreville.

Qu'est-ce qu'il faut dire?

Mme DE GONDREVILLE, de même.

Dis que c'est bien!

ÉLISE.

C'est bon! je verrai, nous examinerons ensemble. (Donnant le papier à madame de Gondreville.) Tiens, mets cela dans ton sac.

LE QUARTIER-MAITRE.

Nous venons de voir deux soldats du régiment qui se battaient!

ÉLISE, vivement.

Ah! mon Dieu! quelqu'un serait-il blessé?

LE QUARTIER-MAITRE, froidement.

Je ne le crois pas; mais je les ai toujours fait arrêter.

ÉLISE.

Vous avez très-bien fait. Je ne veux pas qu'on se batte

du tout, entendez-vous! qu'est-ce que c'est donc que cela!

ADOLPHE.

C'est à juste titre qu'on nous avait vanté la sagesse du colonel. A son arrivée au régiment, son premier soin est de proscrire cette coutume insensée...

ÉLISE.

Oui, c'est très-vilain, et puis on peut se faire mal.

LE QUARTIER-MAITRE.

Vous ordonnez donc alors qu'ils soient sévèrement punis?

ÉLISE.

Du tout. Je veux qu'on ne punisse personne, qu'on leur pardonne, et que cela ne leur arrive plus.

Mme DE GONDREVILLE, bas à Élise.

Mais, prends donc garde, tu es trop bonne.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; CADET.

CADET.

Ces messieurs sont servis!

ADOLPHE.

Voilà la meilleure nouvelle! (A madame de Gondreville.) Nous n'osons espérer que madame veuille bien être des nôtres?

ÉLISE.

Pourquoi donc? je ne veux pas qu'Hortense me quitte. (Bas, à madame de Gondreville.) Ne va pas m'abandonner, au moins!

ADOLPHE, à part.

Allons, décidément il est jaloux! (Haut.) C'est que quelquefois les déjeuners d'officiers sont un peu gais. (Bas à Élise.) Vous savez... de ces choses qu'une femme ne peut guère entendre.

ÉLISE, à part.

Ah! mon Dieu!

ADOLPHE.

Mais c'est égal. N'oubliez pas, mon colonel, que c'est à vous de porter tous les toasts, et de nous faire raison. (Aux autres officiers.) Parbleu! je veux griser le colonel!

AIR de *La Joconde* (arrangé en contredanse).

Allons, messieurs, mettons-nous à table ;
Le déjeuner nous attend;
Allons, à ce banquet aimable,
Fêter notre commandant.
Oui, morbleu! du nom militaire
Nous soutiendrons le décorum,
Et gaîment nous allons, j'espère,
Sabler le champagne et le rhum.

M[me] DE GONDREVILLE, à part.

Ah! c'est fait de nous, je le jure.

ÉLISE, de même.

Moi qui ne bois que de l'eau pure!

ADOLPHE.

Je le place entre deux flacons,
Et du colonel je réponds.

LE CHOEUR.

Allons, messieurs, mettons-nous à table, etc.

(Adolphe offre la main à madame de Gondreville. Élise tend la main comme pour accepter celle d'un cavalier. Ils entrent tous dans une salle à droite.)

SCÈNE XIV.

CADET, seul.

Vont-ils s'en donner! vont-ils s'en donner!... C'est singulier! ce colonel me fait l'effet d'un luron manqué; ça m'a

l'air d'un militaire comme moi; encore je suis bien sûr que si j'étais à la tête de son régiment, j'aurais une autre tournure. Je me vois, moi, sur un cheval de bataille, (Ayant l'air de faire caracoler un cheval.) st', st' st'... car j'ai toujours aimé la cavalerie.

SCÈNE XV.

CADET, GONDREVILLE, tenant une lettre à la main.

CADET, s'arrêtant.

Ah! mon Dieu! v'là de l'infanterie. C'est ce monsieur qui depuis une heure avait demandé des chevaux. (A M. de Gondreville.) Monsieur, on vous a remis ce paquet que vous aviez demandé, adressé à M. Leblanc, poste restante. Il était arrivé d'hier au soir. C'est moi qui avais fait une bêtise.

GONDREVILLE, lisant toujours.

C'est bien, il n'y a pas grand mal.

CADET.

Quant aux chevaux, vous n'en aurez pas encore.

GONDREVILLE, froidement.

C'est bon.

CADET.

Mais, en revanche, vous ne risquez rien d'attendre, parce qu'on vient de prendre ceux qui vous étaient destinés.

GONDREVILLE.

Ça m'est égal.

CADET, à part.

Eh bien! avec celui-là il n'y a pas d'agrément; il est toujours content. (Haut.) Vous ne vous mettez donc pas en colère, monsieur, vous, cependant, qui étiez si pressé?

GONDREVILLE.

Je ne le suis plus. Je reste. (A part, et montrant la lettre qu'il tient.) Je ne m'attendais pas à un pareil bonheur. Moi, rappelé! nommé colonel au 12e de hussards! Ma foi, voilà mon voyage fini; et maintenant je n'irai plus à Paris que pour remercier. (A Cadet.) Fais-moi donner à déjeuner; je me sens en état d'y faire honneur.

CADET.

Dame! monsieur, pour le moment, c'est difficile.

GONDREVILLE.

Ah çà, je vois que mon jeune capitaine avait raison : il n'y a donc rien ici?

CADET.

Au contraire, monsieur; c'est parce qu'il y a trop. Tout l'état-major du 12e de hussards est là à déjeuner dans la salle à côté; ils célèbrent l'arrivée de leur nouveau colonel.

GONDREVILLE, à part.

Comment donc! c'est très-aimable à eux, et je vois que mes jeunes officiers sont charmants; mais c'est à moi de les traiter, et je ne souffrirai pas... (A Cadet.) Dis-moi, qui est-ce qui paie le déjeuner?

CADET.

Eh bien! c'est le nouveau colonel, M. de Gondreville; un fameux déjeuner!

GONDREVILLE.

Comment dis-tu? M. de Gondreville?

CADET.

Oui, il est là avec les officiers de son régiment et puis sa femme; une petite femme charmante, des yeux bleus; et ils ont l'air de s'aimer!... Il ne l'appelait que sa chère Hortense!

GONDREVILLE.

Hortense!

CADET.

Et ils arrivent ensemble de Paris, tête à tête dans une chaise de poste. C'est-y gentil !

GONDREVILLE, à part.

Morbleu !... (Se reprenant.) Allons, contraignons-nous ! Il faut éclaircir ce mystère ! (A Cadet.) Va-t'en, et laisse-moi.

CADET, à part.

Qu'est-ce qui lui prend donc ? (A M. de Gondreville.) Tenez, voilà le colonel lui-même qui sort de la salle à manger.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

GONDREVILLE, se tenant un peu à l'écart et examinant Élise. ÉLISE, l'air un peu étourdi et portant la main à son front.

ÉLISE.

Ah ! je suis tout étourdie. Ils diront ce qu'ils voudront, je suis sortie de table ; un bruit, un tapage ! Ah ! que c'est mauvais, du rhum ! ils m'en ont pourtant fait prendre presque un demi-verre ; et M. Adolphe, qui voulait toujours boire avec moi à la santé de ma sœur, tandis que les autres buvaient à la santé de ma femme ! Et le régiment qui est rangé en bataille, et qu'il va falloir passer en revue après le déjeuner. Mon Dieu ! comment sortir de là ? les officiers, le régiment, si je pouvais mettre tout ce monde-là aux arrêts et m'en aller !

GONDREVILLE, la saluant.

Monsieur, n'êtes-vous pas le colonel du 12e régiment de hussards ?

ÉLISE.

Oui, monsieur ; on le dit.

GONDREVILLE.

M. de Gondreville ?

ÉLISE.

Oui, monsieur.

GONDREVILLE.

Et vous êtes ici avec madame de Gondreville, avant son mariage mademoiselle Hortense de Lussan?

ÉLISE.

Sans doute, ma meilleure amie... et ma femme. Est-ce que vous la connaissez?

GONDREVILLE, *froidement.*

Oui, beaucoup.

ÉLISE.

Oh! que c'est heureux! voilà au moins quelqu'un de raisonnable, et avec qui l'on peut s'entendre.

GONDREVILLE.

Le rôle que vous jouez ici doit vous faire comprendre ce que je viens vous demander. Monsieur peut choisir de l'épée ou du pistolet.

ÉLISE.

Comment! le pistolet?

GONDREVILLE.

Je vois que monsieur préfère le sabre. Eh bien! va pour le sabre. Au fait, c'est notre arme.

ÉLISE.

Ah çà! monsieur, que signifie?...

GONDREVILLE.

Oh! point de bruit, point d'explication, je n'aime pas le scandale : dans dix minutes je suis à vous. Je ne connais ici personne, et vous ferez bien de prendre un second.

AIR : Époux imprudent, fils rebelle. (Monsieur Guillaume.)

Sans adieu! l'honneur vous appelle;
Un colonel doit en suivre la loi.
Au rendez-vous soyez fidèle;
Vous m'y verrez, et mon sabre avec moi.

ÉLISE.

Ah! rien n'égale mon effroi!

CONDREVILLE.

Oui, ses atteintes sont certaines :
Ce fer a su venger jadis
Les injures de mon pays;
Il saura bien venger les miennes!

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

ÉLISE, seule.

Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont donc tous? c'est un sort attaché à cet uniforme! Un duel à présent!... Avec ça, ce grand monsieur n'est pas de mon régiment. Je ne peux pas le faire mettre aux arrêts. Ah! c'est fini! je suis tout à fait dégoûtée du service.

SCÈNE XVIII.

ÉLISE, ADOLPHE, la serviette à la main.

ADOLPHE.

Dites-moi donc, colonel, pourquoi nous avez-vous si brusquement quittés?

ÉLISE.

Ah! c'est vous, monsieur Adolphe; imaginez-vous qu'un monsieur que je ne connais pas vient de me chercher querelle...

ADOLPHE, se frottant les mains.

A merveille! j'avais idée que la journée serait bonne. Et que vous a-t-il dit?

ÉLISE.

Je ne sais; il m'a parlé d'Hortense, de duel, de second...

ADOLPHE, vivement.

De second ! Je suis le plus heureux des hommes !

ÉLISE, à part.

Eh bien ! qu'a-t-il donc ? Le voilà enchanté à présent !

ADOLPHE, avec joie.

Il vous faut un second : c'est moi, moi qui vous en servirai. Concevez-vous toute ma joie ! me battre pour le frère de celle que j'aime ! Songez-y donc, colonel ; j'acquiers des droits à son estime, à sa reconnaissance, peut-être même à son amour !

AIR de M. BLANCHARD.

Ah ! cette idée et m'anime et m'enchante ;
De cet instant je bénis la douceur
Et le moyen que le sort me présente
Pour mériter la main de votre sœur.
Fier désormais d'une cause si belle,
Je peux braver tous les coups du destin :
Ou l'épouser, ou bien mourir pour elle ;
Des deux côtés mon bonheur est certain.

ÉLISE, à part.

Ah ! mon Dieu ! le pauvre jeune homme ! (Haut.) Et moi, monsieur, je ne veux pas que vous vous battiez ; je ne veux pas que vous soyez tué. Adolphe, je vous en prie, ne me faites pas ce chagrin-là ; et s'il est vrai, monsieur, que vous m'aimiez, vous ne vous battrez pas, n'est-il pas vrai ? Mais voyez un peu quelle idée ! exposer sa vie sans raison.

ADOLPHE.

Sans raison ! et où trouverai-je jamais une plus belle occasion ! Allons, partons. Quelle est l'heure, quel est le lieu du combat ? quelles sont vos armes ?

ÉLISE.

Que sais-je ? je crois qu'il a parlé de sabre.

ADOLPHE, courant à la boîte qui est restée sur la table.

Prenez plutôt le pistolet, j'en ai d'excellents, double détente ; (Les lui présentant par le canon.) tenez, colonel, si vous voulez essayer.

ÉLISE, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! non, non ; éloignez-vous, je n'aime pas cela.

ADOLPHE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc, le colonel ? il est d'une prudence! (A Élise.) Parbleu ! ne craignez rien, ils ne sont pas chargés. (Il en tire un, le coup part.) Ils l'étaient, mais c'est égal.

ÉLISE, tombant dans un fauteuil.

Ah !

ADOLPHE.

Eh bien ! le colonel qui se trouve mal... Au secours! au secours! (Tirant l'autre pistolet en l'air comme pour appeler.) Arrivez donc.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; Mme DE GONDREVILLE, TOUS LES OFFICIERS, CADET ; puis GONDREVILLE.

Mme DE GONDREVILLE.

Qu'y a-t-il donc ?

ADOLPHE.

J'en suis encore tout étonné ; c'est le colonel qui vient de s'évanouir !

Mme DE GONDREVILLE.

Grands dieux ! si j'avais seulement mon flacon, ou le

sien. (A Cadet.) Un grand carton sur mon secrétaire... Ce ne sera rien, en lui faisant respirer des sels.

ADOLPHE, faisant le geste d'ouvrir le dolman du colonel.

Ou plutôt en donnant un peu d'air !

(Cadet entre dans l'appartement à droite, et rapporte un carton ; madame de Gondreville jette de côté des dentelles et des fichus pour prendre le flacon.)

Mme DE GONDREVILLE.

La connaissance lui revient. Eh bien ! comment te trouves-tu ?

(Dans ce moment M. de Gondreville sort de son appartement, son sabre sous le bras ; il s'arrête en voyant tout le monde groupé autour d'Élise.)

ÉLISE.

Beaucoup mieux ! je t'assure que ce ne sera rien ; c'est M. Adolphe qui m'a fait une frayeur... (Apercevant les ajustements qui sont par terre.) Ah ! mon Dieu ! mes blondes, mon petit cachemire !

GONDREVILLE.

Le cachemire du colonel !

Mme DE GONDREVILLE, l'apercevant.

Ciel ! mon mari !

TOUS.

Son mari !

Mme DE GONDREVILLE.

Élise, ma chère Élise, nous sommes sauvées, c'est mon mari !

GONDREVILLE, à sa femme.

Comment ! ce serait Elise de Lussan, dont tu me parlais dans toutes tes lettres ?

ADOLPHE, à part.

Mademoiselle de Lussan ! Ah ! malheureux, qu'ai-je fait ? moi qui voulais conquérir son estime, je commence par griser celle que j'aime, par la faire battre. (A Élise.) Ah ! ma-

demoiselle, je suis indigne de pardon ; mais si vous saviez dans quelle intention !...

(Pendant la tirade précédente madame de Gondreville a eu l'air d'expliquer à voix basse à son mari ce qui vient d'arriver.)

GONDREVILLE, à Élise.

AIR de La Sentinelle.

Je l'avoûrai, d'un guerrier tel que vous
C'est à regret que je prive l'armée :
Pour d'autres soins, pour des succès plus doux,
Songez-y bien, l'amour vous a formée.
Ce fer qui pèse à votre bras,
Pour vaincre est moins sûr que vos charmes.
Quittez l'appareil des combats;
Qu'avez-vous besoin de soldats ?
Tout le monde vous rend les armes.

CADET.

A propos de cela, j'oubliais la carte. Il se trouve que mademoiselle redoit...

ADOLPHE.

Allons, encore ! Tais-toi donc !

CADET.

Je vous dis qu'elle redoit huit louis !

GONDREVILLE.

Je me charge de la dette de ces dames, et prie ces messieurs de vouloir bien accepter, pour ce soir, le dîner que leur offre leur véritable colonel.

ADOLPHE.

Ah! mon colonel ! (A madame de Gondreville.) Ah ! madame, si vous ne parlez pas en ma faveur, je suis un homme perdu. (A Elise.) Serai-je aujourd'hui le seul malheureux ?

ÉLISE.

Quoi ! monsieur, vous osez encore, après la conversation que nous avons eue...

ADOLPHE.

Je m'étais fait mauvais sujet pour vous plaire. (Montrant M. de Gondreville.) Je croyais parler à monsieur. (Se reprenant.) Mais la vérité pure...

ÉLISE.

Est que vous êtes querelleur, mauvaise tête, que vous aimez le vin, les dames.

ADOLPHE.

Ça, ce n'est pas ma faute, c'est celle de l'habit; et vous l'avez bien vu par vous-même. Il n'y a pas une demi-heure que vous le portez, et vous avez déjà sur la conscience du champagne, un duel, et des dettes !

ÉLISE.

Le fait est que j'aurais mauvaise grâce à me montrer trop sévère. (A Gondreville.) Colonel, j'abdique, (A Adolphe.) et si malgré la perte de mon rang...

ADOLPHE.

Vous conserverez toujours sur moi le même empire. Soumis à la discipline conjugale, on ne me verra jamais passer sous d'autres drapeaux, et vous serez toujours ma femme, mon guide et mon colonel.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau.

GONDREVILLE, à ses officiers.

Ne craignez point l'austérité sauvage
D'un commandant qui fuit les doux loisirs;
Mêmes dangers seront notre partage,
Partageons les mêmes plaisirs.
Contre l'Etat si l'ennemi conspire,
Les fatigues auront leur tour;
En attendant, aimer, chanter et rire,
Voilà, messieurs, l'ordre du jour.

Mme DE GONDREVILLE.

Lorsqu'un amant qui porte l'épaulette
A la beauté se voit uni,
Telle est la consigne secrète
De madame et de son mari :
Lui, dans les camps, où l'honneur le réclame,
Doit commander; mais en retour,
Dans son ménage, c'est madame
Qui doit donner l'ordre du jour.

ADOLPHE.

Dans les périls déployer sa vaillance,
Dans les succès, sa générosité ;
Dans le malheur conserver sa constance,
Et dans tous les temps sa gaîté,
Fuir l'amour pour aller combattre,
Des combats voler à l'amour,
C'était l'usage au temps de Henri Quatre,
Et c'est encor l'ordre du jour.

ÉLISE, au public.

Pour solliciter l'indulgence,
De nos auteurs je suis le député;
Ils comptent sur mon éloquence,
Je compte sur votre bonté :
Mais si notre attente est frivole,
Si la critique, orateur à son tour,
Veut contre nous demander la parole,
Nous demandons l'ordre du jour.



NTÉRIEUR DE L'ÉTUDE

OU

E PROCUREUR ET L'AVOUÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — 1er Février 1821.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
JOLIVET, ancien procureur.	MM.	Brunet.
DERVILLE, jeune avoué		Léonard.
FRANVAL, garçon, riche négociant . . .		Bosquier-Gavaudan.
DUBELAIR, maître-clerc de Derville . .		Charles.
AUGUSTE, deuxième clerc		Arnal.
VICTOR, troisième clerc		Victor.
UN DOMESTIQUE		—
PIEDLÉGER, dernier clerc de l'étude. .	Mmes	Pauline.
ROSE, domestique de Derville.		Chalbos.

A Paris.



L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE

OU

LE PROCUREUR ET L'AVOUÉ

[Un]e étude d'avoué. — Plusieurs tables dans le fond. A gauche, sur le devant, le bureau en acajou du maître-clerc ; à droite, un poêle d'une forme élégante. Au fond, deux corps de bibliothèque en acajou, contenant des dossiers. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de Derville ; à droite, en face, une porte donnant sur l'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, **un balai et un plumeau à la main.**

La !... je n'ai plus que l'étude à nettoyer ; mais il n'est [en]core que huit heures, et d'ici à ce que ces messieurs ar[ri]vent, j'ai encore du temps devant moi. (S'appuyant sur son [ba]lai.) Faut avouer qu'à présent c'est agréable d'être domes[ti]que : d'abord on est son maître, tandis que dans les an[ci]ennes études, à ce que me disait ma tante Madeleine, ça [a]llait bien mal.

AIR : A soixante ans, l'on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Mais à présent, ça va bien mieux, j'espère ;

C'est tous les jours bal ou festin.
Monsieur s'amus' la nuit entière,
Et rentr' souvent à cinq heur's du matin;
Les valets ont dans c'te demeure
Ben plus d' profits qu'i n'en avaient,
D'puis qu' les avoués se couch'nt à l'heure
Où les procureurs se levaient.

Et M. Derville, v'là un maître agréable... Hier, par exemple, il est rentré au milieu de la nuit; et je suis bien sûre qu'à présent... (L'apercevant.) Ah bien ! le voilà déjà sur pieds!

SCÈNE II.

ROSE, DERVILLE, en robe de chambre et des papiers à la main.

DERVILLE.

Bonjour, Rose ; tu es matinale, à ce que je vois.

ROSE.

C'est plutôt vous, monsieur.

DERVILLE.

Oui, voilà une heure que je travaille.

ROSE.

Et pourtant vous êtes rentré si tard!

DERVILLE.

Raison de plus ; la nuit est à moi, et je peux l'employer comme je veux, mais le jour est à mes clients.

ROSE.

Avec ce train de vie-là, vous vous tuerez.

DERVILLE.

Laisse donc; deux heures de sommeil, c'est tout ce qu'il me faut.

AIR : de Marianne. (DALAYRAC.)

Quand les affaires me demandent,
Dès le matin j'ai l'œil ouvert;
Le soir, tous les plaisirs m'attèndent,
Le festin, le bal, le concert,
Un jeu d'enfer,
Où chacun perd,
L'humble employé, comme le duc et pair.
Dans le salon,
C'est le bon ton,
L'on voit de tout.

ROSE.

Même plus d'un fripon!

DERVILLE.

Quelques plaideurs, d'humeur moins franche,
Qu'on a rançonnés tout le jour,
Et qui s'efforcent à leur tour
De prendre leur revanche.

Mais ça m'est égal, moi, je gagne toujours.

ROSE.

Il est de fait que vous êtes heureux.

DERVILLE.

Encore avant-hier, j'ai passé treize fois de suite à l'écarté; c'est cinq cents francs, je crois, que j'ai mis dans ma poche.

ROSE.

Cinq cents francs! Savez-vous, monsieur, que ça augmente joliment les profits de l'étude?

DERVILLE.

Je crois bien... A propos de cela, quand tu auras fini ton ouvrage, tu porteras ces vingt-cinq louis à Belval, mon confrère. (Il lui donne un rouleau.) Tu lui diras que c'est d'hier au soir; il saura ce que c'est...

ROSE.

Comment, monsieur, vous auriez...

DERVILLE.

Oui, une mauvaise veine... On peut bien une fois par hasard... Et puis, quoique avoué, on ne peut pas toujours prendre.

ROSE.

J'entends : il faut rendre.

DERVILLE.

Ah ! mon Dieu, oui; le chapitre des restitutions est le plus difficile. Ah ! attends, encore autre chose. Nous avons ce soir un petit bal; mon maître-clerc a envoyé les invitations, mais tu porteras toi-même celle-ci. Quoiqu'elle soit adressée à madame de Vermeuil, tu tâcheras de la remettre à mademoiselle Élise, sa nièce.

AIR : Ma belle est la belle des belles. (Arlequin musard.)

C'est pour elle, qu'on le lui donne;
Surtout ne va pas l'oublier.

ROSE.

J'entends... Parlant à sa personne,
Comm' dit quelquefois votre huissier.
Souvent, quand il porte un' requête,
Vous savez comme il r'vient le soir;
Il faut que monsieur me promette
Que j' n'aurai rien à recevoir.

DERVILLE.

Et si par hasard elle voulait faire une réponse par écrit, vois-tu, Rose, tu attendrais.

ROSE.

Oui, monsieur, je comprends; et il se pourrait bien que le bal fût donné à cause de cette seule invitation-là. Mais, est-ce que vous ne comptez pas en parler à M. Jolivet, votre ancien...

DERVILLE.

Oui, tu as raison. Il est arrivé depuis quelques jours de la campagne; je lui ai donné un logement dans la maison, et il serait malhonnête de l'oublier. D'ailleurs, j'ai des ménagements à garder avec lui. *Primo*, je lui dois ma charge, qui n'est pas encore payée, il s'en faut; ensuite, c'est le subrogé-tuteur d'Élise, et il a une influence... Je vais monter l'inviter.

ROSE.

Ce n'est pas la peine. J'entends gronder dans l'antichambre : ce doit être lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES; JOLIVET.

JOLIVET.

La belle maison, et le bel exemple! Personne dans l'étude! Morbleu! si j'étais là, je commencerais par renvoyer tous mes clercs.

(Il s'assied.)

DERVILLE.

Ce ne serait pas le moyen de les faire venir. Allons, Rose, dépêche-toi d'achever ton ouvrage, et fais toutes mes commissions. Eh bien! tu t'en vas, et tu n'as seulement pas mis de bois dans le poêle. Tu veux donc que ces jeunes gens se morfondent?

ROSE.

Monsieur, il y a trois bûches.

DERVILLE.

Eh bien! mets-en six, et qu'ils aient chaud.

JOLIVET, indigné.

Six bûches au mois de novembre!

DERVILLE.

Et puis je voulais te recommander aussi... Tâche donc que le dîner soit un peu mieux... là... un plat de plus, quelque friandise, quelque chose qui relève l'appétit.

(Rose sort.)

JOLIVET, se levant.

Ventrebleu ! je vous admire ; mettez tout au pillage, redoublez vos folles profusions !

DERVILLE.

C'est-à-dire qu'il faut que mes clercs ne mangent pas...

JOLIVET.

Oui, monsieur, ça n'en serait que mieux. Mais enfin, puisqu'on ne peut pas les en empêcher, où est la nécessité de leur donner de l'appétit ? Des clercs de procureur en ont toujours assez, monsieur ; ce sont les vampires d'une étude !

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

A chaque instant ils imaginent
Quelques moyens pour nous gruger ;
Ce n'est pas pour manger qu'ils dînent,
Mais c'est pour nous faire enrager.
Or, dans cette guerre intestine,
De se défendre il est permis,
Et nos clercs sont des ennemis
Qu'on ne prend que par la famine.

Aussi je ne sustentais les miens qu'à mon corps défendant : le bouilli et la soupe, la soupe et le bouilli ; et les jours de fête, du persil autour ; je ne sortais pas de là. Six bûches dans un poêle !... Apprenez, monsieur, que dans mon étude, il n'y avait pas de poêle, il n'y avait pas de bûches : on soufflait dans ses doigts, ou l'on était obligé d'écrire pour s'échauffer ; c'était tout profit pour la maison.

DERVILLE.

Et que gagniez-vous à ces belles économies ? D'être ba-

foués, montrés au doigt; car de votre temps, c'était à qui s'égaierait sur le compte des procureurs.

JOLIVET.

Vous allez voir, monsieur, qu'on respecte les avoués !

DERVILLE.

Mais oui ; un peu plus.

JOLIVET.

Et pourquoi donc ? Est-ce parce qu'ils ont des fracs à l'anglaise et des bolivars, et qu'on ne sait jamais à leur costume s'ils vont au bal ou au Palais ?... Et surtout nous ne courions pas les affaires en cabriolet.

DERVILLE.

Où est le mal? cela va plus vite; et pourvu que les clients n'en souffrent pas, pourvu qu'ils ne soient pas rançonnés comme de votre temps...

JOLIVET.

Je les rançonnais, c'est vrai, mais je ne les éclaboussais pas. Et, à tout prendre, il faut encore mieux écorcher les clients que de les écraser.

DERVILLE.

Ma foi, je n'en sais rien ; au moins nous crions *gare!*

JOLIVET.

Est-ce ainsi que vous acquitterez vos dettes ? car enfin votre charge n'est pas encore payée : vous me devez cent trente mille francs.

DERVILLE.

Ne m'avez-vous pas donné trois ans pour cela?

JOLIVET.

C'est le tort que j'ai eu. On a beau vendre les charges horriblement cher, c'est égal ; il se trouve toujours des jeunes gens qui vous les achètent sans avoir un sou vaillant.

DERVILLE.

Qu'importe, monsieur? Je puis m'établir : je suis garçon...

JOLIVET.

Est-ce que sans cela je vous aurais vendu? Mais alors dépêchez-vous de vous marier, de faire un bon mariage.

DERVILLE.

Eh bien! monsieur, il ne tient qu'à vous : j'aime une jeune personne charmante, vous pouvez me la faire épouser.

JOLIVET.

Comment donc, mon garçon? avec plaisir.

DERVILLE.

C'est Élise de Franval, qui est presque votre pupille.

JOLIVET.

Du tout, du tout; cela ne vous convient pas.

DERVILLE.

Eh quoi! n'a-t-elle pas tout réuni? les grâces, la beauté, la douceur...

JOLIVET.

Oui; mais elle n'a que soixante mille francs; et dans votre position, mon cher, il vous faut une femme de cinquante mille écus; je ne vous laisserai pas marier à moins.

AIR : Quand on ne dort pas de la nuit. (Lisbeth.)

Soyez épris, je le permets,
De quelque riche mariée.

DERVILLE.

Si la future a peu d'attraits...

JOLIVET.

Elle en aura, je m'y connais,
Si votre charge est bien payée.

DERVILLE.

Si son caractère est méchant?...

JOLIVET.

Ah! c'est le mari qui s'en charge;
Épousez, nous aurons l'argent.

DERVILLE, parlant.

Eh bien! et moi...

JOLIVET.

Vous aurez (*Bis.*) la femme et la charge.

DERVILLE.

Cependant, quand vous prétendez qu'Élise n'a que soixante mille francs...

JOLIVET.

Oui, monsieur; je puis vous donner les renseignements les plus exacts. Son père, qui était un de mes clients, est décédé le 6 mai 1814 : ledit jour, apposition de scellés; le 14 du même mois, ouverture du testament, par lequel il nomme tuteur de la jeune personne, mineure, M. Isidore Franval, son oncle paternel.

DERVILLE.

Et quel est ce Franval?

JOLIVET.

Ledit Franval, négociant à Hambourg, déclara, par une lettre du 2 juin, qu'il acceptait avec plaisir la tutelle de sa nièce; mais son commerce ne lui permettant pas de quitter sa résidence, c'est moi, le subrogé-tuteur, qui, depuis six ans, ai liquidé et administré tous les biens de la succession. Ainsi, je crois que je m'entends un peu en affaires, et quand je dis qu'Élise a soixante mille francs, c'est tout au plus si ça va là.

DERVILLE.

Eh bien! qu'importe? soixante mille francs, c'est assez pour payer une partie de ma charge : avec le temps nous acquitterons le reste. Vous pouvez attendre, vous qui êtes riche.

JOLIVET.

Je suis riche ! jusqu'à un certain point; je n'ai pour tout bien que ma charge, que vous me devez.

DERVILLE.

Et ce petit domaine que vous avez acheté dernièrement, le domaine de Villiers, une affaire superbe ! disiez-vous.

JOLIVET.

Mon ami, c'est une horreur ! j'ai été trompé...

DERVILLE.

Bah ! un vieux procureur comme vous !

JOLIVET.

Les plus fins y sont pris. L'affaire était si avantageuse que je ne l'ai pas examinée. Celui qui m'a vendu était bien le possesseur, mais possesseur temporaire, vu que le comte Durfort, qui en était le propriétaire, est disparu depuis vingt-neuf ans, et qu'on ignore ce qu'il est devenu. Je sais bien qu'il ne faut plus qu'un an pour qu'il y ait prescription, et alors je ne risquerai plus rien ; mais si d'ici là le véritable comte Durfort ou ses héritiers s'avisaient de revenir, ça ferait un fameux procès.

DERVILLE.

Ah ! que c'est heureux ! vous me le donneriez.

JOLIVET.

Du tout ! je l'exploiterais moi-même.

DERVILLE.

Vous auriez tort ; vous savez bien que les procureurs prennent encore plus cher que les avoués, si c'est possible. Adieu, je vous quitte : j'ai quelques affaires très-pressées, et il faut que j'aille de bonne heure au Palais. J'espère que vous ne me tiendrez pas rancune, et qu'aujourd'hui vous me ferez le plaisir de venir passer la soirée chez moi.

(Derville sort.)

SCÈNE IV.

JOLIVET, seul.

C'est ça! une soirée! une fête! et sa charge n'est pas payée! O dissipation! dissipation!... et quel faste! quel scandale!... Je vous demande si on ne se croirait pas ici dans un boudoir, plutôt que dans une étude? Jusqu'au bureau du maître-clerc qui est en acajou! et un feu d'enfer : le poêle en est rouge! (Se chauffant.) Par exemple, je ne suis pas fâché de cela, parce qu'il fume chez moi, ce qui est cause que je ne fais jamais de feu. (Regardant sur le poêle.) Qu'est-ce que je vois là? il donne aussi dans le luxe des journaux! passe pour les *Petites Affiches*, c'est utile; mais fournir ainsi à ses clercs des sujets d'amusement... (Regardant le titre du journal.) Allons, allons, c'est la *Quotidienne;* le mal n'est pas si grand. Voyons un peu l'article *Nouvelles*. (S'asseyant auprès du poêle.) J'ai toujours peur d'y rencontrer le nom du comte Durfort : ce diable d'homme me poursuit partout! C'est qu'il est capable de revenir exprès pour me ruiner. Ah! mon Dieu! quel tapage!...

SCÈNE V.

JOLIVET, assis près du poêle; AUGUSTE, VICTOR, PIED-LÉGER et DEUX AUTRES CLERCS; puis DUBELAIR et ROSE.

LES CLERCS.

AIR du pas des *Trois Cousines*.

A l'étude il faut tous nous rendre;
Travaillons du matin au soir :
Jamais je ne me fais attendre

Lorsque m'appelle le devoir.

VICTOR, à Auguste.

Te voilà ?

PIEDLÉGER.

Quelle exactitude !

AUGUSTE.

Je ne me fais jamais prier,
Et je viens toujours à l'étude
Quand je passe dans le quartier.

TOUS.

A l'étude il faut tous nous rendre, etc.

Bonjour, monsieur Jolivet! bonjour, monsieur Jolivet, comment vous portez-vous ?

JOLIVET.

Enfin voilà l'étude qui arrive !... c'est bien heureux ! il ne manque plus que le maître-clerc.

DUBELAIR, entrant avec des papillotes.

Eh bien! qu'est-ce, messieurs ? nous arrivons bien tard aujourd'hui.

VICTOR.

Tiens ! lui qui parle, le voilà qui descend.

DUBELAIR.

Du tout ; je suis venu de très-bonne heure à l'étude, et j'étais remonté pour affaire indispensable : M. Letellier m'attendait.

JOLIVET.

Qu'est-ce que c'est que ce client-là ?

DUBELAIR, tenant un dossier.

C'est mon coiffeur ; je vous conseille de le prendre, vous en serez content... Où est ce jugement à signifier ?... Surtout pour les faux toupets.

JOLIVET.

O temps ! ô mœurs ! un maître-clerc en papillotes !

AIR de La Catacoua.

Chez nous, c'était une autre antienne
Et l'on venait coiffer, je crois,
Le procureur chaque semaine
Et les clercs une fois par mois.
Oui, pour décorer notre nuque,
La cadenette suffisait,
Ça se tenait
Sous le bonnet.

PIEDLÉGER.

Eh ! mais, chez vous, en effet,
L'on voyait
Bien plus de têtes à perruque,
Et chez nous bien plus de toupet.

DUBELAIR.

Messieurs, il faut travailler aujourd'hui ; nous sommes accablés d'ouvrage. Voilà un jugement dont il faut quinze copies.

AUGUSTE.

Je m'en charge.

VICTOR.

Laisse donc ; j'en prendrai la moitié, ce sera plus tôt fait ; je m'y mets sur-le-champ. (Appelant.) Rose, à déjeuner !

TOUS LES AUTRES.

C'est juste, c'est juste ; à déjeuner !

AUGUSTE.

Moi, j'aime assez le déjeuner, parce que ça repose et ça coupe la matinée.

JOLIVET.

Oui, avec cela que vous avez bien gagné votre matinée...

(Pendant ce temps Rose apporte d'une main un paquet de lettres et de journaux qu'elle jette sur le poêle, et de l'autre des couteaux, du pain et du vin. Tout le monde est au milieu de l'étude, excepté le maître-clerc qui est à son bureau, et Piédléger à la table en face, qui travaille sans relâche.)

AUGUSTE.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Allons, allons, il faut nous mettre à table;
Mais vraiment nous sommes transis.
Mets une bûche. Il fait un froid du diable...

JOLIVET.

Une de plus! On vient d'en mettre six!

AUGUSTE, à Victor, qui prend les journaux, pour allumer le feu.

Eh ! mais, Victor, que viens-tu donc de faire?
Comment! tu prends nos journaux?

VICTOR.

Oui, morbleu!
Ils font ici comme à leur ordinaire :
Ils allument le feu.

Tiens, vois plutôt comme ça prend déjà!

AUGUSTE, caressant Rose.

Ah! ma petite Rose, tu es bien gentille; qu'est-ce que tu nous donnes là?

ROSE.

Un pâté de Lesage.

JOLIVET, se levant en colère.

Un pâté de Lesage!

VICTOR.

Il n'y a que cela? Tu ne nous as pas fait quelque chose de chaud?

ROSE.

Non, ma foi, je n'ai pas le temps; je suis obligée de sortir pour des commissions.

(Elle sort.)

AUGUSTE.

Allons!... allons, à table! (Coupant le pâté.) Monsieur Dubelair, vous n'en êtes pas?

DUBELAIR, d'un air d'importance.

Non, messieurs, je ne prends jamais rien à jeun.

VICTOR, *à part.*

Eh bien! il est bon, celui-là.

DUBELAIR, *tirant sa montre, à part.*

Sans compter... que j'ai à onze heures un déjeuner de garçons chez le maître-clerc de Bernard.

AUGUSTE.

Et vous, monsieur Piedléger?

JOLIVET.

Quel est celui-là?

AUGUSTE.

C'est le coureur de l'étude.

JOLIVET.

Oh! le petit saute-ruisseau.

AUGUSTE.

Piedléger, veux-tu déjeuner?

PIEDLÉGER.

Sans doute; mais apportez-moi ma part, j'ai là de l'ouvrage qui doit être fini ce matin.

JOLIVET, *pendant que tous les autres mangent, regardant Piedléger.*

En voilà donc un de la vieille roche! c'est dans ce coin-là que se sont réfugiés les principes. (*Ils sont groupés différemment, les uns à la table, les autres debout, mangeant sur le poêle.*) C'est qu'ils ne mangent pas, ils dévorent... et du vin! du vin dans une étude!... et autant que j'en puis juger, ça m'a l'air d'un excellent ordinaire.

VICTOR, *la bouche pleine.*

Dites donc, monsieur Jolivet, si vous n'aviez pas déjeuné...

AUGUSTE.

Si vous vouliez être des nôtres, sans façon?

JOLIVET, *à part.*

Parbleu! je veux voir par moi-même jusqu'à quel point... (*Haut.*) J'ai bien là-haut mon café; mais, pour avoir le plaisir de déjeuner avec de la jeunesse...

(*Victor et Jolivet aident à débarrasser la table ; en ôtant les papiers et les plumes, Jolivet, ne sachant où en poser une, la place par habitude sur son oreille.*)

VICTOR.

A merveille ; place à notre doyen ! Tenez, monsieur Jolivet, à votre santé !

TOUS.

A votre santé, à votre santé !

AUGUSTE.

Quel spectacle ! la nouvelle et l'ancienne basoche qui trinquent ensemble.

AIR de La Sentinelle.

Salut, messieurs, salut à notre ancien,
Qu'on vit jadis l'honneur de la basoche !
De son étude intrépide soutien,
Il fut sans peur et presque sans reproche ;
Avec ses clercs, que sa voix ralliait,
Du Béarnais imitant la coutume,
Lui-même au combat les guidait,
Et chaque plaideur pâlissait
Aussitôt qu'il voyait sa plume.

JOLIVET *s'incline et boit à leur santé ; puis, après avoir bu, fait une grimace d'indignation ; à part.*

Quel scandale ! c'est du bourgogne, du bourgogne le plus pur. (*Le goûtant encore.*) Quel dommage ! un vin qui aurait supporté l'eau... (*Regardant le verre.*) J'en aurais mis là-dedans les deux tiers... et ça aurait encore eu du corps et de la couleur... *O abondance* de l'âge d'or, où es-tu ?

VICTOR, *rangeant la table.*

C'est que j'aurais encore bu une fois... et qu'il n'y a plus de vin. Rose ! Rose !

AUGUSTE.

Ce n'est pas la peine, elle a laissé la clef à l'armoire.

VICTOR, ouvrant l'armoire.

h ! messieurs, messieurs, une découverte.

TOUS, se levant.

ı'est-ce que c'est ?

VICTOR.

ı panier de vin de Frontignan.

JOLIVET, se cachant la tête dans les mains.

uvre frontignan ! c'est fait de lui.

AUGUSTE.

sais ce que c'est. On l'a monté parce que notre pa- donne aujourd'hui à dîner.

VICTOR.

bien ! alors, pas de bêtises ; je remets le panier.

JOLIVET, stupéfait.

mment ! il en réchappe ?

AUGUSTE.

ıs doute ; il n'y a pas de farces, puisque l'avoué est bon t.

JOLIVET, à part.

bien ! de mon temps il y aurait joliment passé.

VICTOR, se mettant à écrire.

ons, allons, maintenant ça va aller vite.

(Ils sont tous à leurs bureaux, et travaillent avec ardeur.)

JOLIVET, à part.

ı voilà tous à l'ouvrage ! ce n'est pas sans peine.

SCÈNE VI.

:S MÊMES ; DERVILLE, habillé et sortant de son cabinet.

DERVILLE.

ısieur Dubelair, voilà un acte qu'il faut porter à l'en- ·ement.

DUBELAIR.

Oui, monsieur. (Il le donne à un des clercs, et dit à un autre :) Et vous, allez à la justice de paix.

(Les deux clercs sortent.)

DERVILLE.

Y a-t-il des lettres ?

VICTOR, les prenant sur le poêle et les lui donnant.

Voilà, monsieur.

DERVILLE, en ouvrant une.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

C'est pour dîner chez un de mes confrères,
(Ouvrant une autre lettre.)
Ça, c'est un bal chez l'avocat du roi ;
Que de plaisirs nous donnent les affaires !
On n'a vraiment pas un instant à soi.
C'est chaque jour un dîner qui s'apprête ;
Hommes d'affaire, hommes d'Etat,
Ont à présent moins besoin de leur tête
Que de leur estomac.

Et celle-ci... Ah! mon Dieu ! c'est de ce pauvre Dermont! Un peintre dont on va saisir les meubles ; j'y cours sur-le-champ. (Allant pour jeter la dernière lettre qui lui reste dans la main.) Que vois-je ? c'est d'Élise ! (S'avançant sur le devant du théâtre, et regardant si Jolivet ne l'examine pas. — Lisant :) « Mon ami, M. Franval, mon oncle et mon tuteur, ce brave et riche négociant « dont vous avez peut-être entendu parler, vient d'arriver « aujourd'hui même à Paris. Enhardie par ses bontés, je lui « ai tout confié : notre amour et nos espérances. J'ai vu « que, quelle que fût la fortune, il aurait facilement consenti à mon mariage avec toute autre personne qu'avec un « avoué : mais il a une si grande prévention contre les gens « d'affaires, qu'il ne veut seulement pas en entendre parler. « Cependant, ému par mes prières, il m'a promis qu'il « chercherait à s'assurer par quelque épreuve, et que... » (S'interrompant.) Quel est ce domestique ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; UN DOMESTIQUE, en livrée.

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas ici que demeure M. Derville, un homme de i ?

JOLIVET.

Le voici.

LE DOMESTIQUE, s'adressant à Derville.

Monsieur, c'est de la part de mon maître.

DERVILLE.

Et quel est votre maître?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un banquier étranger, qui a de l'argent et n procès, et qui voudrait vous parler pour... enfin... il vous pliquera cela lui-même ; et il m'a dit de vous demander n rendez-vous pour aujourd'hui onze heures.

DERVILLE, toujours préoccupé.

C'est bon... qu'il vienne.

LE DOMESTIQUE.

Alors, je vais tâcher de me souvenir de votre réponse. essieurs, et toute la compagnie, j'ai bien l'honneur de vous lluer.

(Il sort.)

AUGUSTE.

Le jockey du banquier étranger m'a l'air d'un malin.

AIR : Ah ! qu'il est doux de vendanger. (Les Vendangeurs.)

Oui, l'on dirait, je m'y connais,
D'un jockey hollandais ;
Sur sa figure, on peut le voir,

Il a (rien ne lui manque)
Les grâces du comptoir
Et l'esprit de la banque.

VICTOR.

Oui ; il a plus d'esprit qu'il n'en montre.

DERVILLE.

Ah ! mon Dieu ! je lui ai donné rendez-vous à onze heures !... Et la saisie de ce pauvre Dermont !

JOLIVET.

Eh bien ! il faut la laisser là : un client qui ne paie pas ne vaut pas un riche banquier à qui le ciel envoie un bon procès.

DERVILLE.

AIR du vaudeville Les Maris ont tort.

Songez donc que Dermont m'appelle...

JOLIVET.

Ce riche plaideur qu'on attend !
Tous deux ont droit à votre zèle :
Chacun d'eux est votre client.

DERVILLE.

A moi, pour que je les assiste,
Tous les deux se sont adressés :
L'un est banquier, l'autre est artiste ;
Commençons par les plus pressés.

(A Dubelair.) Monsieur Dubelair, vous le recevrez, et nous en causerons plus tard ; je vous prie en même temps de surveiller l'étude. Adieu, mon cher Jolivet, à ce soir ; adieu, messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; excepté Derville.

JOLIVET, à part.

Négliger ses plus belles affaires ! il ne sait donc pas que tout dépend du commencement, et qu'un procès bien entamé peut en rapporter deux ou trois autres.

DUBELAIR, de même.

Diable ! ce monsieur qui va venir à onze heures ! et mon déjeuner de garçons qui est justement à cette heure-là...

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

J'ai promis d'être leur convive,
Et m'y trouver est un devoir ;
Ma foi, si le banquier arrive,
Auguste peut le recevoir.
Il reviendra, cela n'importe guères ;
Il est d'ailleurs, si je sais raisonner,
Mille instants pour parler d'affaires ;
Il n'en est qu'un pour déjeuner.

(A Auguste, lui parlant bas à l'oreille.)

Vous comprenez ? vous garderez l'étude.

AUGUSTE.

Oui, monsieur.

(Dubelair prend son chapeau et s'en va.)

SCÈNE IX.

JOLIVET, AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER, toujours travaillant.

AUGUSTE, à part.

Ah ! il sera sorti toute la matinée ; ma foi, cela se trouve

bien : ma cousine qui m'a recommandé de lui donner une loge pour la pièce nouvelle ; j'ai envie de profiter de l'occasion. (A Victor.) Dis donc, Victor, je reviens dans l'instant ; tu garderas l'étude.

(Il prend son chapeau et sort.)

SCÈNE X.

JOLIVET, VICTOR, PIEDLÉGER.

VICTOR.

Sois tranquille, je suis au poste... Ah ! mon Dieu ! maintenant j'y pense, c'est aujourd'hui mercredi, et j'ai donné rendez-vous à deux ou trois de mes amis pour aller au *Panorama de Jérusalem ;* ça ne se voit que le matin.

AIR : Vers le temple de l'Hymen. (*Amour et Mystère.*)

Oui, tous les gens comme il faut
Doivent aujourd'hui s'y rendre ;
Je ne puis les faire attendre,
Je travaillerai tantôt.
Toi, qui de l'exactitude
As toujours eu l'habitude,
Piedléger, garde l'étude,
Un quart d'heure seulement ;
Vers le Jourdain je chemine,
Je parcours la Palestine
Et je reviens dans l'instant.

PIEDLÉGER, occupé et travaillant.

Oui... oui... c'est bon.

(Victor sort.)

SCÈNE XI.

JOLIVET, PIEDLÉGER.

JOLIVET, à part.

A merveille ! Ainsi donc tout le fardeau des affaires retombe sur ce petit malheureux, qui est le seul exact, le seul studieux ! Voilà le modèle de la cléricature, l'espoir de la basoche ! *Spes altera Trojæ !* Est-il laborieux ! depuis qu'il est là, il n'a pas cessé un instant... Quelle tête d'étude !

PIEDLÉGER, fredonnant entre ses dents.

Le ciel vous donna ces attraits,
Et j'en rends grâce à la nature...

JOLIVET.

Il travaille en chantant : ça le distrait.

PIEDLÉGER, se croyant seul, et frappant vivement sur son papier.

Oui, Suzon, vous m'aimerez,
Ou bien, morbleu ! vous direz,
Vous direz,
Vous direz..,
Tra, la, la, la, la, la.

C'est cela.

(Prenant une voix de femme.)

Non, non, je ne puis vous entendre;
N'achevez pas !

JOLIVET, à part.

Qu'est-ce donc que cette manière de grossoyer ?

PIEDLÉGER, de même.

J'aurais dû donner cela au théâtre du Gymnase.

AIR : On dit que je suis sans malice. (*Le Bouffe et le Tailleur.*)

Quel succès aurait eu ma pièce !
Que l'ingénue a de finesse !
Oui, c'était un effet certain,

Surtout pour madame Perrin *.

JOLIVET, s'approchant.

Mais quel est donc ce nouveau style ?
Dieux ! il griffonne un vaudeville !
Je crois même, *o dies iræ !*
Qu'il l'écrit sur papier timbré.

PIEDLÉGER.

Mais j'ai lecture au Vaudeville; par exemple, il est impossible qu'on ne reçoive pas celle-ci : ils en reçoivent tant d'autres !... Eh ! mon Dieu ! l'on m'attend à onze heures au comité de lecture. (Haut.) Dites donc, monsieur Jolivet, si vous vouliez garder l'étude ?

JOLIVET.

Eh bien ! par exemple...

PIEDLÉGER.

Voyez-vous, c'est pour une affaire qui ne peut pas se remettre; je lirai très-vite. (Cherchant son chapeau.) Oh ! ils me recevront, j'en suis sûr, moi qui vais tous les jours causer au foyer, qui ce soir encore vais voir *Monsieur sans gêne :* ils doivent faire quelque chose pour moi. Eh bien ! et mon manuscrit. (L'attachant avec une ficelle.) D'ailleurs, je n'en serais pas embarrassé : je le donnerais aux Variétés pour mademoiselle Pauline. Adieu, monsieur Jolivet, je m'en rapporte à vous.

(Il sort.)

* Charmante actrice qui a fait les beaux jours du Vaudeville et du théâtre du Gymnase. Je lui ai dû le succès de la *Visite à Bedlam,* de la *Somnambule,* du *Colonel,* etc. Une figure ravissante et expressive, un jeu plein de grâce et de finesse ; et souvent ce charme inexprimable dont mademoiselle Mars seule offre le constant modèle : telles étaient les qualités qui distinguaient madame Perrin ; elle est morte à vingt et un ans !

SCÈNE XII.

JOLIVET, seul.

Je ne sais plus où j'en suis !... lui que j'estimais, c'est le pire de tous ! Quel avenir nous prépare la génération actuelle !... Enfin si ce petit-là devient un jour maître-clerc, je frémis d'y penser ! En attendant, il paraît que dans ce moment c'est moi qui représente l'avoué et toute l'étude. J'aime à voir une étude, j'aime l'odeur des vieux dossiers. (S'asseyant à la place du maître-clerc, et portant ses mains sur tous les papiers qui l'environnent.) Quel bonheur ! des requêtes ! des assignations ! cela me rappelle mon bon temps et mes anciens exploits. (Prenant une plume.) En attendant, si j'essayais de grossoyer... Tiens ! qui vient là ?

SCÈNE XIII.

JOLIVET, FRANVAL.

FRANVAL.

Comment, morbleu ! personne ici pour m'annoncer ?

JOLIVET, à part

Je crois bien !

FRANVAL.

Où est M. le maître-clerc ?

JOLIVET.

Voilà !

FRANVAL, à part.

Ah ! ah ! il n'est pas de la première jeunesse ; et si son avoué lui ressemble, ma nièce a là une singulière inclination. (Haut.) Monsieur, je voudrais parler à l'avoué.

JOLIVET.

Voilà, c'est-à-dire voilà, par *interim*, vu qu'il est absent.

FRANVAL.

Absent! et il y a une demi-heure qu'il m'a donné rendez-vous.

JOLIVET, sortant de son bureau.

J'y suis. Monsieur est le banquier étranger qui l'a fait prévenir?

FRANVAL.

Justement.

JOLIVET, à part.

Voyez-vous comme il manque ses plus belles affaires! Un banquier étranger!... Ah! si sa charge était payée, comme je l'arrangerais!

FRANVAL.

Et M. Derville, votre avoué, a-t-il toujours la même exactitude?

JOLIVET.

Du tout, monsieur, du tout... Diable! celui-là entend son affaire! et s'il n'est pas chez lui dans ce moment, c'est qu'il a deux ou trois procès à la fois, et qu'il mourrait à la peine, plutôt que d'en laisser échapper un seul...

FRANVAL, à part.

Cela m'annonce qu'il est intéressé.

JOLIVET.

Un jeune homme rangé, économe, et instruit!... il vous poursuivra une affaire jusque dans ses dernières ramifications.

FRANVAL, à part.

J'entends: un chicaneur.

JOLIVET.

AIR de Calpigi. (*Tarare.*)

Il trouve toujours dans le Code
Quelqu'article qui l'accommode;

Pour mettre les gens en défaut,
Je crois qu'il en ferait plutôt.
C'est un gaillard dont rien n'approche,
Un homme de la vieille roche;
Enfin, pour mieux vous dire encor,
Un procureur de l'âge d'or.

FRANVAL, à part.

Il ne manquait plus que cela ! je sais maintenant à quoi m'en tenir sur son compte.

JOLIVET.

Si monsieur veut me mettre au fait de l'état de ses affaires.

FRANVAL.

Ça ne sera pas long.

AIR : De la folie après Regnard.

Toujours modeste en mes souhaits,
Je prends ce que le ciel me donne;
Chez moi je vis toujours en paix
Et ne trouble jamais personne.
Pour des amis, j'en ai ce qu'il me faut;
Pour des dettes, je n'en ai guères;
Pour de l'or, hélas ! j'en ai trop.
Voilà l'état de mes affaires.

JOLIVET.

Alors, pourquoi venir chez un procureur, et lui demander un rendez-vous ?

FRANVAL.

Pourquoi ? pourquoi ? (A part.) C'est que je voulais prendre des informations qui me paraissent déjà assez concluantes.

JOLIVET.

Mais il n'est pas que vous n'ayez un procès ?

FRANVAL.

Un procès !

JOLIVET.

Cherchez bien ; vous en avez un.

FRANVAL, à part,

Mais où diable trouver un procès, moi qui n'en ai jamais eu ? Eh, parbleu ! j'ai cette ancienne créance que j'ai toujours regardée comme perdue ; cette cession qu'on m'a faite. Parbleu ! s'ils en tirent quelque chose, ils seront bien habiles. (Haut.) Monsieur, voici de quoi il s'agit...

JOLIVET.

Je vous écoute.

FRANVAL.

Je suis Français et négociant ; mais ma principale maison de commerce n'est pas en France. Il y a quinze ou dix-huit ans que je prêtai une trentaine de mille francs à un de mes compatriotes, qui est mort sans me les rendre.

JOLIVET.

Il vous les doit !

FRANVAL.

Sans contredit. Et comme c'était un honnête homme, il me laissa par son testament, afin, disait-il, de s'acquitter envers moi, un petit domaine qu'il avait en France, et qui, ayant été abandonné pendant vingt-cinq ans et plus, appartient peut-être en ce moment à une douzaine de personnes.

JOLIVET.

Eh bien ! c'est une douzaine de procès en expropriation forcée.

FRANVAL.

Et si cela doit ruiner d'honnêtes familles...

JOLIVET.

L'équité avant tout. Votre titre est réel ; il faut le faire valoir, sinon vous courez risque de voir contre vous une prescription acquise, si même elle ne l'est pas déjà.

FRANVAL.

D'accord; mais je vous avoue cependant que si cela pouvait s'arranger...

JOLIVET.

Du tout, monsieur, du tout ; ces affaires-là ne s'arrangent pas. Douze procès en expropriation forcée !... Vous dites que votre notaire se nomme...

FRANVAL.

M. de Versac.

JOLIVET, lui donnant une plume et de l'encre.

Vous allez lui écrire un mot. Il faut envoyer chez lui chercher le titre et les pièces authentiques, et dès aujourd'hui nous commencerons. Mais tenez, voici M. Derville lui-même.

FRANVAL, à part, écrivant.

C'est ça, un renfort. Les triples corsaires ! on dirait qu'ils ont peur que leur proie ne leur échappe. Allons, morbleu ! je ne m'étais pas trompé ; ils se ressemblent tous.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; DERVILLE.

JOLIVET, qui, pendant l'aparté de Franval, a parlé bas à Derville.

C'est comme je vous le dis là, une affaire magnifique que j'ai déjà entamée chaudement ; voilà comme on les menait de mon temps. (Voyant que Franval a écrit.) Il n'y a pas là de clercs... je vais moi-même chez le notaire, et je reviens avec les pièces ; c'est au bout de la rue. (Excitant Derville.) Allons donc, allons donc, et songez à soutenir la bonne opinion que je lui ai donnée de vous. Il est disposé à merveille.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DERVILLE, FRANVAL.

DERVILLE.

Je suis charmé, monsieur, de vous retrouver encore chez moi; j'avais été forcé de m'absenter !

FRANVAL.

Oui, monsieur, je sais pour quelle raison; mais vous étiez ici dignement remplacé. J'ai beaucoup appris dans la conversation de votre maître-clerc, et j'en ai fait mon profit.

DERVILLE.

Oui; vous l'avez peut-être trouvé un peu craintif, un peu timide.

FRANVAL, *à part.*

Corbleu! quelle timidité!

DERVILLE.

A cela près, c'est un garçon en qui j'ai beaucoup de confiance.

FRANVAL.

Je le crois bien! tel clerc, tel avoué. Je vous disais donc, monsieur...

DERVILLE, *lui faisant signe de s'asseoir.*

Je sais de quoi il s'agit; on vient de me l'expliquer. Puis-je vous demander d'abord qui vous a adressé à moi?

FRANVAL, *à part.*

Qui? morbleu! (*Haut.*) Votre nom... votre réputation.

DERVILLE.

Monsieur, je vous remercie de cette marque d'estime. (*A part, le regardant.*) Allons, quoique brusque, il m'a l'air d'un

brave homme, et il faut le traiter en conscience. (Haut.) Je crois qu'en effet le bon droit est pour vous; mais faut-il vous parler avec franchise?

FRANVAL, brusquement.

Si ça se peut, pourquoi pas?

DERVILLE.

Il paraît que vous êtes dans le commerce, que vous êtes immensément riche?

FRANVAL.

Cela ne fait rien à mon affaire.

DERVILLE.

Si, vraiment.

AIR du vaudeville des Amazones.

Quoiqu'avoué, vous me croirez, je pense;
Mais je vous suppose discret,
Et je veux bien en conscience
Vous dire ici notre secret.
Être vainqueur est sans doute une gloire;
Mais en combats comme en procès,
Ah! croyez-moi, la plus belle victoire
Ne vaut jamais un bon traité de paix.

FRANVAL.

Comment! monsieur, c'est vous qui me conseillez un arrangement!

DERVILLE.

Oh! vous allez jeter les hauts cris, je le sais; mais calculons un peu. Que d'ennemis cette affaire va vous susciter! que de regrets vous vous préparez! Celui qui plaide, monsieur, n'est plus le même homme : son humeur, son caractère, tout change chaque jour, à chaque incident de son procès; et pour une soixantaine de mille francs, dont vous n'avez pas besoin, vous allez sacrifier pendant deux ou trois ans votre bonheur, votre joie, votre tranquillité!... Non, monsieur...

AIR du vaudeville de Turenne.

Vous m'en croirez ; à moitié, je l'espère,
Nous obtiendrons un bon arrangement.

FRANVAL.

Quoi, vous parlez d'arranger une affaire !
Que de notre âge on médise à présent !
O siècle heureux ! siècle étonnant !
Où le savoir avec l'esprit s'accorde,
Où nous voyons enfin à l'unisson
Les jeunes gens et la raison,
Les procureurs et la concorde !

A moitié prix, c'est très-bien ; mais vous m'avouerez que sacrifier ainsi trente mille francs...

DERVILLE.

C'est moi qui les perds ; c'est-à-dire moi et mes confrères, car notre part allait là.

FRANVAL.

Mais, vous qui parlez, monsieur, à ce train de vie-là, vous devez vous ruiner ; car enfin, vous venez de faire là une mauvaise affaire.

DERVILLE.

C'est ce qui vous trompe ; car je viens d'acquérir votre estime, votre amitié et votre clientèle.

FRANVAL.

Ma clientèle !

DERVILLE.

Oui, monsieur. Vous êtes négociant, vous avez des procès ou vous en aurez, de ces procès qu'on ne peut pas éviter ; vous viendrez à moi, j'en suis sûr : vous me donnerez votre confiance, ou plutôt, tenez, je lis dans vos yeux ; je l'ai déjà !

FRANVAL, *lui donnant une poignée de main.*

Oui, monsieur, vous l'avez ; et j'aime mieux vous en croire vous-même que tous les rapports qu'on a pu me faire.

DERVILLE.

Vous avez raison : nous valons mieux que notre réputation ; vous le verrez. Vous allez me donner le nom de quelques-uns de vos adversaires; j'ai ce soir une espèce de petit bal, je vais les inviter. J'espère que vous me ferez aussi le plaisir d'accepter un verre de punch, et nous commencerons à entamer notre affaire.

FRANVAL.

Comment! au milieu d'un bal?

DERVILLE.

Je n'en fais jamais d'autre. Ce n'est pas dans le cabinet, c'est dans le salon qu'on traite les affaires. Vous croyez peut-être que c'est pour mon plaisir que je vais dans le monde; du tout, c'est encore une spéculation. Le matin, où voulez-vous que je rencontre mes confrères? pas un n'est chez lui! tandis que le soir... allez à un écarté, ils y sont tous.

FRANVAL.

Je conçois. Mais vos conférences doivent vous revenir un peu cher, et j'ai entendu dire que votre goût pour la dépense, pour la société...

DERVILLE.

Ne blâmez pas cet usage-là. L'homme d'affaires dans son cabinet est dur, intraitable, intéressé : c'est l'habitude du monde, c'est la société des femmes qui le rendent plus doux, plus aimable, plus généreux. Les femmes, monsieur, ont sur nous une influence... tenez, les jours où je dois voir celle que j'aime, il me semble que je suis meilleur, que je suis plus conciliant : j'arrangerais les affaires de tous mes clients!

FRANVAL.

J'entends : elle vient ce soir.

DERVILLE.

Vous l'avez dit, monsieur; et vous la verrez; vous verrez

comme mon Élise est jolie! je suis sûr qu'elle vous plaira.

FRANVAL.

Ah çà, qu'elle n'aille pas vous faire oublier mon affaire!

DERVILLE.

Soyez tranquille! le devoir d'abord, et le plaisir après.

FRANVAL.

Touchez là, monsieur l'avoué; vous êtes un aimable jeune homme! et comme vous disiez tout à l'heure, je commence à croire que vous avez fait une bonne spéculation.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; JOLIVET.

JOLIVET, avec une liasse de papiers.

Enfin, voilà! ce n'est pas sans peine; on m'a donné toutes les pièces.

DERVILLE.

Je vous remercie; mettez-les là, mon maître-clerc les parcourra.

FRANVAL.

Comment, votre maître-clerc! est-ce que ce n'est pas monsieur?

DERVILLE.

Non, c'est l'ancien procureur à qui appartenait cette étude, celui qui me l'a vendue, et à qui je la dois.

FRANVAL.

Ah! vous la lui devez! je comprends maintenant les éloges. (A part.) Un procureur de l'âge d'or.

JOLIVET, à Derville.

Et pourquoi ne pas examiner tout de suite?

DERVILLE.

Ce serait inutile : j'espère entrer en arrangement.

JOLIVET.

En arrangement !... une cause superbe, dont le succès est immanquable !

DERVILLE.

Oui ; mais j'ai expliqué à monsieur...

JOLIVET.

Il n'y a pas d'explications ; et vous devez même, dans l'intérêt de votre client, le forcer à plaider. Oui, monsieur, vous plaiderez, ou vous êtes déshonoré !

FRANVAL.

Eh, mais, monsieur, je ne me suis pas encore prononcé ; je ne dis pas que je ne plaiderai pas. (A Derville.) Ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'entretenir votre connaissance, et d'aller souvent au bal.

DERVILLE.

Allons donc, vous plaisantez ?...

FRANVAL.

Non, monsieur ; mais je veux au moins que vous examiniez mon affaire, et alors, si elle vous semble douteuse...

JOLIVET.

Douteuse... douteuse... Monsieur, dès qu'il y a doute, on plaide ; et même quand il n'y en a pas, il faut encore voir.

DERVILLE.

Puisque vous le voulez absolument, je ne puis vous refuser cette satisfaction. Voyons les pièces, d'abord le testament.

(Ils s'asseyent tous les trois.)

DERVILLE, lisant.

« Aux États-Unis, etc. Par-devant, etc., est comparu « Louis-Charles de Menneville, comte de Durfort... »

JOLIVET.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

DERVILLE.

« Qui donne et cède, par ces présentes, à son neveu « Emmanuel de Durfort... »

JOLIVET.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

DERVILLE, regardant Jolivet.

« *Le domaine de Villiers...* » Mais je connais cela !

JOLIVET, se levant furieux.

L'acte est faux !

DERVILLE.

Comment ! ce serait...

JOLIVET.

Oui, oui ; mais vous ne plaiderez pas : il y a prescription; et d'ailleurs, je l'ai bien et légitimement payé de mes propres deniers.

FRANVAL.

Eh, mon Dieu ! qu'est-ce que ça veut dire ?

DERVILLE.

Que monsieur est l'acquéreur du domaine... et, comme tel, votre adverse partie.

FRANVAL.

Comment ! cet ancien procureur à qui vous devez votre charge ?

JOLIVET.

Oui, monsieur. Mais c'est une horreur, une infamie, d'oser élever de pareilles réclamations !

FRANVAL.

Une cause superbe ! disiez-vous.

JOLIVET.

Elle est pitoyable !... On ne peut pas dépouiller un acquéreur qui est de bonne foi; et je l'étais, car j'ignorais complétement... Je le disais encore ce matin à monsieur... Et s'il entend vos intérêts, il doit vous empêcher de plaider.

FRANVAL.

Je serais déshonoré !

DERVILLE.

Mais, messieurs...

JOLIVET.

Oui... daignez lui expliquer...

FRANVAL.

Il n'y a pas d'explications; (A Derville.) et dans l'intérêt même de votre client (à ce que monsieur disait tout à l'heure), vous devez l'obliger à plaider.

DERVILLE.

C'est en évitant une procédure ruineuse que je croyais prendre vos intérêts ; mais ce que vous venez de me dire suffit. Et puisque vous le voulez, je me chargerai de l'affaire.

JOLIVET.

Il ne s'en avisera pas, ou morbleu ! dès demain j'exige le paiement de ma charge, et je le ruine.

DERVILLE.

Monsieur, de semblables menaces ne m'arrêteront pas.

JOLIVET.

Non... Eh bien, morbleu ! nous verrons... Et songe que si tu fais une seule signification dans cette affaire-là, tu peux renoncer à la main d'Élise de Franval.

FRANVAL.

Que voulez-vous dire?

DERVILLE, *froidement.*

Rien, rien, monsieur; ce sont des considérations particulières qui ne m'empêcheront pas de plaider. Vous avez ma parole.

JOLIVET.

Eh bien ! comme subrogé-tuteur d'Élise, demain je la marie à un autre.

FRANVAL.

Et moi, comme son tuteur, je la lui donne aujourd'hui même.

JOLIVET.

Grands dieux! son tuteur! Quoi! vous seriez...

FRANVAL.

Franval, banquier de Hambourg.

DERVILLE, *stupéfait.*

Monsieur Franval!

FRANVAL, *à Derville.*

Lui-même, qui voulait vous connaître, et qui est content de son épreuve. (*A Jolivet.*) Oui, monsieur Jolivet, je lui donne en mariage ma nièce et cent mille écus, ça vous convient-il, et croyez-vous que cela puisse payer votre charge?

JOLIVET.

Certainement, monsieur.

FRANVAL.

Et quant au procès que nous avons ensemble, et auquel sans vous je n'aurais jamais pensé, nous l'arrangerons comme vous voudrez; ça vous convient-il?

JOLIVET.

Monsieur... il faut que ce soit vous, car c'est le premier de ma vie que j'aie arrangé.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; DUBELAIR, LES CLERCS, ROSE.

DUBELAIR et LES CLERCS.

AIR : Sortez à l'instant, sortez. (Le Château de mon oncle.

Je viens de tout terminer :
Rien ne vaut un déjeuner.
Le greffier

Et l'huissier
S'y trouvaient tous
Avec nous;
Quand le dessert a paru,
Tout était déjà conclu ;
C'est charmant,
A présent
On travaille en déjeunant.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; PIEDLÉGER.

PIEDLÉGER.

Suite de l'air.

Quel plaisir! quelle ivresse!
On vient d'accepter ma pièce.
Une estime
Unanime
A dicté leur choix.
De ce comité de sages
J'ai les deux tiers des suffrages,
Et pourtant je crois
Qu'ils étaient au moins trois.

TOUS.

Oui, mais c'est bien entendu,
Par un travail assidu,
Mes amis (*Bis.*) rattrapons le temps perdu.
Oui, c'est un point arrêté,
Ici plus d'oisiveté,
Redoublons (*Bis.*) de zèle et d'activité.

DERVILLE.

Non, messieurs; je donne congé, vu que je me marie.

FRANVAL.

Oui, messieurs, et la semaine prochaine j'invite toute

l'étude à la noce ; je ne serai pas fâché de les faire danser ; ils sont si gentils !

TOCS.

Comment, notre avoué se marie ! Nous serons garçons de noce.

PIEDLÉGER.

Et moi, je me charge de la chanson, et ce ne sera pas long ; j'ai déjà dans mon vaudeville deux couplets qui pourront servir.

VAUDEVILLE.

AIR de M. BLANCHARD.

AUGUSTE.

Nous voilà tous d'accord, je pense.
Vous voyez bien qu'on peut unir
La jeunesse et l'expérience,
Les affaires et le plaisir.

(Jolivet et Derville se donnent la main.)

Dieu ! quel rapprochement sublime !
Sur mon honneur, il fait tableau :
On croirait voir l'ancien régime
Qui donne la main au nouveau !

FRANVAL.

Voyez cette femme charmante
A côté de son vieil époux ;
Comme elle a l'air vive et brillante !
Comme il a l'air sombre et jaloux !
D'un ornement illégitime
S'il redoute, hélas ! le fardeau,
C'est qu'il est de l'ancien régime
Et que sa femme est du nouveau

ROSE.

Au temps présent, loin d' faire grâce,
Que d' mond' contre lui courroucé !
Jusqu'au marchand de vin en face,
Qui n' vante que le temps passé.
Comme cabar'tiers, il n'estime

Que Bancelin, que Ramponneau;
Tout est chez lui d' l'ancien régime,
Hormis son vin, qu'est du nouveau!

DERVILLE.

Quoi qu'en dise maint Héraclite,
Tout n'est pas si mal, Dieu merci!
Nos pères avaient leur mérite,
Nous avons bien le nôtre aussi.
Avec leur gloire, que j'estime,
La nôtre est au moins de niveau;
Oui, respectons l'ancien régime,
Mais n'outrageons pas le nouveau!

PIEDLÉGER, au public.

Nous voudrions, je vous le jure,
Pouvoir vous donner sans façon
Quelques couplets de la facture
De Piron, Panard ou Laujon;
Où trouver leur verve sublime?
Ces vieux chansonniers du Caveau
Étaient tous de l'ancien régime,
Nous ne sommes que du nouveau.





MON ONCLE CÉSAR

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — 3 Février 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DALLAINVILLE. . . . . MM.	GUILLEMIN.
CÉSAR	PHILIPPE.
CHARLES CÉSAR, son neveu.	ISAMBER .
JASMIN, valet de César	FONTENAY.
UN DOMESTIQUE de M. Dallainville. . .	—
UN CHASSEUR, en livrée	—
LISE, fille de M. Dallainville. . . . . Mmes	CLARA.
Mlle BOLIVAR, marchande de modes	MINETTE.

CRÉANCIERS.

A Paris.



MON ONCLE CÉSAR

ACTE PREMIER

Un salon, dans l'hôtel de M. Dallainville.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DALLAINVILLE et LISE, assis à une table.

DALLAINVILLE.

Ah! il était hier au bal...

LISE.

Oui, mon papa, et tout le monde le remarquait : il est si poli, si aimable, il danse si bien! un jeune homme du plus grand mérite : à vingt-cinq ans, secrétaire d'ambassade; point fat, point suffisant, quoiqu'il ait de la fortune, et saluant tout le monde, quoiqu'il ait cabriolet...

DALLAINVILLE.

C'est bien quelque chose. (Tirant sa montre.) Mais je te ferai observer que voilà à peu près une heure un quart que nous sommes à déjeuner et que nous n'avons parlé que de lui.

LISE.

Comment ! mon papa, vous croyez...

DALLAINVILLE.

AIR : C'est le meilleur homme du monde. (Monsieur Guillaume.)

Je sais que le sujet prêtait.
Eh quoi ! tu gardes le silence?
Je connais déjà ton secret,
Tu peux m'en faire confidence.
En vain d'un pareil sentiment
La pudeur fait souvent mystère :
On doit le taire à son amant,
Mais on peut le dire à son père.

L'âge, le rang, la fortune me semblent à peu près convenables... et si les informations que je vais prendre sont satisfaisantes... si ses mœurs, sa conduite surtout, sa famille nous conviennent... ma foi, alors...

LISE, avec joie.

Eh bien ! alors...

DALLAINVILLE.

Eh bien ! alors, nous verrons !... Et quand devez-vous vous rencontrer...

LISE.

Je l'ignore, mon papa... mais je lui ai dit hier que vous seriez toute la matinée chez vous et que nous allions ce soir à l'Opéra...

DALLAINVILLE.

J'entends... c'est-à-dire que nous allons avoir sa visite... et que ce soir nous sommes sûrs de le rencontrer... par hasard à la porte de notre loge...

LISE.

Ah ! mon Dieu ! non, rien n'est moins sûr... car si madame Crépon ne m'envoie pas ma nouvelle toque, je ne m'exposerai pas !... mais concevez-vous, mon papa? une toque que j'ai commandée depuis huit jours !

DALLAINVILLE.

AIR : Un jour il est agriculteur.

Mais à quoi bon? mais de quel prix
Sera pour lui cette parure?
Il doit, en amant bien épris,
Ne regarder que la figure.
Ne le penses-tu pas?...

LISE.

Mais oui.
Aussi mes calculs sont les vôtres :
Ma figure sera pour lui
Et ma toilette pour les autres.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

De la part de madame Crépon.

SCÈNE II.

LES MÊMES; Mlle BOLIVAR, *portant un carton.*

LISE.

Ah! Dieu soit loué! j'ai cru qu'on m'avait tout à fait oubliée.

Mlle BOLIVAR.

Point du tout... madame Crépon était si occupée... nous avions un ouvrage extraordinaire pour les États-Unis...

DALLAINVILLE.

Pour les États-Unis!...

Mlle BOLIVAR.

Oui... une jeune lady qui avait commandé elle-même son trousseau et qui attendait qu'il fût fini pour se faire enlever... vous sentez que c'était pressé... alors, mademoiselle, c'est moi qui me suis chargée du travail, l'élève et l'associée de

madame Crépon... mademoiselle Bolivar, il n'est pas que vous n'en ayez entendu parler.

DALLAINVILLE.

Mais oui, ce nom-là me semble en effet bien connu, madame Bolivar.

Mlle BOLIVAR.

J'ai dit mademoiselle... je vous demande bien pardon.

DALLAINVILLE.

Vous n'êtes pas mariée ?

Mlle BOLIVAR.

Non, monsieur... mais cela, je crois, ne tardera pas... Mon intention est alors de m'établir pour mon propre compte, et si mademoiselle veut bien me continuer sa clientèle...

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

Pour nos jeunes Parisiennes,
Je confectionne avec art
Toques à la Sicilienne
Et cornettes à la Stuart.
Nous avons des nœuds qui s'attachent;
Bref, selon l'âge ou le maintien,
Nous avons des chapeaux qui cachent
Et d'autres qui ne cachent rien.

LISE.

Nous verrons... si je suis contente de ma toque ; et quand comptez-vous vous établir?...

Mlle BOLIVAR.

Mais cela dépend d'un procès que je gagnerai dès que je pourrai plaider, car la seule difficulté est de rencontrer mon adversaire... un M. Dervigny, un homme immensément riche, auquel malgré toutes ses richesses, je n'aurais certainement pas fait attention s'il n'avait pas voulu à toute force me signer une promesse de mariage. Vous sentez que, dans notre partie, les établissements sont si rares... j'avais presque dit oui... lorsqu'il y a quelques jours, le perfide

a disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu; mais vous sentez bien qu'il faut qu'il reparaisse, et que ce serait jouer de malheur si nous ne trouvions pas là de quoi faire un bon procès, à présent qu'on en fait sur tout...

DALLAINVILLE, *souriant.*

Et vous êtes bien sûre que le procès aura lieu?

Mlle BOLIVAR.

Mais j'ai déjà un avoué...

DALLAINVILLE.

Oui... C'est bien une raison, et je vous souhaite bonne chance...

LISE.

Mais, la toque...

Mlle BOLIVAR.

La voici, et j'espère que vous n'aurez jamais rien vu de meilleur goût... Toutes nos connaissances seront au tribunal... l'avocat général et le président sont contre moi... Si vous voulez, on peut les changer... d'ailleurs on connaîtra tous les détails... et avec un peu de gaze dans certains endroits... Et puis je plaiderai moi-même; on assure que c'est d'un effet immanquable.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmants. (*Sophie.*)

Les beautés du quartier d'Antin
En foule assiégent l'audience
Et de l'avocat féminin
Viennent applaudir l'éloquence !
Puis, le lendemain, quel bonheur !
La vertu de la demoiselle
Est insérée au Moniteur
Dans la partie officielle.

Mademoiselle n'a pas besoin d'autre chose pour le moment?

LISE.

Non... je ne vois pas, à moins que bientôt peut-être...

DALLAINVILLE.

Allons, tu n'oses pas dire qu'il te faudra une parure de noces ; mais au fait, c'est au jeune César à s'en charger.

Mlle BOLIVAR.

J'entends, M. César, c'est le futur... je puis répondre à mademoiselle que quand elle sera mariée... si elle veut se confier à mes soins, personne ne l'égalera pour la mise, la tenue, l'élégance... et surtout pour la nouveauté... La belle avance d'avoir la mode d'après la seconde ou la troisième édition... avec moi mademoiselle aura tout inédit.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur César!

DALLAINVILLE.

C'est juste... faites entrer.

LISE, à Mlle Bolivar.

Voulez-vous porter cela dans ma chambre à coucher et examiner en même temps mon dernier chapeau dont je voudrais changer les fleurs?

Mlle BOLIVAR.

Pourquoi donc?

AIR : La loterie est la chance. (Sophie Arnould.)

Votre guirlande est fort belle,
Nous connaissons notre état,
Et je vais, mademoiselle,
Lui rendre tout son éclat.
Après deux ou trois épreuves,
Nous avons des fleurs de prix,
Que l'on fait passer pour neuves,
Et les plus fins y sont pris.

Ensemble.

DALLAINVILLE.

Puisqu'enfin mademoiselle
Connaît si bien son état,

On s'en rapporte à son zèle
Pour lui rendre son éclat.

LISE.

Puisqu'enfin mademoiselle
Connaît si bien son état,
Je m'en rapporte à son zèle
Pour lui rendre son éclat.

M[lle] BOLIVAR.

Votre guirlande est fort belle, etc.

(M[lle] Bolivar sort par la droite.)

SCÈNE III.

DALLAINVILLE, LISE, CÉSAR neveu.

DALLAINVILLE.

Ah! c'est vous, mon cher ami? Qu'est-ce qui nous procure e plaisir de vous voir si matin?

CÉSAR neveu.

Une affaire très-importante.... Oserais-je demander à malemoiselle des nouvelles de sa santé?... C'est une affaire...

(A Dallainville.)

AIR du vaudeville de *La Robe et les Bottes.*

J'ai dans certain vieux secrétaire
Trouvé des papiers qui, je croi,
Pourraient vous être nécessaires.
(Cherchant.)
Les aurais-je laissés chez moi?

LISE.

Seraient-ils perdus, quel dommage

DALLAINVILLE, à Lise, à part.

Tout cela se retrouvera,
Et tu verras qu'il viendra, je le gage,

Nous les porter ce soir à l'Opéra.

(Haut, à César.)

Ces vieux parchemins-là sont quelquefois très-intéressants et très-précieux ; il y a souvent des comtes et des barons dont on ne se doute pas, et l'on ne peut s'imaginer combien, depuis quelque temps, il s'en est retrouvé dans les papiers de famille. Mais puisque vous aviez à parler d'affaires, il fallait donc venir déjeuner avec nous.

CÉSAR neveu.

Il m'aurait été impossible... j'ai un oncle que je viens d'embarquer dans la diligence de Bordeaux, lui et son domestique...

DALLAINVILLE.

Ah ! vous avez un oncle !... qui est sans doute, comme vous, dans la diplomatie ?

CÉSAR neveu.

Mon oncle ne veut occuper aucun emploi, il n'est rien.

DALLAINVILLE.

J'entends... vingt-cinq à trente mille livres de rentes... un riche propriétaire et peut-être garçon ?

CÉSAR neveu.

Justement.

DALLAINVILLE.

Diable ! un oncle à succession ; parbleu ! je suis fâché qu'il soit parti aujourd'hui, et c'est fort mal à vous de ne pas nous l'avoir présenté !...

CÉSAR neveu.

Mille pardons... parti de bonne heure pour les colonies, il fuit la société... le monde... il n'en a pas l'habitude et en connaît peu les usages...

DALLAINVILLE.

Tant mieux ! morbleu ! tant mieux ! un marin, n'est-ce pas ? franc, brusque, un bon cœur...

CÉSAR neveu.

Ah!... un cœur excellent.

DALLAINVILLE.

Et une tête...

CÉSAR neveu.

Il n'y en a pas deux pareilles.

DALLAINVILLE.

Voilà les caractères que j'aime. Et vous n'avez que lui de parents?

CÉSAR neveu.

Non, monsieur. (A part.) Ah! mon Dieu, voilà des informations... j'ai bien fait, je crois, d'éloigner mon oncle...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; JASMIN.

JASMIN, à la cantonade.

Je vous dis que je parlerai à M. César... il doit être ici, car j'ai vu son cabriolet à la porte.

CÉSAR neveu.

Eh! mon Dieu!... c'est Jasmin, le domestique de mon oncle... Comment! toi que, il y a trois heures, j'ai vu partir dans la diligence...

JASMIN.

Oui, monsieur... je vous expliquerai ce qui nous a fait revenir, mon maître et moi.

CÉSAR neveu.

Comment! mon oncle...

JASMIN.

Oui, monsieur... il est là, en bas, sous la porte cochère, qui voudrait vous parler... et qui siffle un petit air en vous attendant.

CÉSAR neveu.

Ah! mon Dieu... j'y cours...

DALLAINVILLE.

Je ne le souffrirai pas... (Au domestique.) Faites monter... (A César neveu.) Je veux que vous receviez votre oncle dans ce salon.

CÉSAR neveu.

Je vous remercie infiniment... mais je ne veux point abuser... il a sans doute à me parler en particulier...

DALLAINVILLE.

Qu'à cela ne tienne, nous nous retirons... point de résistance, ou je me fâche. Je cours m'habiller pour recevoir votre oncle... je vous prie d'en user comme chez vous.

AIR du vaudeville du Bouquet du Roi.

Faites attendre en ces lieux
Cet oncle que je révère,
Dans quelques instants j'espère
Vous recevoir tous les deux.
(A Lise.)
Accueillons-le comme il faut ;
Moi, je t'engage à lui plaire :
Cet oncle pourrait bientôt
Devenir le tien, ma chère.

Ensemble.

DALLAINVILLE et LISE.

Faites attendre en ces lieux, etc.

(Lise et Dallainville sortent.)

SCÈNE V.

CÉSAR neveu, seul.

Ah! je crois deviner ce qu'il a voulu me dire... mais mon oncle, qui diable peut le ramener? c'est ma mauvaise étoile...

SCÈNE VI.

CÉSAR oncle, CÉSAR neveu.

CÉSAR oncle, vêtu très-simplement, chapeau rond; il a une petite badine à la main, il entre avec rapidité et renverse un fauteuil en entrant.

AIR : Verso encor.

Oui, c'est moi. (*Ter.*)
Enfin je te revoi;
Au destin j'en rends grâce.
Quel bonheur! c'est toi
Que je revoi...
Il faut que je t'embrasse
Une seconde fois.

CÉSAR neveu.

Par quelle circonstance?

CÉSAR oncle.

Tu le vois, mon ami,
Les tourments de l'absence
Ne m'ont pas trop maigri.

Oui, c'est moi, etc.

Parbleu! mon cher ami, je ne croyais pas te revoir de sitôt; partir pour Bordeaux et se retrouver au bout de trois heures... c'est charmant... Que je t'embrasse encore!

CÉSAR neveu.

Mais comment se fait-il?...

CÉSAR oncle.

Je te jure que ce n'est pas ma faute... je voulais partir... je te l'avais promis... parce que voilà assez longtemps, Dieu merci! que j'use de ta bourse et de ton crédit et que je t'ai déjà occasionné deux ou trois mauvaises affaires... dont tu t'es toujours tiré à ton avantage, parce que, je ne sais pas comment tu fais... mais toi... tout le monde t'aime,

t'estime... aussi, morbleu ! je suis fier de mon neveu, et, je te l'ai toujours dit, tu feras honneur à la famille.

CÉSAR neveu.

Mon oncle... votre aventure ?

CÉSAR oncle.

Tu sais que j'avais de fortes raisons de quitter Paris, sans compter celles que tu ne connais pas.

AIR : Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

Me voilà donc dans les célérifères,
Fuyant Paris et cherchant le repos ;
Malgré les cahots, les ornières,
Je roulais gaîment vers Bordeaux.
Je savais bien dans cette ville immense
Que je n'aurais de guide ni d'appui,
Mais de son vin je gardais souvenance,
Et j'étais sûr d'y trouver un ami.

J'avais en outre cinquante louis dans ma bourse... je les dois encore, mais je ne t'en parle pas... parce que ça m'est arrivé si souvent...

CÉSAR neveu.

Oui, mon oncle.

CÉSAR oncle.

Tu sens bien que, dans une diligence, il faut dormir ou causer... On faisait des calembours dans le cabriolet, de la politique sur l'impériale, et nous avions entamé dans l'intérieur une petite dissertation sur le tric-trac, où je suis d'une certaine force... lorsqu'à Bourg-la-Reine, à deux lieues de Paris... le conducteur, qui était dans une discussion sur l'équilibre de l'Europe, ne s'aperçoit pas que la diligence vient de perdre le sien, et nous versons au milieu de la route. Pendant que le postillon relève la voiture, on entre dans une auberge... nous ne trouvons ni rafraîchissements ni déjeuner, mais en revanche et par un grand bonheur, nous trouvons un tric-trac dans la salle des voyageurs. Moi

pas à perdre de temps, me voilà au jeu avec un
sins, un sournois qui n'avait rien dit de toute la
rbleu! je n'ai jamais, je crois, si bien joué, et tout
n'adressait des compliments; mais on ne peut pas
à la fois : je jouais toujours bien, mais je ne
nais; en moins d'une heure mes cinquante louis
ingé de poche et, quand la voiture s'est trouvée
me suis trouvé à sec... impossible d'aller à Bor-
foi, je prends mon parti : le temps est beau, la
belle, et je reviens à Paris à pied, la canne à la
ropriétaire... ruiné!... car je n'ai plus rien pour
qu'une faim d'enfer, et je comptais aller te de-
éjeuner à ton hôtel lorsque j'ai cru reconnaître
et arrêté à cette porte.

CÉSAR neveu.

t! mon oncle, vous ne serez donc jamais rai-
aller jouer sur la grande route, dans une hôtel-
c un inconnu, peut-être un fripon... En vérité,
ois pas...

CÉSAR oncle.

st-ce que je disais à Jasmin? j'étais sûr que tu
ronder... Cependant, mon garçon, ce n'est pas ma
is juré de ne plus entrer dans une maison de
je n'avais pas pensé aux auberges... Si tu avais
échi, tu aurais senti qu'il est impossible d'aller
leaux sans s'arrêter... il faut être juste aussi!

CÉSAR neveu.

! non... mon oncle, je ne vous gronde pas...
s promptement ce qu'il faut faire. Vous avez ici
ers qui peuvent vous inquiéter... jusqu'à ce que
gé vos affaires, il faut donc vous éloigner et
demain; vous n'avez plus d'argent, je vous en
mais, au nom du ciel! soyez un peu plus rangé...
ous demande rien...

CÉSAR oncle.

Voilà pourquoi je tiens à n'avoir d'autre créancier que toi, mon pauvre Charles, mon ami... mon neveu... tu es ien le fils de ton père. (S'essuyant les yeux.) Il m'a prêté de l'argent toute sa vie, ton père ; mais ce n'est pas ma faute, j'ai toujours été mauvais sujet... c'est-à-dire je l'étais, car je te jure bien que maintenant tu peux t'en rapporter à moi...

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; Mlle BOLIVAR, sortant de l'appartement à droite.

CÉSAR oncle, apercevant Mlle Bolivar.

Ah ! mon Dieu, quelle rencontre !...

Mlle BOLIVAR.

Je ne me trompe pas... c'est bien lui. (Bas à César neveu.) N'est-ce pas M. Dervigny avec qui vous causiez là?

CÉSAR neveu.

M. Dervigny, non, on ne l'a jamais appelé ainsi... c'est M. César.

Mlle BOLIVAR.

Monsieur César ! quelle découverte... (A part.) Courons faire prévenir M. Dallainville, sa fille et mon avoué. (A César oncle.) Je ne vous ferai pas de reproches, monsieur, je sais maintenant où vous retrouver.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

L'avoué, l'avocat, le notaire
M'ont promis d'employer tous leurs soins,
Et c'est vingt mille écus, je l'espère,
Qu'il vous en coûtera pour le moins.
Vous verrez enfin, vous et les vôtres,
Puisqu' hélas rien ne vous a touché,
Qu'avec des vertus comme les nôtres
On n'en est pas quitte à bon marché.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE VIII.

CÉSAR oncle, CÉSAR neveu.

CÉSAR neveu.

Eh bien ! mon oncle, qu'est-ce que c'est que cette petite demoiselle ?...

CÉSAR oncle.

Ma foi, mon ami, je ne sais pas trop... c'est une personne fort estimable... du reste... j'espère que tu ne lui as pas dit qui j'étais?

CÉSAR neveu.

Si, mon oncle, je lui ai dit votre nom...

CÉSAR oncle.

Diable! tu as eu tort... très-grand tort... parce qu'il ne faut jamais... moi, d'abord, je ne la connais que de vue... pour l'avoir saluée quelquefois rue Vivienne...

CÉSAR neveu.

Aussi, mon oncle, je vous le demande, pourquoi saluez-vous une marchande de modes?

CÉSAR oncle.

Écoute donc, un garçon salue tout le monde.

AIR : Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut. (*Rien de trop.*)

On peut, je crois, être poli
Sans que cela vous déshonore;
Je le fus toujours jusqu'ici
Et j'espère bien l'être encore.
Cela n'engage à rien vraiment,
S'il fallait épouser sans cesse
Celles qu'on salue en passant,
Que deviendrait la politesse ?

Je te le répète, je suis garçon.

CÉSAR neveu.

Mais aussi, pourquoi êtes-vous garçon?... Depuis dix ans... quinze ans... que ne vous êtes-vous marié? vous seriez dans votre ménage, vous auriez des enfants...

CÉSAR oncle.

Eh bien! vois-tu, si je ne me suis pas marié, ingrat, c'est pour toi, parce que je ne voulais pas te priver de ma succession...

CÉSAR neveu.

Eh! mon oncle... votre succession... j'y renonce d'avance... pourvu que vous soyez tranquille... heureux... c'est tout ce que je désire; mais est-ce une existence que la vôtre?... à cinquante ans, sans famille, sans état, et par vos inconséquences vous attirant tous les jours de fâcheuses affaires... car enfin, si tout à l'heure quelqu'un de la maison avait été témoin...

CÉSAR oncle.

Mais écoute donc aussi... tu me grondes toujours.

AIR : Le briquet frappe la pierre. (*Les Deux Chasseurs.*)

Si ma fortune est défunte,
Ma bonne humeur ne l'est point:
Même elle augmente en un point
C'est que ceux à qui j'emprun
S'en amusent les premiers ;
J'ai même, ces jours derniers,
J'ai fait rire trois huissiers.
Que me reste-t-il sur terre ?
Ma folie et ma gaîté,
La seule propriété
Dont je n'aie pu me défaire,
Car je ne les aurais plus
Si l'on prêtait là-dessus

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; UN VALET.

LE VALET.

ieur m'a chargé de vous dire qu'il était prêt à vous
r dans son cabinet.

CÉSAR oncle.

! qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là? Je ne sais
je suis... je présume que c'est un de tes amis.

CÉSAR neveu.

pas... (A part.) Diable ! il agirait sans façon et se met-
ion aise. (Haut.) C'est un monsieur que je connais très-
avec qui je suis en relations d'affaires, il n'est pas né
e que vous m'accompagniez chez lui... si vous voulez
ıdre à l'hôtel...

CÉSAR oncle.

que je n'aurais pas été fâché de déjeuner...

CÉSAR neveu.

ıien ! mon cher oncle, partez, je vous prie... je vous
sur-le-champ. (A part.) Il vaut mieux ne m'arrêter
nstant chez M. Dallainville. (Au valet.) Lafleur, je vous

(César neveu sort, suivi du valet.)

SCÈNE X.

CÉSAR oncle, seul.

r... partir... c'est bientôt dit ; je ne partirai certai-
t pas seul et à pied dans Paris, en plein midi...
d, je ne vois pas trop quelle route tenir... pour tra-
les ponts... Si je prends par la rue Mazarine... je

passe devant ce juif à qui je dois de l'argent et qui est toujours à sa fenêtre... rue Dauphine... j'ai mon tailleur... rue de Seine, mon bottier et mon libraire... je ne vois pas une rue de Paris qui ne m'offre un inconvénient... Mon neveu a raison, voilà longtemps que je fais le garçon, il faut absolument que je me marie... ne fût-ce que pour circuler librement dans la capitale.

AIR de *Julie*.

Pour être à l'abri de l'orage,
Pour éviter tout fâcheux créancier,
Pour être heureux enfin, peut-être sage,
Chacun le dit, il faut se marier.
Mainte folie ai fait dans ma jeunesse,
Qui ne menait à rien, c'est un grand tort.
Faisons cette dernière encor,
Puisqu'elle mène à la sagesse.

Mais je veux une jolie femme et une jolie dot, une jolie dot surtout à cause de mon neveu... Pauvre garçon, je veux qu'il ait tout mon bien... tout... dès que j'en aurai, parce qu'enfin, je suis son oncle... si on ne faisait pas quelque chose pour sa famille... Hein! qui vient là?...

SCÈNE XI.

LISE, CÉSAR oncle.

CÉSAR oncle, à part.

Diable... une jolie personne qui a l'air d'être chez elle... c'est sans doute la fille de la maison... (Haut, à Lise.) Mille pardons... mademoiselle, de me trouver ainsi dans ce salon sans être connu...

LISE.

Vous l'êtes plus que vous ne croyez... M. votre neveu nous avait prévenus de votre arrivée...

CÉSAR oncle.

Ah! mon neveu vous avait dit... c'est, parbleu ! fort bien à lui.

LISE.

Mon père se fait un plaisir de vous recevoir... et c'est en attendant que j'ai pris la liberté de venir vous tenir compagnie. (A part.) C'est son oncle ! si je pouvais me le rendre favorable...

CÉSAR oncle.

Certainement, mademoiselle... (A part.) Ma foi, le père et la fille sont très-honnêtes... jolie tournure... physionomie décente... c'est bien quelque chose comme ça qu'il me faudrait...

LISE.

Mais vous arrivez, nous a-t-on dit... Si vous vouliez prendre quelque chose...

CÉSAR oncle.

Ma foi... très-volontiers, puisque vous voulez avoir cette bonté-là... une tranche de jambon... une côtelette ou ce qu'il y aura.

LISE.

Lafleur! hé ! vite à déjeuner à monsieur.

(On apporte le déjeuner et César oncle mange avec avidité.)

CÉSAR oncle.

Je vous demande pardon d'en agir ainsi sans façon.

LISE.

Au contraire, si vous saviez quel plaisir vous me faites! Vous aviez bien faim?

CÉSAR oncle.

AIR du vaudeville du Mariage de Figaro.

J'en conviens, pour mille causes,
Au repas je fais honneur :
Teint de lis, lèvres de roses,

Mets choisis... œil enchanteur,
Vins exquis... combien de choses
Dont une seule suffit
Pour donner de l'appétit !

(A part, mangeant.) Diable... maison charmante. (Haut.) Mais je suis honteux que vous daigniez rester là... Si j'avais une vingtaine d'années de moins, le tête-à-tête serait plus agréable.

LISE.

Eh ! mon Dieu, quelle idée avez-vous donc de moi ? Je vous jure, monsieur, que j'ai toujours préféré les gens raisonnables.

CÉSAR oncle.

Vous ne pouviez pas mieux tomber.

LISE, souriant en le regardant.

Les gens de cinquante ans, par exemple.

CÉSAR oncle.

Eh ! mais, c'est à peu près mon âge.

LISE.

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

En raisonnant ainsi, je pense,
On fait preuve d'un grand bon sens.
Je conçois peu la préférence
Que l'on accorde aux jeunes gens.
Oui, savoir plaire est un art véritable,
Et de l'apprendre ils n'ont pas eu le temps,
On doit être bien plus aimable
Quand on l'est depuis cinquante ans.

CÉSAR oncle, à part.

Voilà la première femme que je rencontre qui ait un goût aussi décidé pour l'âge mûr. (Haut.) Comment ! vrai, je ne vous fais pas peur ?

LISE.

Un peu d'abord... mais maintenant cela s'est dissipé, vous avez l'air si bon!

CÉSAR oncle, à part.

C'est fini, je ne trouverai pas mieux que cela. (Haut.) Tenez, puisque mon neveu vous a parlé de moi, il a dû vous dire que j'appelais les choses par leur nom... moi, je vous trouve charmante.

LISE.

Dites-vous vrai?... Ah! que je suis heureuse. (A part.) Moi qui avais peur de ne pas lui plaire.

CÉSAR oncle.

Et vous n'êtes pas encore mariée?

LISE, baissant les yeux.

Mariée!... (A part.) Si j'osais, ce serait là l'occasion de lui parler. (Haut.) Mariée... non, monsieur, mais si vous vouliez...

CÉSAR oncle, vivement.

Comment! si je voulais...

LISE, de même.

Ah! monsieur, j'ai peut-être eu tort de vous parler ainsi! e suis légère, étourdie; mais, je vous en prie, monsieur, ne ne jugez pas là-dessus et n'allez pas concevoir de moi une nauvaise idée...

CÉSAR oncle.

Du tout... je suis au contraire enchanté de votre franhise, c'est ce qu'il me faut, c'est ce que j'aime. (A part.) fais quel dommage que mon neveu ne soit pas là dans la naison! parce que décidément, voilà l'épouse qui me conient; il est fâcheux que...

SCÈNE XII.

LES MÊMES; DALLAINVILLE.

LISE, l'apercevant.

C'est mon père... mais je n'aperçois pas avec lui M. votre neveu.

DALLAINVILLE, à César oncle.

Il vient de me quitter, à peine est-il resté quelques minutes avec moi, tant il avait hâte de vous retrouver.

CÉSAR oncle.

Oui, il m'avait donné rendez-vous à son hôtel... mais le désir de faire connaissance avec vous... surtout d'après l'accueil enchanteur que m'a fait mademoiselle votre fille...

DALLAINVILLE, saluant.

Monsieur, je vous prie de croire que je partage tous ses sentiments.

CÉSAR oncle, à part.

Par exemple, voilà un père surnaturel...

DALLAINVILLE.

Sans flatterie, là... comment la trouvez-vous?

CÉSAR oncle.

Ma foi, monsieur... je la trouve... (A part.) Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont donc?... (Haut.) je la trouve si bien que si j'osais... (A part.) Ma foi, je ne vois pas pourquoi je ne me présenterais pas... au pis aller... je serai refusé et voilà tout! (Haut.) Monsieur, vous connaissant à peine, ma proposition va vous paraître bien étrange et bien hardie...

DALLAINVILLE.

En aucune sorte, je sais que vous êtes franc et loyal comme un marin.

CÉSAR oncle.

C'est vrai...

AIR du vaudeville des Scythes et des Amazones.

J'ai passé trente ans de ma vie
Parmi les marins, les colons,
Je parle sans cérémonie
Et j'agis toujours sans façons.
Oui, ce bon ton, morbleu! que je dédaigne
N'est qu'un vain nom, qu'un inutile soin;
Du cabaret, voyez-vous, c'est l'enseigne,
Et le bon vin n'en eut jamais besoin.

Oui, mais vous ne vous doutez peut-être pas du sujet sur lequel je vais vous entretenir...

DALLAINVILLE.

Au contraire... je vous ai deviné et je vous comprends à merveille, il s'agit de ma fille, n'est-il pas vrai?... Eh bien! vous me prévenez, car j'allais vous en parler.

CÉSAR oncle.

Comment?...

DALLAINVILLE.

Oui, d'après ce que m'a dit votre neveu, j'ai vu qu'on pouvait se fier à vous... que vous étiez homme d'honneur... et fort aimable, quoique un peu brusque.

CÉSAR oncle.

Mon neveu est trop bon... il a toujours pensé trop de bien de son oncle.

DALLAINVILLE.

Du tout, monsieur, et je me fais un honneur de m'allier à une famille telle que la vôtre...

CÉSAR oncle.

Non, monsieur... c'est moi.

DALLAINVILLE.

C'est moi, vous dis-je...

CÉSAR oncle.

Je vous disais donc que votre fille m'a paru charmante... et d'après ce que j'ai cru voir tout à l'heure...

DALLAINVILLE, lui prenant la main.

Vraiment... c'est très-bien... c'est à merveille... mais ne parlons pas de ces choses-là tout haut...

CÉSAR oncle.

C'est trop juste, c'est entre nous.

DALLAINVILLE.

Ma chère Lise...

LISE.

Mon père, je vous laisse.

CÉSAR oncle, la saluant.

Vous me permettez donc de m'occuper de vous?

(Lise lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE XIII.

CÉSAR oncle, DALLAINVILLE.

CÉSAR oncle.

Ah çà ! maintenant que nous sommes seuls... je ne vais pas par quatre chemins... je vous prie ne pas m'en vouloir si j'aborde franchement la question.

DALLAINVILLE.

Nullement, vous pouvez parler.

CÉSAR oncle.

AIR : Femmes voulez-vous éprouver. (*Le Secret.*)

Eh bien ! il faut trancher le mot,
Dût ma franchise vous déplaire,
Dans le mariage la dot
Est le point le plus nécessaire.
Votre fille, on le dit partout,

Réunit grâce, esprit, tournure :
La nature lui donna tout;
Faites-vous comme la nature?

DALLAINVILLE.

Écoutez... je n'ai qu'une fille et je suis riche; mais j'aime beaucoup mes aises et je tiens à ne pas me dessaisir.

CÉSAR oncle.

Diable!...

DALLAINVILLE.

Je lui donne vingt mille livres de rente aujourd'hui et autant après ma mort... ça vous convient-il?

CÉSAR oncle, lui prenant la main.

Touchez là.

DALLAINVILLE.

A moins que vous n'ayez là-dessus quelques objections à me soumettre.

CÉSAR oncle.

Du tout, du tout... Ce que vous ferez sera bien fait.

DALLAINVILLE.

Quant à vous, monsieur, vous agirez comme vous l'entendrez et d'après ce que votre cœur vous dictera.

CÉSAR oncle.

Tout, monsieur, tout, à l'exception de l'argent comptant.

DALLAINVILLE.

Je vous prie de croire que nous n'exigeons rien de vos biens, absolument rien! nous vous laissons à cet égard toute la latitude...

CÉSAR oncle.

Et vous faites bien.

DALLAINVILLE, lui serrant la main avec effection.

Je le sais!

CÉSAR oncle, de même.

Monsieur!... vous êtes l'homme le plus honnête et le plus étonnant que je connaisse.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; UN VALET.

LE VALET, à Dallainville.

Monsieur, c'est une lettre et une feuille de papier timbré à votre adresse...

DALLAINVILLE.

A moi... une signification? (A César oncle.) Voulez-vous permettre? (A part, lisant.) « J'ai l'honneur de vous prévenir... » (Regardant la signature.) Ce n'est pas pour moi... c'est la marchande de modes de ma fille... « de vous prévenir, monsieur... » Si vraiment! (Lisant à voix basse.) « que le M. César « qui doit épouser votre fille n'est autre que mon traître, mon « perfide. Vous trouverez ci-jointe la promesse de mariage « qu'il m'a faite, dûment signifiée et enregistrée... » Qu'est-ce que cela veut dire?... « J'espère qu'il n'y aura pas besoin « d'autre opposition au mariage, surtout quand vous saurez « qu'il est criblé de dettes, ainsi que l'attesteront les vi- « sites de ses créanciers que je vais faire prévenir et en- « voyer chez vous. » (Haut.) Voilà qui est bien inconcevable!...

CÉSAR oncle.

Eh bien! mon cher, qu'avez-vous donc?

DALLAINVILLE.

Rien... Je sais d'ordinaire le peu de cas qu'on doit faire de pareils avis; mais cependant, il serait peut-être imprudent de les négliger tout à fait.

CÉSAR oncle.

Que voulez-vous dire?

DALLAINVILLE.

Je vous l'avouerai... je viens de recevoir sur les mœurs et la conduite de votre neveu les renseignements les plus défavorables...

CÉSAR oncle, voulant prendre le papier.

Comment ! il serait possible...

DALLAINVILLE.

Allons ! n'allez pas vous fâcher... et lui faire des scènes... je vous déclare, moi, que je n'en crois rien... mais encore faut-il savoir...

CÉSAR oncle.

Comment, savoir... mais sur-le-champ ! Je voudrais bien voir que mon neveu se permît... diable ! c'est que je ne plaisante pas...

DALLAINVILLE.

Vous êtes aussi trop sévère... ce n'est peut-être qu'une folie de jeune homme, et, d'ailleurs, dans nos lois, cette promesse de mariage... car c'en est une... ne peut être valable et n'est sans doute qu'une plaisanterie.

CÉSAR oncle.

Une promesse de mariage !... Comment ! morbleu ! lui qui a un air si sage, si Caton... qui à chaque instant me fait des sermons...

DALLAINVILLE.

Ah ! il vous fait des sermons !

CÉSAR oncle.

Oui, monsieur... et il a fait des promesses de mariage ! parbleu ! et moi aussi j'en ai fait... c'est-à-dire que j'en ai fait dans mon temps... mais au moins j'en convenais. Tenez, voyez-vous, ce qui me fait le plus de peine dans sa conduite, c'est qu'il est sournois !

AIR : Morbleu ! je ne prétends pas dire. (*L'Eclipse totale.*)

Avec chagrin je vois qu'il se déguise ;
Chacun peut errer ici-bas,

Mais tout s'excuse avec de la franchise,
Aussi, morbleu ! je ne me cache pas.
La modestie au fond pourtant me touche :
Sur le bien que j'ai fait déjà,
Sur l'argent que ma main prêta,
Je défierais que l'on ouvrît la bouche,
Mais mes défauts, chacun vous les dira.

DALLAINVILLE.

Je vous en estime davantage.

CÉSAR oncle.

Ah çà ! mon neveu et moi, ça fait deux... et j'espère que pour nous ça ne changera pas...

DALLAINVILLE.

Non, certainement, cela ne changera rien à nos relations ensemble... vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus... Mais vous sentez bien maintenant que jusqu'à ce que tout cela soit éclairci... il est impossible de conclure... ce serait même une imposture, que la tranquillité et l'honneur de la famille exigent qu'on sache à quoi s'en tenir... je suis sûr qu'un retard de quelques mois ne vous fera rien et que vous serez de mon avis.

(Il le salue et sort.)

SCÈNE XV.

CÉSAR oncle, seul.

Quelques mois ! quelques mois... il est bon, comme si j'avais le temps d'attendre... Morbleu !... une affaire qui était en si bon train ! faut-il que l'inconduite de mon neveu... il y a toujours comme cela, dans les familles, des gens qui vous font du tort !...

SCÈNE XVI.

CÉSAR oncle, JASMIN.

CÉSAR oncle.

Ah! c'est toi, Jasmin...

JASMIN.

Eh! oui, monsieur... j'étais las de vous attendre, et je vous croyais parti.

CÉSAR oncle.

Il s'agit bien de cela... une affaire magnifique... un établissement superbe...

JASMIN.

Pour vous, monsieur?

CÉSAR oncle.

Oui, pour moi... et j'ai besoin plus que jamais de toute ton adresse.

JASMIN.

J'entends... faire la cour à la fille, endoctriner le père...

CÉSAR oncle.

Tout cela est arrangé, conclu, décidé ; je ne sais pas comment ils ont fait, ils m'adorent tous... Mais il y a un grand inconvénient, ils demandent du temps...

JASMIN.

Ils en demandent?... Eh bien! il faut leur en donner, et d'autant plus facilement que c'est à peu près la seule chose dont nous puissions disposer.

CÉSAR oncle.

Oui, mais attendre, c'est vouloir tout perdre... ces gens-là ont de moi la plus haute opinion... tu sens bien que ça ne peut pas durer...

JASMIN.

Sans doute... il est même déjà assez étonnant que... Quel parti prendre ?...

CÉSAR oncle.

Si on brusquait les événements ?...

JASMIN.

Ma foi, oui... Le père y consent ?...

CÉSAR oncle.

La fille aussi !... Ce n'est pas la première folie que nous ferons.

JASMIN.

Celle-là du moins est louable et légitime... c'est pour épouser !...

CÉSAR oncle.

Mon ami... je t'entends, il n'y a pas d'autres moyens... c'est même un service à leur rendre.

JASMIN.

Sans doute... le père se fâchera d'abord, et puis en sera enchanté...

CÉSAR oncle.

C'est dit, comme l'autre fois.

JASMIN.

Oui, monsieur, mais pour ces coups-là il faut de l'argent.

CÉSAR oncle.

Eh bien ! n'avons-nous pas mon neveu ?... Il ne peut pas s'opposer à mon établissement.

JASMIN.

Oui, monsieur, mais nous lui avions promis de ne plus être mauvais sujet.

CÉSAR oncle.

C'est juste, au seul mot d'enlèvement, ce serait encore des objections... des sermons, et cependant...

AIR du vaudeville de *Florian.*

Je sais qu'il ne s'épargne rien,
Quoiqu'il fasse le bon apôtre,
Et lui qui me prêche si bien
En cachette en fait plus qu'un autre.
Il met à profit les instants,
Et fait, d'une façon charmante,
Autant de tours qu'à dix-huit ans
Et plus de sermons qu'à soixante.

C'est ennuyeux de ne pas pouvoir emprunter... gratis... Écoute, ne lui disons rien... je me fais avancer l'argent de demain pour mon voyage... et quand l'affaire sera terminée, je lui apprendrai tout en lui présentant sa tante...

JASMIN.

A merveille... il ne faut plus maintenant que trouver un moyen.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; DALLAINVILLE, LISE.

DALLAINVILLE.

Ah ! monsieur, vous nous voyez désolés... Votre malheureux neveu...

CÉSAR, oncle.

Eh bien ! morbleu ! Qu'est-ce que c'est ?

DALLAINVILLE.

Tout se confirme... il a donc de bien mauvaises affaires... On vient de présenter de lui une lettre de change de mille écus qui est protestée.

CÉSAR oncle,

Cela n'est pas possible !

LISE.

Il y a là-bas une douzaine de créanciers... des figures!... si vous les aviez vus...

CÉSAR oncle.

Je sais ce que c'est, je le sais !...

AIR du Lendemain.

(A part.)
Ne pouvait-il par quelqu'épître
Les renvoyer?... pauvre garçon !
Il faudra que, sur ce chapitre,
Je lui donne quelque leçon.
Mais d'où vient donc l'exactitude
De tout ce peuple créancier?
C'est qu'il aura pris l'habitude
De les payer.

(Toujours à part.) S'il faisait comme moi !...

LISE.

Et ils veulent entrer, sous prétexte qu'il est dans cette maison. Ce n'est pas cela qui m'effraie, mais je crains... qu'ils ne se rendent ensuite ou chez lui ou à son ministère, avant qu'on ait le temps de le prévenir.

CÉSAR oncle.

Non, parbleu! je ne le souffrirai pas... Si j'avais des fonds dans ce moment, je paierais pour lui... mon pauvre neveu... le plus brave jeune homme!... Si vous saviez ce que je lui dois... je me ferais plutôt mettre en prison à sa place.

LISE.

Monsieur !

CÉSAR oncle.

Au fait, une bonne idée... puisque vous craignez pour lui... pendant qu'ils m'emmèneront... mon neveu aura le temps de s'éloigner... Jasmin, cours l'avertir, moi je reste ici.

DALLAINVILLE.

Monsieur ! une pareille générosité...

CÉSAR oncle.

Laissez donc, il en a fait bien d'autres pour moi... c'est à charge de revanche.

LISE.

Les voici...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; TROUPE DE CRÉANCIERS.

FINALE.

AIR nouveau.

LISE.

Ah ! grand Dieu ! quel fâcheux hasard !

LES CRÉANCIERS.

Il faut qu'on nous livre César.

CÉSAR oncle, sans regarder.

C'est moi, qui suis César.

LES CRÉANCIERS.

Oui, c'est lui, c'est bien lui,
Nous le tenons aujourd'hui.

JASMIN.

Monsieur, que venez-vous de faire ?

CÉSAR oncle, qui les voit.

Diable ! je suis pris, je le voi,
Mais c'est pour mon compte, ma foi !

TOUS.

Quelle aventure !

CÉSAR oncle, à Jasmin.

Sortons-en avec dignité.

(A Dallainville et à Lise.)
Adieu ! je perds ma liberté,
Pour l'amitié, pour la nature.
Adieu, (*Bis.*) mes bons amis.

LISE.

Mon père ! mon père,
Le laisserez-vous faire ?

DALLAINVILLE.

Je suis électrisé, vraiment,
Par ce noble dévoûment.
Quel beau caractère !
(Aux créanciers qui vont pour l'emmener.)
Arrêtez... oui, dans cette occasion,
Moi je me rends sa caution.

JASMIN.

Voilà, j'espère,
D'honnêtes gens.

LES CRÉANCIERS.

Monsieur, c'est dix mille francs.

DALLAINVILLE.

Que m'importe ! avec un si galant homme
Je ne suis point inquiet de ma somme ;
Je signe.

JASMIN.

L'honnête homme !

CÉSAR oncle, à Dallainville.

Monsieur...
(A part.)
Je ne sais pas son nom...
(Haut.)
Voilà bien un trait de Caton.

DALLAINVILLE.

Avec un aussi galant homme,
J'aurai bientôt, je crois, ma somme.

CÉSAR oncle, aux créanciers.

Voilà votre argent compté,
Et maintenant dans Paris, je l'espère,
Je puis marcher en liberté.

LES CRÉANCIERS.

Voilà mon mémoire acquitté.

CÉSAR oncle.

Adieu, bon, excellent père.
Je l'échappe belle, morbleu!
Courons, courons chez mon neveu.

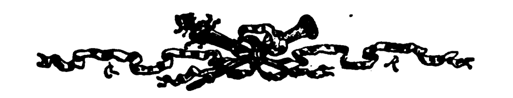
DALLAINVILLE et **LISE.**

Partez, homme estimable, adieu!
Et prévenez votre neveu.

LES CRÉANCIERS.

Nous l'échappons belle, morbleu!
Nous aurons notre argent. Adieu.





ACTE DEUXIÈME

Un salon élégant, chez César neveu.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR oncle, seul, assis dans un fauteuil.

Ma foi, reposons-nous de nos fatigues... me voici, grâce au ciel, arrivé à bon port et en sûreté chez mon neveu... Il est fort bien logé, mon neveu, et quand je compare son salon à ma petite mansarde... c'est fini, je renonce aux logements de garçon... c'est trop haut.

AIR : Tous les matins, dans le jardin.

Oui, j'y renonce pour jamais.
Grâce à ma fortune nouvelle,
J'aurai des chevaux, des laquais,
Une maison et vaste et belle.
Jadis le plus simple logis
Suffisait au goût de mon âme,
Car je n'avais que mes amis,
Je vais avoir ceux de ma femme.

Mais je ne vois pas revenir Jasmin.. je l'ai chargé de se tenir en embuscade et de tout voir... tout examiner... Pourvu que ce maraud-là n'aille pas me faire quelque étourderie... c'est qu'un enlèvement est à peu près ce que nous avons de plus difficile et de plus scabreux... Je ne parle pas des enlèvements de l'Opéra... il y a toujours un tel accord que...

SCÈNE II.

CÉSAR oncle, CÉSAR neveu.

CÉSAR neveu, à la cantonade.

Oui... que personne n'entre et qu'on me laisse seul...

(Il se jette dans un fauteuil.)

CÉSAR oncle.

Ah ! c'est toi, mon cher ami?

CÉSAR neveu.

Oui, mon oncle... oui, c'est moi. (A part.) Je n'y tiens plus... j'étouffe de colère... me faire un pareil accueil...

CÉSAR oncle.

Qu'as-tu donc ?

CÉSAR neveu.

Rien... mon oncle... rien... (A part.) Mais j'apprendrai la cause de cet affront... refuser de me voir... de s'expliquer... son père, encore, cela pourrait se concevoir, mais elle !...

CÉSAR oncle.

Ah çà ! tu as quelque chose...

CÉSAR neveu.

Mais non, vous dis-je, laissez-moi...

CÉSAR oncle.

Que je te laisse, quand tu as du chagrin !...

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

Quand les honneurs, les plaisirs te surviennent,
Je ne vais pas t'offrir mon amitié;
Mais tes chagrins, ventrebleu ! m'appartiennent
Et j'en réclame la moitié.
De tes bienfaits j'abuse sans excuses :
Tes soins, ton or, tout est à moi;
Mais ton cœur change, et voilà, je le voi,

Le premier jour que tu refuses
De tout partager avec moi.

Voyons, Charles... mon garçon, qui t'a fait de la peine? dis-moi seulement son nom, et je jure qu'avant une heure.. tu m'entends... ou tu n'auras plus d'oncle, le diable m'emporte!

CÉSAR neveu.

Allons, qu'allez-vous donc supposer?

CÉSAR oncle.

Alors c'est que tu es amoureux...

CÉSAR neveu.

Eh bien! oui, mon oncle... je ne vous en ai pas parlé, c'était tout à fait inutile.

CÉSAR oncle.

Eh! pourquoi cela? j'aurais été trouver celle que tu aimes, je lui aurais dit : Mon neveu est un garçon charmant, un garçon d'esprit, vous ne trouverez pas mieux dans tout Paris... et corbleu! vous l'épouserez... ou nous verrons.

CÉSAR neveu.

Voilà justement ce que je ne voulais pas... d'ailleurs tout serait inutile... Apprenez qu'aujourd'hui même, sans raison, sans motif... on me refuse la porte, et son père me donne à entendre qu'il me prie de suspendre mes visites...

CÉSAR oncle.

Refuser la porte à mon neveu!... dis-moi son nom, j'y vais tout de suite.

CÉSAR neveu.

Mais non... encore une fois vous gâteriez tout... Vous sentez bien qu'il y a là-dessous quelque rival... qu'on a cherché à me desservir... qu'on a calomnié ma conduite... Mais, grâce au ciel, on n'a rien à me reprocher... et je défie bien...

CÉSAR oncle.

Ah! prends garde, cependant, il se pourrait que quelques-unes de tes... comment dirais-je cela... de tes espiègleries fussent parvenues...

CÉSAR neveu.

A moi, mon oncle?...

CÉSAR oncle.

AIR : O Mahomet! ton paradis des femmes.

Nous connaissons tes petites fredaines,
Tu peux parler devant moi franchement.
Allons, allons, mon cher, je sais des tiennes :
Je le vois bien, morbleu ! c'est dans le sang.

CÉSAR neveu.

Mais est-ce à moi?...

CÉSAR oncle.

Cela court dans le monde.

CÉSAR neveu.

Quelle imposture ! ici je vous réponds!...

CÉSAR oncle.

Mais ne crains pas, mon Dieu! que je te gronde :
Tu sais combien j'aime peu les sermons.

Il faut bien que jeunesse se passe, mais au moins on prend garde que cela ne se sache... car enfin, à moi qui te parle, ça m'a fait du tort.

CÉSAR neveu.

Ah çà ! mon oncle, avez-vous juré de me faire perdre la tête?...

CÉSAR oncle.

Allons, allons! je vois que tu n'es pas franc, je ne te presserai pas davantage... mais quelles sont tes intentions et que comptes-tu faire?...

CÉSAR neveu.

D'abord découvrir mon rival, ce qui ne sera pas difficile...

en examinant attentivement quelles sont les personnes qui fréquentent la maison.

CÉSAR oncle.

C'est bon... charge-moi de cela, je m'établis dans quelque café des environs, j'y prends négligemment une demi-douzaine de petits verres ou de demi-tasses... parce que, vois-tu, un homme qui prend un petit verre, ça n'excite pas de soupçons...

CÉSAR neveu.

Je vous remercie mille fois... mais vous oubliez que vous ne pouvez faire un pas sans courir le risque d'être arrêté par vos créanciers...

CÉSAR oncle.

Qu'est-ce à dire?... Apprenez, monsieur, que je peux aller partout tête levée... Dieu merci! on a du crédit et des amis qui donnent caution pour vous...

CÉSAR neveu.

Comment! vous avez trouvé quelqu'un qui a donné caution pour vous?

CÉSAR oncle.

Oui, monsieur, et si je voulais, je vous en dirais bien d'autres; ainsi, sois tranquille... je vais te seconder et te servir dans tes amours... tu me connais.

CÉSAR neveu, à part.

C'est cela qui me fait trembler... (Haut.) Mon oncle, je vous en prie, je vous en supplie, ne vous mêlez de rien que je ne vous le dise... si j'ai besoin de vous, je jure de vous employer... mais jusque-là... attendez...

CÉSAR oncle.

Eh! bien, mon garçon... je te le promets...

CÉSAR neveu.

AIR : Je regardais Madelinette. (Le Poëte satirique.)

Si Lise devient infidèle,

Hélas ! jugez de mon chagrin !
De nouveau je me rends chez elle,
Je veux connaître mon destin.

CÉSAR oncle.

Dans le danger qui t'environne,
Ton oncle au moins te restera.
L'amour parfois nous abandonne,
Mais la nature est toujours là.

Ensemble.

CÉSAR neveu.

Si mon amante est infidèle, etc.

CÉSAR oncle.

Si son amante est infidèle,
Hélas ! jugez de son chagrin !
De nouveau retourne chez elle,
Tâche d'apprendre ton destin.

(César neveu sort.)

SCÈNE III.

CÉSAR oncle, seul.

Pauvre garçon !... j'en suis là tout ému... Conçoit-on qu'il y ait des gens qui puissent le refuser?... un joli sujet... un charmant cavalier... qui tient à une excellente famille, et un cœur, surtout... Enfin lui et son père ont tout fait pour moi et je n'ai jamais rien fait pour eux ! rien... Je ne compte pas ce soufflet que j'ai donné l'autre jour à ce blanc-bec qui osait dire du mal de mon neveu, parce que ce soufflet-là ne lui a rien rapporté... mais son rival... Ah ! si je le rencontrais, mon pauvre Charles, quel plaisir j'aurais à donner ou à recevoir pour toi un bon coup d'épée ! je ne risque rien, je suis encore garçon... demain, je ne dis pas.

SCÈNE IV.

CÉSAR oncle, **UN CHASSEUR** en livrée.

CÉSAR oncle.

Qui vient là ? Qu'est-ce que c'est ?..

LE CHASSEUR, tenant une lettre.

Monsieur César...

CÉSAR oncle.

C'est ici... donne. (Lisant.) « Monsieur, vous ne devez pas « trouver étonnant que j'aie tout à l'heure refusé de vous « recevoir... » Diable ! c'était pour mon neveu, et c'est sans doute une lettre du père inflexible... dont il m'avait parlé... Ma foi, puisque j'ai commencé... (Continuant.) « Quoiqu'il n'y « ait entre nous aucune promesse formelle... vous devez « comprendre qu'au point où nous en étions, votre pré- « sence serait pénible pour ma fille et nuirait même à « tout autre établissement que je puis avoir en vue... » C'est clair, voilà le rival. « Je vous crois donc trop galant « homme pour ne pas cesser vos visites, et vous prie de « croire à l'expression de mes regrets et de ma considéra- « tion. — DALLAINVILLE. » Ah ! il s'appelle Dallainville ?... Je ne le connais pas et n'en ai jamais entendu parler... Mais, parbleu ! voilà l'occasion que je désire. (Écrivant.) « Mon- « sieur, je suis fâché de vous dire que vous êtes un sot, car « celui qui convient le mieux à votre fille est celui qu'elle « aime ; je n'en obéirai pas moins à vos ordres, mais à une « condition, c'est que vous m'apprendrez le nom et l'adresse « de mon rival ; réponse s'il vous plaît et sur-le-champ. » Et je signe : « CÉSAR. » (Au chasseur.) Tiens, porte cela à ton maître, à M. Dallainville, n'est-il pas vrai ?

LE CHASSEUR.

Oui, monsieur.

CÉSAR oncle.

Eh bien! va, ne perds pas de temps et dis-lui que j'at-
ends la réponse avec impatience.

SCÈNE V.

CÉSAR oncle, puis JASMIN.

CÉSAR oncle.

J'ai mené ça rondement, et bientôt j'espère, sans que mon
neveu s'en soit seulement douté... une... deux... Ah
à! et mes affaires à moi, car il ne faut pas non plus les
négliger.

JASMIN, passant sa tête par la porte et à voix basse.

Monsieur!...

CÉSAR oncle.

Eh! arrive donc, malheureux...

JASMIN.

Ma foi! monsieur, j'aurais voulu vous y voir... si vous
saviez ce que j'ai fait... j'ose dire qu'à ma place vous n'au-
riez pas fait pire.

CÉSAR oncle.

Quelque gaucherie... j'en suis sûr, car je te vois un air
tout effaré.

JASMIN, mystérieusement.

Monsieur votre neveu est-il chez lui?

CÉSAR oncle.

Non, il est sorti.

JASMIN.

Tant mieux... cela nous laisse un peu de temps pour
réfléchir et rassembler nos idées... là-dedans on peut at-
tendre...

CÉSAR oncle.

Et qui ?

JASMIN.

Un instant, parlons bas, s'il vous plaît et procédons par ordre... D'après vos instructions, je me suis mis en embuscade dans la maison du faubourg Saint-Germain où vous avez ce matin déjeuné... impossible, comme vous l'espériez, de tenter un coup de main ; une maison superbe... de nombreux domestiques et des voisins...

CÉSAR oncle.

Ah diable !

JASMIN.

Attendez... Près de moi... sous la porte cochère... car je faisais mes observations dans la rue, une voiture élégante avait l'air d'attendre ses maîtres, lorsque je vois descendre et s'arrêter sous un vestibule une jeune personne que je reconnais du premier coup d'œil et qui était accompagnée d'une espèce de femme de chambre... on appelle plusieurs fois et d'un air d'impatience : « Lafleur... Lafleur !... » Point de Lafleur ; j'ai pensé que c'était le cocher, et, comme il ne venait pas, j'ai présumé qu'il était au cabaret... d'abord tous les Lafleur que j'ai connus étaient ivrognes... alors je me présente... je ne vous dirai pas dans quelle intention... car franchement je n'en avais aucune... on me reconnaît. « C'est le domestique de M. César... » J'offre mes services et me voilà appelant à tue-tête ce Lafleur, ce coquin, ce maraud de Lafleur qui laisse ainsi ses chevaux et fait attendre ses maîtres... pendant ce temps, j'entends la jolie demoiselle dire à la suivante : « Mon Dieu ! nous n'arriverons « jamais, et une visite indispensable, une grand'tante qui « arrive de province et qui demeure rue de Babylone... » rue de Babylone, je ne sais seulement pas de quel côté... peut-être à l'extrémité de Paris... Je salue encore... Puisque mademoiselle est si pressée, j'offre de monter sur le siége... je conduis à merveille, et M. César sera enchanté

que mademoiselle ait bien voulu se servir de ses gens... Moment d'hésitation... on finit par accepter et me voilà en route pour la rue de Babylone que je déclare connaître parfaitement... Ma foi, monsieur, je vous avoue qu'il me survint alors une idée diabolique... et que sans doute votre génie m'avait inspiré... Monsieur m'envoyait en reconnaissance pour tenter un enlèvement... jamais je ne pouvais trouver une plus belle occasion puisque j'étais là comme la Providence, tenant les rênes et dirigeant les événements.

CÉSAR oncle.

Comment? tu aurais osé...

JASMIN.

Oui, monsieur, j'ai improvisé un coup de main; mais, n'ayant rien médité, rien arrêté entre nous, quel parti prendre? où conduire votre prétendue?.. chez vous?... Vous savez bien que nous n'en avons jamais, du moins de positif; d'ailleurs il fallait que l'apparence répondît... ma foi j'ai pensé à l'hôtel de monsieur votre neveu... je suis arrivé par la porte des jardins, qui donne sur une rue peu fréquentée... on me dit de demander madame de la Blandinière... vous sentez bien qu'elle y était... seulement je suppose qu'elle est à sa toilette et ne peut pas paraître avant dix minutes... j'installe ces dames dans l'appartement à côté et viens vous prévenir que, grâce à mon audace, votre prétendue et sa femme de chambre sont maintenant en notre pouvoir... Jugez et décidez.

CÉSAR oncle.

Il serait possible!... mon ami, mon sauveur!... il n'y a que nous autres mauvais sujets pour avoir de tels héros, de tels valets de chambre à notre service. Tu es le César de la livrée... une hardiesse... mais je t'avoue que, malgré toute la mienne, je tremble de me présenter devant elle et d'entamer l'explication.

AIR : T'en souviens-tu.

J'aurais besoin d'un interprète habile.

JASMIN.

Allons! monsieur, il faut vous rassurer.
Faire l'amour est-il si difficile?

CÉSAR oncle.

Le difficile est de le déclarer.
Jusqu'à présent, vivant en vrai cosaque,
Faisant, morbleu! la guerre sans façon,
Je fus toujours bien plus fort sur l'attaque
Que sur la déclaration.

Comment diable va-t-elle me recevoir?... A propos de moyens de séduction, as-tu songé à ce que je t'ai dit?...

JASMIN.

Oui, monsieur, j'y ai pensé, vous aurez la corbeille la plus élégante et la plus riche, nous serons servis en amis... je me suis adressé à des connaissances, à madame Crépon.

CÉSAR oncle.

Morbleu! tu as eu tort, très-grand tort, et cette petite fille qui est là, avec qui j'ai des arrangements...

JASMIN.

Dame! monsieur, je ne savais pas.

CÉSAR oncle.

Où diable vas-tu dans ces endroits-là?

JASMIN.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

Comme on y travaille à merveille
Et qu'il est un des plus voisins,
J'ai choisi là votre corbeille.

CÉSAR oncle.

On ne prend dans ces magasins
Que les bagatelles d'usage,
Rubans, faveurs et cœtera;
Mais tu sais qu'on ne va pas là
Dès qu'il s'agit de mariage.

Mais entrons toujours.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CÉSAR neveu.

CÉSAR neveu, entrant comme un furieux.

non oncle, je vous trouve à propos, si vous saviez ouvelle!...

CÉSAR oncle.

-ce que c'est, mon garçon?

CÉSAR neveu.

fois, c'est à vous que j'ai recours.

CÉSAR oncle.

morbleu! me voilà, je suis à toi...

JASMIN, lui faisant signe qu'on l'attend.

eur...

CÉSAR oncle.

-moi tranquille, tu vois bien que mon neveu a be-moi.

CÉSAR neveu.

nez donc, ce que vous ne croirez jamais, que Lise, j'aime, est enlevée.

CÉSAR oncle.

A part.) C'est donc aujourd'hui la journée...

CÉSAR neveu.

, mon oncle... venez avec moi, nous la chercherons, rouverons, et malheur au perfide!... je vous disais j'avais un rival, je l'aurais parié.

CÉSAR oncle.

i j'en suis sûr.

CÉSAR neveu.

en êtes sûr... mon oncle, vous en êtes sûr... Ah! pouvons le rencontrer!...

CÉSAR oncle.

Sois tranquille, je m'en charge, et dans un instant j'aurai son adresse.

CÉSAR neveu.

Vous ?...

CÉSAR oncle.

Eh! oui, te dis-je, j'ai écrit au père, j'ai arrangé tout cela, il ne faut pas croire qu'en ton absence...

CÉSAR neveu.

Eh bien ! mon oncle, partons à l'instant.

CÉSAR oncle.

Un moment, monsieur... un moment... comme vous y allez ! ce n'est pas ainsi qu'on traite ces affaires-là, il faut du calme, du sang-froid, cela me regarde.

CÉSAR neveu.

Mais, mon oncle, songez donc qu'il faudra sans doute...

CÉSAR oncle.

Eh bien ! ne suis-je pas là ?

CÉSAR neveu.

D'accord ; mais c'est moi, moi seul...

CÉSAR oncle.

Ah ! tu crois que je le souffrirais... que j'exposerais l'héritier de mon nom, mon ami, mon neveu ?... Non, monsieur, non, cela ne sera pas : les gens d'honneur, les gens de mérite sont rares, il faut les conserver... moi, c'est différent.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

De mes jours que le destin dispose,
A ses coups, loin de me dérober,
En riant, morbleu ! je les expose ;
Et, quand je devrais succomber,
Entre nous, la perte n'est pas grande
Qu'un mauvais sujet soit de côté,
Qui pourra, je te le demande,
Le remarquer sur la quantité ?

CÉSAR neveu.

Mais encore une fois...

CÉSAR oncle.

Ecoute ! si tu me mets en colère, tu ne sauras rien et je garderai pour moi son adresse ; j'en suis le maître, j'espère... mais, puisque je te promets de tout arranger... Que diable ! tu peux t'en rapporter à moi une fois en ta vie... D'ailleurs, une autre considération qui va t'arrêter, c'est qu'en restant ici, je te devrai un signalé, un important service... je te connais, tu n'hésiteras pas... j'ai ici chez toi, dans ton appartement, une jeune personne...

CÉSAR neveu.

Comment, mon oncle ?

CÉSAR oncle.

En tout bien, tout honneur... nous devons nous épouser, c'est depuis ce matin que je lui fais ma cour, et comme ça n'en finissait pas, j'ai pris le parti de l'enlever.

CÉSAR neveu.

Comment !... vous qui comme moi blâmiez tout à l'heure...

CÉSAR oncle.

C'est bien différent... nous nous aimons, tout est d'accord avec la famille.

CÉSAR neveu.

J'entends ! encore quelque intrigue comme celle de ce matin...

CÉSAR oncle.

Du tout... du tout... une jeune personne comme il faut, d'une haute naissance, d'un très-bon ton, c'est même là ce qui m'empêche de me livrer, parce que, vois-tu, ce genre-là, ça me gêne... tandis que toi, qui es gentil, qui as l'usage du monde...

(Il fait un geste à Jasmin.)

AIR : Pardon, si, malgré la défense.

Que ton esprit la persuade,
Avec art parle-lui de moi,
Charge-toi de cette ambassade,
Cela rentre dans ton emploi ;
Vante mes mœurs, ma vertu, mon génie :
Quand le portrait serait un peu flatté,
Tu sais fort bien dans la diplomatie
Qu'on ne dit pas toujours la vérité.

Pendant que je vais chercher ta prétendue, tu consoleras ici la mienne... D'ailleurs, toi qu'elle connaît déjà un peu elle aura plus de confiance. Silence... la voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; LISE.

LISE.

O ciel !...

CÉSAR neveu.

Que vois-je, vous, dans ces lieux ?...

CÉSAR oncle, à son neveu.

Mon ami. . c'est elle !...

CÉSAR neveu.

Eh ! oui, c'est elle... mais par quel hasard ?... vous qui m'étiez ravie et que j'ai cru perdre pour jamais...

CÉSAR oncle.

Eh ! qui donc ? morbleu !

CÉSAR neveu.

Celle qui m'était promise... celle que j'aime.

CÉSAR oncle.

Celle que tu aimes ?

LISE.

Eh ! oui, vous le saviez bien.

CÉSAR oncle.

Comment... corbleu ! j'ai fait là de joli ouvrage !

LISE, à César oncle.

Ah ! monsieur, je vous en supplie, daignez me protéger ; où suis-je, et pourquoi m'a-t-on amenée ici ?

CÉSAR oncle.

Pourquoi, pourquoi ?... Eh parbleu ! vous êtes enlevée.

CÉSAR neveu.

Enlevée !

CÉSAR oncle.

Eh ! oui, par moi qui suis un fou, un extravagant... qu ne fais jamais que des sottises ; moi qui donnerais mon sang, ma vie, pour mon neveu, et qui lui ai fait plus de tort que son plus mortel ennemi... Mon garçon, je te cède tous mes droits... mes droits de conquête bien entendu... car je n'en ai pas d'autres... aussi pourquoi te défier de moi et ne pas me faire part de tes projets ? tu vois que tu m'exposais à chasser sur tes terres. Bien heureusement encore que c'est chez toi que j'ai enlevé ta prétendue.

LISE, à César neveu.

Comment ! je suis chez vous, grands dieux ! si mon père vient à savoir ! il est déjà contre vous dans une telle colère... ce matin il vous aimait, vous estimait, vous nommait son gendre ; à présent, il ne veut plus vous voir et m'a ordonné de vous oublier.

CÉSAR neveu.

Eh ! qui a pu me desservir ainsi auprès de lui ?...

CÉSAR oncle.

Tu le demandes ? (En pleurant.) C'est moi, c'est encore moi !...

CÉSAR neveu.

Vous, mon oncle !...

CÉSAR oncle.

Mon ami, tue-moi... je t'en prie, tu me rendras service.

CÉSAR neveu.

Eh ! non, mon oncle, le ciel m'en préserve ! cherchons plutôt quelque moyen de tout réparer... D'abord reconduire Lise chez elle avant qu'on s'aperçoive de son absence, et peut-être par ce moyen son père ignorera toujours...

DALLAINVILLE en dehors.

Morbleu ! je lui parlerai, et il m'en fera raison.

LISE.

Ciel ! mon père ! je suis perdue !

CÉSAR neveu.

M. Dallainville, qui ne veut plus me voir... Qui peut l'amener chez moi ?

CÉSAR oncle, sans parler et se montrant lui-même.

Mon ami... c'est toujours moi.

CÉSAR neveu.

Il serait possible ?

CÉSAR oncle.

Que veux-tu ? je l'ai injurié, défié en ton nom, je lui ai presque envoyé un cartel, et je suis sûr que ce brave homme vient se battre avec toi, pour le moins.

LISE.

Grands dieux !...

CÉSAR neveu.

Ah çà ! mon oncle, vous avez donc juré ma perte ?

CÉSAR oncle.

Non, mon ami, non ; mais je jure de réparer mes fautes et de faire votre bonheur... je t'en supplie, daigne une seule fois avoir confiance en moi... j'ai des idées... des pressenti-

ments qui ne m'ont jamais trompé, et je suis sûr de réussir... de rétablir vos affaires... d'abord je ne peux pas les gâter plus qu'elles ne le sont.

LISE.

Mais, monsieur...

CÉSAR oncle.

Vous, de ce côté... toi, de celui-là... et ne paraissez que quand je vous le dirai ; j'ai perdu la partie, j'en conviens, mais au moins vous me devez ma revanche, et j'espère te rendre l'estime de M. Dallainville sans lui faire perdre la bonne opinion qu'il a de moi, parce que j'y tiens.

(Il les pousse chacun dans leur appartement.)

SCÈNE VIII.

DALLAINVILLE, CÉSAR oncle.

DALLAINVILLE, à la cantonade.

Oui, quand je demande votre maître, je trouve bien impertinent qu'on ose me faire attendre.

CÉSAR oncle.

Comment ! ils ont osé?... Corbleu ! je mettrai tous ces marauds-là à la porte; faire attendre M. Dallainville !...

DALLAINVILLE.

Ah ! c'est vous, mon cher, mon respectable ami, je suis enchanté de vous trouver; vous êtes un homme estimable, un galant homme; mais votre neveu, morbleu ! je viens ici pour le traiter comme il le mérite...

CÉSAR oncle.

Vous savez que je suis franc, que je ne ménage personne ; c'est vous qui avez tort.

DALLAINVILLE.

Comment ! j'ai tort, quand j'ai entre les mains les preuves...

CÉSAR oncle.

D'abord, vous avez tort de ne pas m'écouter... on ne condamne pas les gens sans les entendre, et j'ai de fortes raisons de croire que mon neveu n'est pas aussi coupable que vous le croyez... vous êtes aussi trop sévère!

DALLAINVILLE.

C'est vous aussi qui êtes trop indulgent ; si vous saviez tout ce qu'il a fait !

CÉSAR oncle.

Là-dessus, vous ne m'apprendrez rien... et nul ne peut le savoir mieux que moi ; mais enfin, voyons, qu'avez-vous à lui reprocher?... des créanciers?... qu'est-ce que c'est que des créanciers ? Des gens qui, sous prétexte qu'on ne les paie pas, vous accusent des dettes... mais des dettes, tout le monde en a plus ou moins ; il n'en aura jamais autant que moi, et pourtant me voilà.

DALLAINVILLE.

Quelle différence! vous un homme sage, rangé...

CÉSAR oncle.

Rangé... rangé, ne parlons plus de ça.

AIR de Turenne.

D'où vient, d'abord, la colère où vous êtes?
Quels sont ses torts, que vous dites si grands ?
Il doit beaucoup ; eh bien! ses dettes,
Il n'en a plus : car je les prends,
Oui, sur mon compte, je les prends.

DALLAINVILLE.

Eh quoi ! monsieur, sans que rien vous effraie?...

CÉSAR oncle.

Oui, je consens à m'en charger;
(A part.)
Je puis le faire sans danger :
Car c'est toujours lui qui les paie.

DALLAINVILLE.

Votre procédé ne m'étonne pas, et de vous, monsieur, je devais m'y attendre ; mais si ce n'était que cela...

CÉSAR oncle.

Eh ! bien, voyons, de quoi l'accuse-t-on encore ?

DALLAINVILLE.

De quoi ?... cette lettre d'abord, qu'il a eu l'insolence de m'écrire ; cette promesse de mariage, qu'il a faite et qu'on m'a signifiée par huissier... voyez plutôt vous-même, ce ne sont pas, j'espère, des accusations vagues et incertaines : « A la requête de mademoiselle Bolivar... ».

CÉSAR oncle.

De mademoiselle... comment ! il serait possible ! Ah ! le pauvre garçon !... (Vivement.) Apprenez qu'il y a erreur... qu'il est innocent, et que c'est moi, moi seul, qui ai fait tout ce que vous lui reprochez.

DALLAINVILLE.

A d'autres ! vous ne me tromperez pas.

CÉSAR oncle.

Oui, monsieur, c'est moi qui ai été assez indigne, assez scélérat...

DALLAINVILLE.

Vous ?...

CÉSAR oncle.

Foi d'honnête homme !

DALLAINVILLE.

Je devine votre projet, votre générosité... c'est comme les dettes, vous voulez prendre encore cela sur votre compte, mais je ne serai pas votre dupe.

AIR : Fille à qui l'on dit un secret.

Oui, j'en conviens, ce nouveau trait
Ajoute encore à votre gloire ;
Qui ? vous, monsieur... mauvais sujet !...

CÉSAR oncle.

Allons, il ne veut pas me croire !
Je serai forcé maintenant,
La circonstance est des plus neuves,
D'en faire serment... et pourtant
Je croyais avoir fait mes preuves.

DALLAINVILLE.

Non, monsieur, je ne croirai jamais qu'un homme tel que vous, un homme respectable...

CÉSAR oncle.

Ce n'est pas probable, j'en conviens ; mais cela est. Puisque enfin je ne puis vous persuader, puisque votre cœur est inflexible, je vous forcerai bien à faire le bonheur de nos enfants... le vôtre... car ils s'aiment, ils s'adorent... les séparer serait leur donner le coup de la mort, et je suis trop votre ami pour ne pas vous épargner des remords, des regrets..., vous ne me connaissez pas, quand j'aime les gens, je les servirais malgré eux ; j'ai pris mes précautions et il faudra bien que vous consentiez à un mariage qui est maintenant immanquable.

DALLAINVILLE.

Que voulez-vous dire ?

CÉSAR oncle.

Oui, monsieur, immanquable ; où croyez-vous que soit votre fille en ce moment ?

DALLAINVILLE.

Eh ! mais, je présume qu'elle est chez moi.

CÉSAR oncle.

C'est ce qui vous trompe, elle n'y est plus, elle est enlevée.

DALLAINVILLE.

Enlevée !... votre perfide neveu aurait osé... s'il en est ainsi, je jure bien que jamais...

CÉSAR oncle.

Quoi! vous pouvez supposer... Eh! pour qui donc me prenez-vous?... je souffrirais que mon neveu osât braver toutes les convenances, outrager un père de famille, violer l'hospitalité... Non, monsieur, non... ce n'est point mon neveu; s'il avait commis une pareille action, je ne le reverrais de ma vie. Ce n'est point lui... c'est moi...

DALLAINVILLE.

Vous?...

CÉSAR oncle.

Oui, c'est un oncle respectable qui par sa présence a légitimé cette entreprise... et pourquoi l'ai-je enlevée?... pourquoi ai-je protégé sa fuite? pour forcer un père barbare à consentir au bonheur de ses enfants... oui, vous ne ferez pas pour eux moins que je n'ai fait moi-même, vous êtes bon, généreux, sensible, vous êtes père enfin... je le vois, vous allez céder au cri de la nature... Venez, mes enfants, venez tomber à ses pieds.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; CÉSAR neveu et LISE, sortant chacun de leur cabinet et tombant aux pieds de Dallainville et de César oncle.

LISE et CÉSAR neveu.

AIR du vaudeville du Secret de madame.

Calmez votre juste colère,
Et, nous pardonnant en ce jour,
Daignez ne plus être contraire
A ma tendresse, à son amour.

CÉSAR oncle.

Malgré moi, je me sens attendri; levez-vous, mes enfants, levez-vous, je n'y résiste plus, je vous unis.

DALLAINVILLE.

Comment, monsieur ?

CÉSAR oncle.

J'ai pleuré, me voilà désarmé, je donne mon consentement et vous ne pouvez refuser le vôtre.

DALLAINVILLE.

Vous le voulez donc, monsieur ?... J'imite votre exemple. (A César neveu.) Mais remerciez monsieur, voilà le chef-d'œuvre des oncles !...

SCÈNE X.

LES MÊMES ; Mlle BOLIVAR portant une corbeille de mariage.

Mlle BOLIVAR, en dehors.

Je vous dis que ce sont les présents de noce et qu'on m'attend... (Entrant.) Je suis enchantée de vous trouver tous réunis. (A César oncle.) Voici, monsieur, la corbeille de mariage que vous avez eu l'audace de commander... dans notre propre magasin, et je viens voir si, malgré l'opposition que j'ai formée sur vous (Montrant Dallainville.) entre les mains de monsieur, vous aurez l'audace de passer outre au mariage.

DALLAINVILLE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mlle BOLIVAR.

Oui, monsieur, ainsi que me l'a appris mon avoué, j'ai eu l'honneur de vous signifier que j'avais hypothèque sur monsieur ; mais je viens d'apprendre que bien d'autres que moi avaient les mêmes titres et les mêmes prétentions, ce qui fait, monsieur, que je renonce aux miennes ; je n'ai pas l'habitude d'enlever un cœur par autorité de justice... que d'autres plaident, monsieur, pour vous épouser ; je craindrais trop, même en gagnant mon procès, d'être condamnée aux dépens.

CÉSAR oncle.

Allons, allons, mettons dépens compensés.

DALLAINVILLE.

Comment ! monsieur, ce mauvais sujet?...

CÉSAR oncle.

C'était moi, monsieur, voilà une heure que je vous le dis et que vous ne voulez pas m'entendre ; ce que c'est qu'une bonne réputation !

CÉSAR neveu.

Oui, monsieur, mon oncle vous a dit la vérité.

CÉSAR oncle.

Ah ! bientôt vous la connaîtrez tout entière; car je ne vous quitte plus, je renonce au monde, à mes anciennes erreurs... désormais je veux vivre en oncle ; je vois que ce rôle-là a bien aussi ses charmes; je vieillirai près de vous, avec vous, en famille ; (A son neveu.) mais, sois tranquille, je ne resterai pas oisif... je me chargerai de l'éducation de vos enfants.



LE GASTRONOME SANS ARGENT

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BRULAY.

THÉATRE DU GYMNASE. — 10 Mars 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRINGALE	MM. Perlet.
BONNEAU, propriétaire	Chalbos.
CHEVRON, son gendre	Narcisse.
ROBERT, traiteur	Sarthé.
DORVAL, riche manufacturier	Dormeuil.
LEBLANC, ami de Dorval	Théodore.
GERMAIN, valet de Dorval	Provenchère.
UN GENDARME	Camel.

La Noce. — Paysans. — Garçons traiteurs.

A Bercy.



LE GASTRONOME
SANS ARGENT

Une campagne agréable. — A gauche, une jolie maison bourgeoise nouvellement bâtie ; à droite, un berceau de verdure et la maison de Robert, avec l'inscription : *Robert, traiteur restaurateur, fait noces et festins.* Devant la porte sont empilés des pains et autres comestibles.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, ROBERT et LES GARÇONS TRAITEURS vont et viennent, mettent des couverts et s'occupent des détails de la cuisine ; BONNEAU, CHEVRON et LES GARÇONS DE NOCE lisent le programme de la fête.

LES GARÇONS TRAITEURS.

AIR : Chœur de *Joconde.*

Que ce jour nous prépare de douceurs!
Mettons-nous vite à l'ouvrage ;
Quel beau jour qu'un mariage,
Et surtout pour les restaurateurs!

BONNEAU.

Dépêchons, l'heure s'approche ;

Vite allumez les quinquets.

ROBERT, à un garçon traiteur.

Mets la poularde à la broche ;
Va donc chercher les bouquets.

BONNEAU.

D'une noce aussi brillante
L'éclat sera remarqué.

ROBERT, tenant un lapereau.

On ne dira pas, j' m'en vante,
Que c'lui-là n'est pas piqué.

LES GARÇONS TRAITEURS.

Que ce jour nous prépare de douceurs, etc.

BONNEAU, à Robert.

Mon voisin, avez-vous eu la bonté de préparer ces quarante bouteilles?

ROBERT.

Oui, monsieur Bonneau; bien d'autres, à ma place, se seraient formalisés de ce que la noce ne se fait pas dans mes salons; mais quand on a, comme vous, une maison toute neuve, la plus jolie maison de Bercy, on n'est pas fâché de la faire voir à ses amis. D'ailleurs, vous avez pris chez moi tout ce qui vous manquait. (A un garçon qui porte un panier de bouteilles.) C'est bon. (A M. Bonneau.) C'est ce qui m'a désarmé et m'a fait mettre de l'eau dans mon vin.

BONNEAU, examinant le panier.

Vous me répondez que c'est de la première qualité?

ROBERT.

C'est ce que nous avons de mieux; j'y ai mis la main.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Ne craignez rien; ma cave est sûre :
Mon bourgogne est un vin fini,
Et mon Bordeaux a, je vous jure,
Des bouchons d' cinq pouces et d'mi.
Quoique j' soyons hors la barrière,

On trouv' chez moi des vins de prix;
Vous verrez surtout mon madère :
On n' ferait pas mieux à Paris.

CHEVRON, *voulant emmener Bonneau dans la maison.*

Allons donc, beau-père, allons donc!

BONNEAU.

Tout à l'heure... C'est que mon gendre est d'une impatience... un joli garçon, et bon architecte, n'est-ce pas? et de la conduite, du talent... Ce pauvre Chevron! c'est lui qui m'a bâti ma maison; par exemple, j'ai cru qu'il n'achèverait jamais; mais il prétend qu'avec ses confrères c'est toujours comme cela.

AIR du Ménage de garçon.

Ils demandent, pour l'ordinaire,
Force délais, force ducats;
Leurs travaux ne finissent guère,
Leurs devis ne finissent pas.
Tel est sur ce point leur usage
Qu'on est souvent forcé, dit-on,
De vendre le premier étage
Pour faire bâtir le second. (*Bis.*)

CHEVRON.

Mais, beau-père, on nous attend dans le salon.

BONNEAU.

Ah! oui, le salon! j'oubliais de vous en parler; vous le verrez : quatre croisées de face, et une cheminée avec des colonnes de marbre de Ca... de marbre de... (A Chevron.) Comment appelles-tu cela?

CHEVRON.

De Carrare. Mais venez donc; le reste de la noce arrivera, et rien ne sera prêt.

BONNEAU.

Eh! mon Dieu! j'y vais. A propos, savez-vous la grande

[illegible]

[illegible] beaucoup de bien au village.

[illegible]

[illegible] même faire augmenter les loyers. [illegible] sa visite, parce que, entre propriétaires, on se doit des égards, et certainement...

CHEVRON.

Quand je vous avais dit, beau-père, qu'ils arriveraient, et
e rien ne serait prêt !

BONNEAU.

Eh bien ! eh bien ! le grand mal, quand ils attendraient
demi-quart d'heure ! Fais les honneurs, fais-leur voir
maison. (A Robert.) Voisin, entrons chez vous, je vais
nner un coup d'œil au repas.

ROBERT.

A vos ordres, monsieur Bonneau.

(Ils entrent chez Robert.)

SCÈNE II.

CHEVRON, LA NOCE.

CHOEUR.

AIR : Lorsque le champagne.

Le plaisir assemble
En ce gai séjour
Sa cour;
Chantons tous ensemble
L'hymen et l'amour.

CHEVRON.

O scène touchante !
Ma chère parente!
Ma chère grand'tante!
(A part.)
Grand Dieu ! quel embarras !
(Haut.)
Quelle joie extrême,
De fêter soi-même
Des parents qu'on aime!
(A part.)
Et qu'on ne connaît pas!

CHOEUR.

Le plaisir assemble, etc.

(**Ils entrent chez M. Bonneau.**)

SCÈNE III.

FRINGALE, **seul, arrivant par le fond.**

Des flons flons, des violons, des chansons... Les ouvriers qui travaillent à la grande route ne m'avaient pas trompé; c'est une noce, et je n'en suis pas ! Si j'en crois un certain tact (**Flairant.**) que m'a donné la grande habitude, c'est là que s'allument les flambeaux de l'hymen ; et là... (**Apercevant la broche.**) Ah diable ! je suis entre deux feux. Raisonnons un peu, mon cher Fringale. (**Tâtant son gousset.**) Rien là. (**Tâtant son estomac.**) Rien là. A Paris, on trouve de tout, excepté un bon dîner sans argent.

AIR du Major Palmer.

Dans ce siècle économique,
Comment engraisser? hélas !
On y vit de politique,
Et moi, je n'en use pas.
Dîner, voilà mon histoire,
La table est mon seul amour;
Manger, chanter, rire et boire,
Voilà mon ordre du jour.
J'ai, dans mainte circonstance,
Toujours ennemi de l'eau,
Voté contre l'abstinence
Et contre le vin nouveau;
Mais lorsque, dans mes finances,
L'ordre est un peu rétabli,
Je vais tenir mes séances
Chez Baleine ou chez Véry ;
Je me place, dès que j'entre,
N'importe dans quel endroit,

A la gauche, comme au centre,
Aussi bien qu'au côté droit;
C'est sur le prix de la carte
Que je règle mes budgets,
Et je n'ai point d'autre charte
Que le Cuisinier français.

Jusqu'à présent la journée s'annonce mal ! c'est ma faute, j'avais chez moi un joli petit ordinaire, la soupe et le bouilli qui m'attendent encore, ainsi que Catherine ma gouvernante... Mais moi je suis gastronome, j'aime les bons morceaux, et comme je ne les trouve pas chez moi, je tâche autant que possible de dîner tous les jours en ville, c'est mon état ! état honorable qui fait vivre bien du monde ! Mais aujourd'hui, à Paris, je n'ai pas rencontré une seule invitation, et, las d'admirer le muséum des rues ou de contempler à jeun les boutiques de restaurateurs, j'ai passé les barrières, et je viens chercher fortune *extra muros*... Impossible que je ne trouve pas quelque bonne occasion, dans le moment surtout des colléges électoraux... Je sais bien qu'au physique il me serait difficile de passer pour un ventru, mais si on pouvait seulement me prendre pour un électeur de la banlieue... huitième arrondissement... Qui est-ce qui vient là? un bouquet !... quelqu'un de la noce. La bonne figure à exploiter !

SCÈNE IV.

FRINGALE, BONNEAU, sortant de chez Robert.

BONNEAU.

Je vous demande si ce Robert en finit ! Je suis sûr que les convives s'impatientent, et on n'a pas encore dressé... C'est la matelote qui le retarde.

FRINGALE, à part.

Une matelote ! ça commence à devenir intéressant.

BONNEAU, s'arrêtant devant sa maison.

C'est étonnant l'effet que ma maison produit d'ici! La porte cochère, les deux bornes : on dirait un petit hôtel. Les deux remises, le fiacre, tout cela tient dans ma cour.

FRINGALE, à part.

J'y suis; ah! parbleu! M. le propriétaire.

BONNEAU.

Pourvu qu'ils n'aient pas accroché en entrant!... Je ne me lasserais pas de la regarder. Hein! que fait donc ce monsieur?

FRINGALE, haut.

Nous disons vingt-trois pieds. (Il s'arrête et écrit avec un crayon sur un calepin.) Vingt-trois pieds, cela nous amène là. (Se portant au milieu de la maison.) Nous reculons cela de quelques toises, et nous voilà en ligne.

BONNEAU, le chapeau à la main.

Permettez donc, monsieur...

(Fringale lui fait signe de la main et continue à écrire sur son calepin.)

BONNEAU.

Monsieur! monsieur, oserais-je prendre la liberté de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

FRINGALE, ôtant son chapeau.

Mille pardons, monsieur, je n'avais pas l'honneur de vous voir; je suis l'ingénieur en chef du département, chargé de continuer les travaux de la nouvelle route.

BONNEAU.

Et quel rapport cela peut-il avoir avec cette maison?

FRINGALE.

Ah! je vois, vous ne connaissez pas le nouveau plan. Nous suivons la Seine depuis la barrière de la Râpée, et à la hauteur de Bercy nous coupons horizontalement... (Se mettant vis-à-vis de la maison.) Vous voyez, dans cette direction,

BONNEAU.

Comment? mais cela va tout droit...

FRINGALE.

Il n'y a pas de doute, et pas plus tard que demain...

BONNEAU.

Et vous croyez que je vous laisserai ainsi renverser ma maison?

FRINGALE.

Quoi! monsieur, cette maison vous appartient? Croyez que je suis désespéré. D'ailleurs, il n'entre jamais dans nos intentions de léser les particuliers : nous n'avons besoin que de vingt-trois pieds qu'on vous paiera; ainsi tout ce côté-là vous reste, et la moitié de votre maison se trouve sur la grande route.

BONNEAU.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

La chose vous est bien aisée;
Mais, d'après ce plan, ma maison
N'a plus ni porte ni croisée.

FRINGALE.

J'en conviens, vous avez raison.

BONNEAU.

Me ruiner ainsi! les traîtres!

FRINGALE.

Du tout, c'est doubler votre bien;
Vous esquivez, par ce moyen,
L'impôt des portes et fenêtres.

BONNEAU.

La belle avance! et l'uniformité, et l'architecture! Ah! mon Dieu! quel événement! un jour de noce, le jour où je marie ma fille!

FRINGALE.

Comment! monsieur est père de famille? (A part.) Le père de la mariée, heureuse rencontre! (Haut.) Je suis vraiment désolé que mon devoir, un jour de fête surtout... Peut-être au moment de vous mettre à table?

BONNEAU.

Ah! mon Dieu! oui... Mais dites-moi donc, monsieur l'ingénieur, n'y aurait-il pas quelque moyen...

FRINGALE.

Hem! c'est très-délicat. Je ne dis pas cependant, avec des protections... et certainement l'intérêt que vous m'inspirez...

UNE VOIX, dans la coulisse.

Monsieur Bonneau! monsieur Bonneau!

BONNEAU.

Allons, on m'appelle, on m'attend, il faut... Je voudrais pourtant...

FRINGALE, à part.

Il y vient.

BONNEAU.

Tenez, monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme; si j'osais vous prier de nous faire l'amitié, là, sans façon...

FRINGALE, à part.

L'y voilà. (Haut.) Vous êtes mille fois trop bon; mais je vous avouerai que n'ayant pas l'honneur d'être de votre connaissance...

BONNEAU.

Elle sera bientôt faite; entre honnêtes gens... D'ailleurs à table, vous savez, tout s'arrange.

FRINGALE.

Oui, le verre à la main; cela m'est arrivé quelquefois.

AIR : Ma belle est la belle des belles. (*Arlequin musard.*)

Au bourgogne, avec défiance
On examine son voisin;

Au bordeaux, on fait connaissance,
On rit, mais d'un air incertain :
En essayant le vin d'Espagne,
Déjà l'on se livre à demi ;
Et l'on est surpris au champagne
De presser la main d'un ami.

BONNEAU.

Voilà qui est dit. Vous serez à côté de moi à table, et nous avons même certain vin... puis une dinde aux truffes ; le dîner sera gai ; d'ailleurs mon gendre, qui est architecte... eh parbleu ! je n'y pensais pas ; il va être enchanté !

FRINGALE.

Comment donc ?

BONNEAU.

Vous allez être bien surpris ; mon gendre, c'est Chevron, l'architecte que vous connaissez.

FRINGALE.

Vous croyez ?

BONNEAU.

Votre nouveau plan m'avait si bien fait perdre la tête ! Chevron, Chevron... c'est à vous qu'il doit cette gratification : ne faites point l'ignorant. Ne lui aviez-vous pas promis des couplets pour sa noce ?

FRINGALE.

Ah ! oui, oui, le petit Chevron. (A part.) Que diable ceci va-t-il devenir ?

BONNEAU.

Et tenez, le voici lui-même.

SCÈNE V.

FRINGALE, BONNEAU ; puis CHEVRON.

BONNEAU.

Arrive donc, mon ami ; tu vas te trouver ici en pays de

connaissance : l'ingénieur en chef du département qui nous fait l'honneur d'assister à ta noce.

CHEVRON.

Comment ! M. de Bermont?... Eh ! non, ce n'est pas lui; vous vous trompez, beau-père.

FRINGALE, à part.

Aïe ! la reconnaissance... (Haut.) Quoi ! monsieur ne me remet pas?

CHEVRON.

Non.

BONNEAU, à demi-voix à Chevron.

C'est l'inspecteur de la nouvelle route.

CHEVRON.

Je l'ai encore vu ce matin.

FRINGALE, à part.

Diable d'homme, qui connaît tout le monde !

BONNEAU.

Oui, mais il ne t'a pas fait part du nouveau plan ; ce plan par lequel la route traverse horizontalement ma maison.

CHEVRON.

La nouvelle route ! elle passe à un quart de lieue d'ici.

BONNEAU, à Fringale.

Ah çà ! alors qu'est-ce que vous me disiez donc ?

FRINGALE.

Écoutez donc.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Permis de se tromper un peu :
On respecte votre demeure,
J'en suis enchanté.

BONNEAU.

Mais, morbleu !
Que disiez-vous donc tout à l'heure ?

Vouloir abattre nos maisons !
(A Chevron.)
Cet homme est, vous pouvez m'en croire,
De quelque bande de fripons.

CHEVRON.

Ou plutôt de la bande noire.

FRINGALE.

C'est ce qui vous trompe ; je suis de la bande joyeuse, et voilà tout. Comment, monsieur Chevron, vous n'avez de moi aucune espèce de souvenir ?

CHEVRON.

Non, monsieur.

FRINGALE.

Eh bien, cela m'étonne d'autant moins que nous ne nous sommes jamais vus. Mais j'avais à vous parler d'une affaire très-importante ; je désirais trouver une manière neuve et piquante de vous être présenté, et je crois celle-ci assez originale.

CHEVRON.

Eh ! mon Dieu, monsieur, il ne fallait pas vous donner tant de peine. A qui ai-je l'honneur de parler ?

FRINGALE.

Je voudrais être seul avec vous. C'est l'affaire d'un moment.

CHEVRON.

Beau-père, laissez-nous.

BONNEAU.

Oui, oui. Parbleu ! ce monsieur, avec ses vingt-trois pieds, m'a fait une peur ! Je vais presser le service.

SCÈNE VI.

FRINGALE, CHEVRON.

FRINGALE, *à part.*

Diable ! presser le service. Il n'y a pas de temps à perdre. (*Haut.*) Monsieur... vous êtes M. Chevron, architecte distingué, à qui M. de Bermont, mon ami, a fait obtenir dernièrement une gratification, bien méritée du reste...

CHEVRON.

Comment ! vous savez...

FRINGALE.

Sans doute... vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais; voilà la différence. Vous êtes donc établi, vous êtes marié. Vous épousez une femme charmante.

CHEVRON.

Charmante !... d'une beauté fort ordinaire, pour ne pas dire plus.

FRINGALE.

D'accord, mais moi, j'entends du caractère

CHEVRON.

Hein ! le caractère...

FRINGALE.

Allons, allons, vous êtes trop modeste ; car enfin elle est riche.

CHEVRON.

En effet.

FRINGALE.

C'est ce que je voulais dire ; elle est charmante. Vous avez donc tout préparé, les invitations, les bouquets, le repas de noce, les violons ; vous croyez avoir songé à tout;

eh bien! c'est ce qui vous trompe, il vous manque quelque chose.

CHEVRON.

Comment! monsieur?

FRINGALE.

Eh bien! eh bien! il vous manque quelque chose : avez-vous des couplets, une chanson?

CHEVRON.

Ma foi non, quoique ce matin j'aie cherché deux heures dans mon chansonnier.

(Le tirant de sa poche.)

FRINGALE.

Une noce sans chanson! cela ne se serait jamais vu.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Il faut toujours qu'à chanter l'on s'apprête,
Chaque âge a ses couplets, je crois!
Pour les enfants c'est le couplet de fête,
Aux jeunes gens c'est le couplet grivois;
Le tendre amant qui soupire sa flamme,
C'est le couplet sentimental!
Mais le mari qui célèbre sa femme,
C'est le couplet moral.

Et songez donc quel coup d'œil, quel tableau; lorsque après un dîner, un bon dîner, comme qui dirait au dessert, vous vous levez. *Le marié va chanter, le marié va chanter!* c'est ce que tout le monde répète; succède un long silence, et vous, tirant modestement de la poche gauche de votre gilet des couplets pleins de grâce, d'énergie, de sensibilité...

CHEVRON.

Et où voulez-vous que je les trouve?

FRINGALE.

C'est là que je vous attendais. J'ai bien pensé à votre em-

barras ; et sans vous en prévenir, je vous ai fait une chanson : c'est elle que je vous apporte.

CHEVRON.

Comment ! monsieur, vous auriez eu la bonté, et sans me connaître...

FRINGALE.

Oh ! je suis plus votre ami que vous ne croyez ; mais je comptais, moi, arriver là sans façon, et me déclarer au moment du dîner : c'est dans ces moments-là qu'on connaît ses amis, ses vrais amis.

CHEVRON.

Je vous avoue que je ne reviens pas encore d'une telle attention.

FRINGALE.

Laissez donc ! moi, j'aime les noces avec passion, et il suffit de l'aspect d'une noce pour me mettre en verve.

RONDEAU.

AIR : Aimons les Amours.

Oui, je l'avoûrai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour ;
Loin d'être ennuyeux,
A mes yeux
Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.

Dès le matin,
Chacun s'apprête ;
Et bientôt je vois, en habit de fête,
Accourir l'ami, le voisin,
Et le grand oncle, et le petit cousin ;
L'heure sonne, on part
Sans retard ;
L'autel reçoit les serments
Des amants;
Deux fois

L'anneau change de doigts :
Ils sont unis,
Attendris
Et bénis.
La table est prête, on se rassemble.
Buvant, criant,
Et riant
Tous ensemble.
On applaudit
Le bel esprit
Qui s'est chargé
Du couplet obligé.
J'entends le son
Du violon,
Chacun se place, et déjà
Le papa
Par le menuet
D'Exaudet
Ouvre le bal
D'un air patriarcal.
Mais du repos l'instant arrive,
A minuit,
Sans bruit,
Le mari s'esquive ;
Sa jeune épouse, qui le suit,
Tremble, rougit ;
Pourtant elle sourit.

(Parlant en contrefaisant la voix d'une demoiselle.)

Mais, maman ! — Oui, ma fille, croyez-en votre mère, c'est pour votre bonheur... Allons donc, ne faites pas l'enfant.

(Reprenant le chant.)

Oui, je l'avoûrai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour :
Loin d'être ennuyeux,
A mes yeux
Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.

Vous conviendrez que je possède assez bien mon sujet, et ce sont quelques-unes de ces idées-là que j'ai essayé de rendre dans la chanson que je vous ai faite. (Lui présentant un papier.) Non, ce n'est pas cela. C'est un baptême; vous n'en êtes pas encore là. (Lui en donnant un autre.) La voici ; il y a un refrain ; mais que ça ne vous embarrasse pas, parce que moi je sais tous les airs, et je serai là, au bout de la table, pour soutenir et donner le ton.

CHEVRON.

Et vous l'avez faite exprès pour moi? Parbleu! c'est la première, et je suis enchanté qu'on ait fait une chanson tout exprès pour un architecte.

FRINGALE.

Écoutez, c'est vous qui parlez.[1]

AIR du vaudeville de La Danse interrompue.

« Sans l'hymen et les amours
« Franchement la vie
« Ennuie ;
« Sans l'hymen et les amours,
« Comment trouver d'heureux jours? »

CHEVRON.

Comment! monsieur, ces couplets sont de vous? (A part.) C'est bien singulier!

(Feuilletant son chansonnier.)

FRINGALE.

Écoutez, écoutez la suite :

« Autrefois j'ai voltigé,
« J'ai brûlé de mainte flamme...

CHEVRON, lui montrant le chansonnier qu'il tient.

« Aujourd'hui je suis changé,
« Car je brûle pour ma femme. »

FRINGALE, stupéfait.

Hein? qu'est-ce que c'est que cela?

CHEVRON, continuant toujours à lui montrer sur le livre.

« Sans le bonheur d'être aimé...
« Franchement la vie
« Ennuie.
« Sans le bonheur d'être aimé... »
Tout du long c'est imprimé !
Je conçois qu'une chanson
Doit être ainsi bientôt faite;
Séparons-nous sans façon.
(A part.)
C'était quelque pique-assiette.

Ensemble.

CHEVRON, haut.

Votre hymen et votre amour
Peuvent bien battre en retraite;
Votre hymen et votre amour
Serviront quelque autre jour !

FRINGALE.

Ma foi, l'hymen et l'amour
Me condamnent à la diète ;
Ma foi, l'hymen et l'amour
M'ont fait un très-mauvais tour.

(Chevron rentre dans la maison.)

SCÈNE VII.

FRINGALE, seul.

Je vous demande si ce n'est pas jouer de malheur! des
iplets tout nouveaux! Il faut qu'il ait justement dans sa
:he le chansonnier où je les ai pris ce matin... Cinq heures
ıs l'instant. Ils vont se mettre à table ; à table ! et je ne
ais pas comme eux, et j'abandonnerais la place ! Et je
ais obligé d'en revenir à mon bouilli qui m'attend
à ma gouvernante Catherine... du réchauffé! O mon

génie... ou mon appétit, inspirez-moi tous deux! Qui vient là?

(Il entre dans le berceau de verdure.)

SCÈNE VIII.

FRINGALE, GERMAIN, ROBERT.

GERMAIN, regardant.

M. Robert! M. Robert, traiteur! Ce doit être ici.

ROBERT.

Voici, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

GERMAIN.

Je viens commander à dîner pour mon maître et deux de ses amis.

FRINGALE, à part.

Encore des gens qui dînent!

GERMAIN.

De votre meilleur vin, potage, beefsteak, une poularde, une salade, quelques entremets; et tout cela pour trois.

ROBERT.

C'est bon. (Criant.) Poularde à la broche! Mais vous me répondez que votre maître viendra.

GERMAIN.

Je suis chargé de vous payer d'avance; que vous faut-il?

ROBERT.

Voyons: trois potages, trois beefsteaks, une bonne qualité de volaille; il me semble que quarante francs...

GERMAIN.

Les voilà. Et comme entre les domestiques et les aubergistes il y a moyen de s'entendre, tâchez que mon maître

soit content ; je ne vous dis que cela, et nous nous reverrons quelquefois.

ROBERT.

Que voulez-vous dire ?

GERMAIN.

C'est moi qui lui ai conseillé de venir chez vous ; nous allons habiter ce pays, et nous paierons bien, car c'est notre habitude.

ROBERT.

Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

GERMAIN.

Chut ! nous sommes ici incognito. Je suis M. Germain, valet de chambre de M. Dorval le manufacturier.

ROBERT.

M. Dorval ! M. Dorval vient dîner chez moi ?

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

C'est un honneur que j' saurai reconnaître,
Disposez d' tout, d' la cave et du logis,
Et l'on mettra sur la cart' de votr' maître,
Tout l' vin, monsieur, que vous boirez gratis.

GERMAIN.

Quels procédés ! j'en suis vraiment surpris.

ROBERT.

Oui, c'est un usage notoire,
Qu'en notre état on ne peut oublier ;
Ici-bas, chacun son métier :
Les maîtres sont faits pour payer sans boire,
Et les valets pour boire sans payer.

(Appelant.) Holà ! Julien, dépêchons ! (A Germain.) J'espère que toutes les fois que M. Germain nous fera l'honneur de passer par ici, il regardera ma cave comme la sienne. Et quand vient M. Dorval ?

GERMAIN.

Mais d'ici à une heure, peut-être plus tôt, peut-être plus tard.

ROBERT.

On prendra ses mesures pour être prêt à tout événement; voilà qui est dit : M. Dorval, deux de ses amis, trois couverts. Je me flatte qu'on sera content. Enchanté, monsieur Germain, d'avoir fait connaissance...

GERMAIN.

C'est bon ! c'est bon, mon cher; mais traitez-nous bien. (Il sort.)

ROBERT le salue et rentre en criant.

Allons, allons ! à l'ouvrage ! dépêchons !

SCÈNE IX.

FRINGALE, seul, sortant du berceau.

Ah çà ! mais tout le monde dîne donc aujourd'hui, excepté moi ? Non pas ! l'occasion m'est propice, la fortune m'invite, et ce serait la première invitation que j'aurais refusée. Génie des gens qui n'ont pas dîné, j'implore ton secours, arme mon front d'intrépidité, et fais passer dans tout mon être l'activité de mon estomac ! Audace, promptitude, voilà les moyens; dîner, voilà le but. Il n'est rien qu'un tel but n'excuse et n'autorise. Je dînerai. Je vois d'ici le véritable Amphitryon arrivant pour se mettre à table ; il pâlit à l'aspect des bouteilles vides. Mais il reconnaît à ce trait une intelligence supérieure, et malgré lui rend hommage au Jupiter de bon appétit qui lui vole à la fois son nom, sa poularde et ses beefsteaks !... Allons, point de retard ; le propriétaire du dîner peut ne venir que dans une heure. Mais, si j'ai bien entendu, il serait possible qu'il arrivât plus tôt ; d'un côté la prudence, (Se frottant l'estomac.) de l'autre des considéra-

tions non moins puissantes, tout m'oblige de hâter l'exécution. (Appelant.) Holà hé ! quelqu'un. (Comptant sur ses doigts.) M. Dorval, un manufacturier, un domestique, payé d'avance, poularde, etc... Dieux ! quelle mémoire on a lorsqu'on est à jeun !

SCÈNE X.

FRINGALE, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

FRINGALE.

Comment, mon cher, vous ne devinez pas ? Cependant quand on s'est donné la peine de commander d'avance... Je vois que ce maraud de Germain aura fait tout de travers.

ROBERT.

Quoi ! vous seriez M. Dorval ? Ah ! monsieur, mille pardons, vous n'attendrez qu'un instant ; votre domestique avait dit que vous ne viendriez pas avant une heure.

FRINGALE.

C'est un faquin. Moi, d'abord, je suis toujours pressé. Ah çà ! il vous a payé ?

ROBERT.

Oui, monsieur.

FRINGALE.

Et il n'a pas oublié de vous dire que je voulais pour mon dîner...

ROBERT.

Des meilleurs vins, potage, beefsteaks, poularde.

FRINGALE.

Deux entremets et une salade, n'oublions rien. (A part.) Le

moindre oubli pourrait nous trahir. (*Haut.*) Eh bien ! voyons, mon brave homme.

AIR : J'ons un curé patriote.

Premier couplet.

Allons, dépêchons, de grâce ;
Le repas se refroidit,
Ma patience se lasse
Ainsi que mon appétit ;
On ne peut dîner trop tôt,
Moi, je ne connais qu'un mot :
Servez chaud, (*Bis.*)
Servez vite et servez chaud,
Oui, morbleu ! servez toujours chaud.

Deuxième couplet.

C'est le seul refrain que j'aime,
Et je pourrais dire aussi
A maint auteur de poëme,
A maint amoureux transi,
A maint ami comme il faut,
Dont le zèle est en défaut :
Servez chaud, (*Bis.*)
Servez vite et servez chaud,
Oui, morbleu ! servez donc plus chaud.

ROBERT.

Monsieur, je suis prêt ; sans les deux personnes que monsieur attend, on servirait tout de suite.

FRINGALE, *à part.*

Vive Dieu ! je ne pensais plus à mes amis. (*Haut.*) Ils ne peuvent tarder. (*A part.*) Au fait, un repas commandé pour trois... J'allais faire une école.

ROBERT.

En attendant, on va toujours mettre le couvert dans le petit salon ; c'est la plus jolie pièce de la maison.

FRINGALE.

Un salon ! pourquoi cela ? Moi, je suis las des salons.

Tenez, nous serons à merveille sous ce berceau; en plein air, on a plus d'appétit, (A part.) et on peut décamper plus vite.

ROBERT.

Monsieur va être obéi.

SCÈNE XI.

FRINGALE, seul.

Et moi qui ne songeais plus à ces malencontreux amis ! on oublie toujours quelque chose. Il m'en faut deux ; où les prendre ? Eh parbleu ! les premiers venus; des amis pour dîner, on en trouve toujours. Dieux! si j'étais là !

AIR : Tu ne vois pas, jeune imprudent. (*Les Chevilles de Maître Adam.*)

Destins, qui m'a pu mériter
Des caprices tels que les vôtres ?
Je venais me faire inviter,
Et je vais inviter les autres.
Je m'en passerais, Dieu merci!
Mais, puisque le sort le commande,
Offrons à dîner aujourd'hui,
Et que demain Dieu me le rende!

Voyons d'ici sur la grande route... un individu... non... il est en veste, cela ne me convient pas; ce n'est pas que je sois fier, mais le décorum ! Allons ! allons, un tour de promenade accélérée, et les deux premiers habits que je rencontre, je leur mets la main sur le collet; et il faudra bien qu'ils dînent ou qu'ils disent pourquoi.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

DORVAL, LEBLANC, entrant par la droite.

DORVAL.

AIR : Ah ! qu'il est doux de vendanger. (*Les Vendangeurs*)

Sans crainte, comme sans chagrin,
Surtout sans médecin,
J'embellis par un doux refrain
La route de la vie;
Et pour guide, en chemin,
J'ai choisi la folie.

LEBLANC.

Laissons aux fats la vanité,
Aux sots la gravité ;
Pour nous, bonnes gens sans fierté
Et sans mélancolie,
Gardons notre gaîté,
Et vive la folie !

En vérité, mon cher Dorval, j'admire ton heureux naturel, tu es content de tout.

DORVAL.

C'est la vraie philosophie.

LEBLANC.

Et il y a pourtant des gens qui te font un crime de ta joyeuse humeur, et qui prétendent qu'elle peut nuire à tes affaires.

DORVAL.

Eh morbleu ! de quoi se mêlent-ils ?

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Ma gaîté, qu'ils trouvent frivole,
Dans le travail sait nous charmer;

Est-on pauvre, elle nous console,
Et riche, elle nous fait aimer.
Pour être heureux dans l'état que j'exerce,
Gaîté, travail, sont mes deux grands secrets;
C'est là, mon cher, tout l'esprit du commerce,
Oui, c'est l'esprit du commerce français.

Mais conçois-tu l'idée de ma femme et de mon gendre ? M. le colonel de gendarmerie qui se range aussi de son parti ! Ne pas vouloir me laisser rester chez moi... Il m'a fallu sortir, aller me promener.

LEBLANC.

Tu gênais peut-être quelque conspiration.

DORVAL.

Mais non; si c'était le jour de ma fête, je ne dis pas ; c'est convenu, je m'en vais toujours dès sept heures du matin ; mais aujourd'hui... Ma foi, dans mon désespoir, j'ai annoncé que j'allais visiter les environs que je connais à peine, et que j'irais dîner avec toi et Derville chez le premier restaurateur : sais-tu ce qu'ils m'ont répondu ?

LEBLANC.

Ma foi, non !

DORVAL.

Ils m'ont répondu que je ne dînerais pas ailleurs que chez moi, qu'ils en étaient sûrs, qu'ils m'en défiaient ; nous avons parié vingt-cinq louis; et ma foi, en dépit de ma femme, du colonel et de tout son régiment, j'ai idée que je gagnerai la gageure, ou le diable m'emporte.

LEBLANC.

Tu peux compter que je t'y aiderai. Tu sais que l'ami Derville ne peut pas venir.

DORVAL.

Oui, mais j'ai un appétit qui en vaut deux : ainsi, nous voilà au pair. Pour plus de sûreté, j'ai dépêché Germain en

avant, pour reconnaître le terrain et préparer les vivres. Nous pouvons entrer.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; FRINGALE; puis ROBERT.

FRINGALE.

Personne de présentable, c'est désespérant. (A part.) Eh mais, qu'ai-je vu ? voilà mon affaire ; qu'ils aient dîné ou non, ils ne m'échapperont pas.

(Il les salue.)

LEBLANC, à demi-voix.

Que nous veut ce monsieur ?

DORVAL, de même.

Comment ! tu ne devines pas ? un habit râpé, et un homme qui salue à la porte d'un traiteur : c'est un dîner qu'on nous demande.

LEBLANC, de même.

Tu crois ?

DORVAL, de même.

Que veux-tu ? nous ne sommes que deux, le dîner est pour trois, on peut dans l'occasion accueillir le pauvre diable qui n'a pas dîné.

FRINGALE.

Messieurs, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, ma proposition va peut-être vous paraître indiscrète ; car il est vrai de dire que je me trouve dans une position fort extraordinaire pour vous et surtout pour moi...

DORVAL, à demi-voix.

Qu'est-ce que je te disais?

FRINGALE.

Il est des gens que l'on juge du premier coup d'œil ; et

dès que je vous ai vus, j'ai senti pour vous une affection...

DORVAL.

J'entends, vous venez nous demander...

FRINGALE.

De me faire l'honneur de dîner avec moi.

LEBLANC et DORVAL, étonnés.

Comment !

DORVAL.

Pour le coup, je ne m'y attendais guère.

FRINGALE.

Je savais bien que je vous paraîtrais original ; mais moi, j'aime la compagnie, la bonne compagnie, au point qu'aujourd'hui s'il me fallait dîner seul, je crois que je ne dînerais pas du tout.

DORVAL.

Monsieur, c'est mille fois trop d'honneur que vous nous faites ; mais, en conscience, il nous est impossible...

LEBLANC.

Nous avons notre dîner...

FRINGALE, à part.

Eh ! morbleu ! sont-ils tenaces. Dieux ! si j'étais à leur place...

ROBERT, sortant de chez lui et s'adressant à Fringale.

Monsieur Dorval, tout est prêt, et quand vous voudrez...

FRINGALE, avec importance.

C'est bien, mon cher, attendez.

DORVAL, étonné.

Comment, vous êtes M. Dorval ?

FRINGALE.

Oui, monsieur.

DORVAL.

M. Dorval le manufacturier ?

FRINGALE.

C'est moi-même.

LEBLANC, à Dorval, à demi-voix.

Ah! parbleu! celui-là est trop fort; et je vais...

DORVAL, de même.

Tais-toi donc, c'est un original; il faut nous en amuser.

FRINGALE.

Puis-je espérer, messieurs, qu'un petit dîner sans façon, une poularde, des beefsteaks, une salade d'ami...

DORVAL, à demi-voix.

Eh mais! c'est notre dîner qu'il nous offre!

FRINGALE.

AIR : Vivent les Gascons, mes amis! (Les Gascons.)

Point de refus, point de façons;
A table on fera connaissance :
Bannissons toute défiance.
Eh bien, messieurs?

DORVAL et LEBLANC.

Nous acceptons.

DORVAL, à part.

De nous plaindre nous aurions tort;
Ce monsieur connaît bien l'usage :
Il prend notre dîner, d'accord;
Mais avec nous il le partage.

Ensemble.

FRINGALE.

Point de refus, point de façons;
A table on fera connaissance;
Daignez, messieurs, sans défiance,
Me dire enfin : Nous acceptons.

DORVAL et LEBLANC.

Plus de refus, plus de façons;
A table on fera connaissance :

Nous bannissons la défiance ;
Vous le voulez, nous acceptons.

FRINGALE, appelant.

Holà ! monsieur l'aubergiste ! (A part.) Bon ! le couvert est déjà mis. (Haut.) Mes deux amis sont arrivés, et l'on peut servir.

ROBERT.

Oui, monsieur ; dame ! c'est que je vous avais préparé une petite surprise... qui n'arrive pas.

FRINGALE.

Mon ami, il n'y a rien qui me surprenne plus agréablement que l'aspect du service ; faites-moi ainsi marcher longtemps de surprise en surprise, je ne demande pas mieux.

ROBERT.

En ce cas, monsieur Dorval, vous allez être obéi.

(Pendant que l'on sert.)

DORVAL, s'approchant de Fringale.

Monsieur Dorval, j'ai accepté votre invitation, mais c'est à condition que demain mardi vous me ferez l'honneur de dîner chez moi, ici près, au Petit-Bercy.

FRINGALE.

Comment donc, monsieur ! c'est trop juste.

DORVAL, à Leblanc.

Allons donc, fais aussi tes politesses.

LEBLANC.

J'espère, monsieur, qu'après-demain mercredi ce sera mon tour.

FRINGALE.

Je n'ai garde de refuser. (Les deux autres se mettent à table. A part.) Eh bien ! ça ne commence pas mal, et voilà ce qui s'appelle faire d'une pierre trois coups.

SCÈNE XIV.

DORVAL et LEBLANC sont assis sous le berceau, et vont se servir le potage. FRINGALE traverse le théâtre pour aller les rejoindre, lorsque LES GARÇONS DU VILLAGE arrivent avec des bouquets et l'entourent; ROBERT.

LES GARÇONS DU VILLAGE.

AIR du Bouquet du Roi.

Pour nous quel jour de bonheur!
Les habitants d' ce village
Viennent tous pour rendre hommage
A leur futur protecteur.

FRINGALE, à Robert.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROBERT.

Ce sont nos jeunes gens, nos ouvriers, dont votre arrivée va faire la fortune ; répondez-leur.

FRINGALE.

C'est bon, c'est bien, mais de grâce...

DORVAL.

Il recevra, Dieu merci !
Les compliments à ma place.

FRINGALE.

Ciel ! le potage est servi !

(Il veut se mettre à table, les garçons du village l'entourent.)

LES GARÇONS DU VILLAGE.

Pour nous quel jour de bonheur, etc.

FRINGALE, se débattant.

Assez ! assez !

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; BONNEAU, sortant de chez lui.

BONNEAU.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

ROBERT.

Vous ne devinez pas ? C'est M. Dorval... M. Dorval qui vient dîner chez moi.

BONNEAU.

Où est-il donc?

ROBERT.

Eh parbleu ! le voilà...

BONNEAU.

Il serait possible ! lui qu'on disait si original ! (A part.) Quelle bévue j'ai faite !

FRINGALE, que pendant tout ce temps on a entouré et à qui l'on a donné des bouquets.

C'est bon, c'est bon ; on ne dîne pas avec des bouquets. (Regardant toujours la table.) Ils attaquent le beefsteak. (Aux paysans.) Trêve de révérences ; après dîner, nous verrons, je vous donnerai pour boire... (Voyant les autres qui boivent. — A part.) s'il en reste. (Haut.) Mais en attendant, vous sentez bien qu'il faut que moi-même...

ROBERT.

Comment donc ! c'est trop juste, monsieur Dorval.

(Les paysans se retirent, Fringale débarrassé de leurs mains va droit à la table, lorsque M. Bonneau l'arrête et le fait reculer.)

BONNEAU.

Monsieur... monsieur Dorval...

FRINGALE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est encore ?

BONNEAU.

Un seul mot.

FRINGALE.

Je n'ai pas le temps.

BONNEAU.

N'importe, monsieur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez permis de réparer mon impolitesse.

SCÈNE XVI.

Les mêmes; CHEVRON, la serviette à la main.

CHEVRON.

Mais venez donc, beau-père, vous nous laissez là...

BONNEAU, à Chevron, lui faisant signe de se taire.

Tout à l'heure. (A Fringale qu'il retient toujours.) Oh non ! vous ne m'échapperez pas, et il faut absolument que vous veniez dîner avec nous en famille.

FRINGALE.

Dîner !... (A part.) La ! qu'est-ce que je disais ? une fois qu'on en a un, ils viennent tous à la fois... comme s'ils ne pouvaient pas s'entendre. (Haut.) Monsieur, (Regardant toujours la table.) dans ce moment, j'ai invité moi-même deux amis... (A part.) avec qui je serai enchanté de faire connaissance... (Haut.) deux amis qui sont même très-pressés. (A part.) Dieux ! le beefsteak a disparu !...

BONNEAU, le retenant toujours.

Mais demain, monsieur...

FRINGALE, cherchant à se débarrasser.

Demain, je suis pris.

BONNEAU.

Après-demain, monsieur...

FRINGALE.

Je suis pris.

BONNEAU.

Mais jeudi, monsieur, puis-je espérer ?...

FRINGALE.

Jeudi, soit ; je m'y rendrai avec appétit. Mais, dans ce moment, des considérations majeures...

BONNEAU.

C'est trop juste.

(Bonneau rentre dans sa maison.)

CHEVRON, qui pendant ce temps a eu l'air de causer avec Robert, courant à Fringale et le prenant par son habit.

Ah ! monsieur, me pardonnerez-vous de vous avoir méconnu ?

FRINGALE.

Que diable ! monsieur, voulez-vous me laisser ?

CHEVRON.

Non pas, s'il vous plait, mon beau-père m'a prévenu, mais j'espère que vendredi...

FRINGALE.

Vendredi ?... vendredi, soit ! monsieur, et que ça finisse ! (A part.) Dieux ! le poulet... (Il arrache sa boutonnière, lui laisse la serviette entre les mains et court se mettre à table.) Dans un autre moment les affaires sérieuses. (A MM. Dorval et Leblanc.) Eh bien ! qu'est-ce ? il me semble que nous n'avons point perdu de temps. Heureusement que je suis habitué à manger très-vite, et que je vous aurai bientôt rattrapés.

(Chevron rentre.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; UN GENDARME.

LE GENDARME.

Messieurs, M. Dorval n'est-il pas parmi vous?

ROBERT, montrant Fringale.

Le voici.

FRINGALE, appelant.

Garçon, eh bien! garçon, rapporte donc! Où est donc le garçon ?

LE GENDARME, à Fringale.

Monsieur, j'ai à vous parler en particulier sur une affaire très-importante.

FRINGALE.

Ma foi, monsieur... (A Leblanc qui découpe.) Servez toujours, ne faites pas attention... (Au gendarme.) Dans ce moment il m'est impossible... vous voyez que le dîner...

LE GENDARME.

C'est justement à ce sujet que sont relatifs les ordres dont je suis porteur.

FRINGALE.

Qu'est-ce que ça signifie ?... (A Leblanc.) Servez toujours.

LE GENDARME.

Vous êtes M. Dorval le manufacturier, qui aujourd'hui avez commandé un dîner chez M. Robert. (Robert salue.) pour deux amis : je vois que mes notes sont exactes ; ayez, monsieur, la bonté de me suivre à l'instant même et sans passer outre...

FRINGALE.

Et pour quelle raison former ainsi opposition à mon dîner ?

LE GENDARME.

Vous le saurez plus tard.

DORVAL, à Leblanc.

C'est charmant ! et je me doute à présent... Crois-moi, redoublons d'activité ; à ta santé !

FRINGALE, à Dorval et à Leblanc qui continuent de manger.

Mais un instant, un instant, messieurs ! attendez donc que cela s'éclaircisse.

LE GENDARME.

Il n'y a point d'autre réclamation ?... J'ai ordre de vous emmener. Je serais désolé d'employer la rigueur ; mais cependant, s'il le faut, j'ai là du monde.

AIR du Renégat.

Pour vous arrêter en ces lieux
J'ai les ordres les plus sévères.

FRINGALE.

Ce monsieur Dorval, c'est affreux,
A donc de mauvaises affaires?
Dieu ! ce que c'est que vouloir prendre, hélas !
Le nom des gens que l'on ne connaît pas.

LE GENDARME.

Allons, monsieur, je vous conjure,
Daignez me suivre sans façon.

TOUS.

Quoi ! voudrait-on, par aventure,
L'envoyer coucher en prison?

(Pendant cet air, Bonneau, Chevron et les paysans sont rentrés en scène.)

FRINGALE.

Coucher ! coucher ! un instant ; passe encore pour y dîner, je ne dis pas ; parce qu'enfin, dès qu'on dîne, n'importe la salle à manger ; mais permettez, monsieur le gendarme, j'ai deux mots à vous dire. (A part.) Je crois qu'il est prudent d'abdiquer.

(Il lui parle bas à l'oreille.)

LE GENDARME.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas M. Dorval?

FRINGALE.

Je suis M. Fringale, ex-employé aux subsistances; je vous en donne ma parole d'honneur, et vous auriez dû voir à la tournure...

LE GENDARME.

Que j'ai d'excuses à vous demander! J'avais ordre, il est vrai, d'emmener M. Dorval, mais c'était de l'emmener dîner chez lui, où sa femme, ses amis, son gendre, mon colonel, et un dîner superbe, l'attendent, pour célébrer son installation à Bercy.

FRINGALE.

Comment, c'était pour cela? Dieux! si je pouvais me reconstituer prisonnier!

LE GENDARME.

Il faut vous dire qu'on avait résolu de ne pas laisser dîner M. Dorval, parce que sa femme et mon colonel avaient parié...

DORVAL, se levant et jetant sa serviette.

Ils ont perdu, car mon dîner est fini.

LE GENDARME.

Comment?

DORVAL.

Oui, mon cher, vous arrivez un peu tard; je ne me doutais pas de la fête qu'on me préparait, mais j'y cours prendre part comme spectateur. (Riant avec Leblanc.) Et nous régalerons nos convives de notre aventure d'aujourd'hui. (Aux paysans.) Mes amis, voici le pourboire que monsieur vous a promis en mon nom. (Il jette une bourse aux paysans et donne une pièce de monnaie à un petit garçon qui lui offre des cardents.) Quant à vous, mon cher amphitryon, nous vous

emercions de votre aimable invitation, et vous n'oublierez pas la mienne.

DORVAL.

AIR d'une Anglaise.

De vous traiter, mon cher hôte,
A mon tour je suis jaloux;
Songez que demain sans faute,
Demain je compte sur vous.

LEBLANC.

Moi, monsieur, c'est mercredi.

BONNEAU.

Vous savez que c'est jeudi.

CHEVRON.

N'oubliez pas vendredi.

FRINGALE, *à part.*

Rien encor pour aujourd'hui!
Ma gratitude est immense;
Mon appétit sera fort :
Car ce dîner-là, je pense,
Ne peut y faire de tort.

Reprise de l'air.

TOUS, *s'en allant.*

Sans adieu, notre cher hôte,
Songez bien au rendez-vous;
Et tous ces jours-ci sans faute
Nous vous recevrons chez nous.

SCÈNE XVIII.

FRINGALE, UN PETIT GARÇON.

LE PETIT GARÇON, *lui offrant un cure-dent.*

Monsieur, en voulez-vous?

FRINGALE.

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? des cure-dents? par exemple, voilà le comble de la dérision ! (Le petit garçon sort.) La noce, l'aubergiste, M. Dorval, ils vont tous dîner, et mon rôle finit au moment où j'aurais aimé à le voir commencer !... Je sais bien que, par l'événement, voilà une bonne semaine : mardi, mercredi, jeudi, vendredi. Dieux! quel appétit j'aurai demain! Mais je ne vois encore rien de décisif pour aujourd'hui... avec cela qu'ils ont déjà desservi. (Tâtant sa poche.) Et aucun moyen de donner une seconde représentation. Me voilà donc obligé d'en revenir à mon modeste ordinaire! un dîner réchauffé! moi qui ne peux pas les souffrir! (Au public.) à moins qu'il n'y ait parmi ces messieurs quelqu'un qui dînât tard, extrêmement tard, et qui eût l'intention de m'engager. Je le prie de ne pas se gêner; moi d'abord je n'ai pas d'heure fixe.

AIR de La Clochette.

Me voilà, me voilà !
Je suis bien votre affaire ;
Me voilà, me voilà !
Ah! messieurs, pour vous plaire,
S'il faut (*Bis.*) un convive fidèle,
Me voilà, me voilà.
S'il faut surtout du zèle,
Me voilà, me voilà!

(Regardant à gauche.)

Mais que vois-je! deux épées... un duel et pas de témoins?... Messieurs, je suis à vous, je vais commander les côtelettes. (Regardant à droite.) Et qui vient de ce côté? N'est-ce pas le landau de la vieille comtesse?

(Reprenant l'air.)

Noble maison, l'on y
Dîne à midi;
Et par un préjugé que j'honore,
L'on y soupe encore.

(Criant dans le fond.)
Me voilà, me voilà !
(Au public.)
Messieurs, daignez permettre...
(A la cantonade.)
Me voilà, me voilà.
En course il faut se mettre !
(Au public.)
Pourtant, si quelqu'un me désire,
Parlez ! à tous je puis suffire.
(S'adressant tour à tour au public et à la cantonade.)
Me voilà, me voilà !
Me voilà, me voilà !
(Il sort par le fond en courant.)





LE

MÉNAGE DE GARÇON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DU GYMNASE. — 27 Avril 1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBOCAGE, président	MM. Dormeuil.
PROSPER, étudiant en droit........	Gontier.
HUBERT, propriétaire	Sarthé.
GUILLEMAIN, usurier............	Bernard-Léon
UN COMMISSIONNAIRE.........	Émile.
Mme DUBOCAGE, femme du président (45 ans)...................	Mmes Kuntz.
ERNESTINE, nièce de madame Dubocage.	Esther.

Trois Créanciers.

A Paris, dans la maison de M. Hubert.



LE
MÉNAGE DE GARÇON

Une chambre fermée. — A droite, une porte qui communique dans une autre pièce ; à gauche, une porte d'entrée ; dans le fond, une petite porte vitrée, qui est censée être celle de l'alcôve ; au-dessus, une petite lucarne avec un rideau vert. Un secrétaire, une table, cheminée avec une tasse, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, seul.

Ma foi, arrivera ce qu'il pourra, cette dame m'a toujours donné le denier à Dieu et la voilà installée. C'est agréable d'être à la fois propriétaire et portier de sa maison : on touche les loyers et l'on reçoit les pourboires ; il n'y a rien de perdu, quand on sait faire son état ; car ce n'est pas aisé.

AIR du vaudeville de *L'Avare et son Ami*

On croit que notre seul office
Consiste à tirer le cordon ;
Il faut qu'un portier réunisse
L'esprit à la discrétion.
Vienne un Juif, un mauvais apôtre,

Ou jeune fille faite au tour ;
Avec l'un il faut être sourd,
Il faut être aveugle avec l'autre.

Mais si M. Prosper revenait... son terme n'expire qu'après-demain! et lui, qui est vif en diable... aussi pourquoi ne prévient-il pas? on dit : Monsieur Hubert, je ne dois pas rentrer; on glisse le pourboire au portier, et le propriétaire n'en sait rien. Mais point du tout! Monsieur emporte la clef dans sa poche, et voilà huit jours de suite qu'il ne rentre pas; quel scandale! et tous les matins... drelin, drelin; les créanciers, qui font aller la sonnette!... passe encore si c'était un artiste, on y est fait; dans les maisons on sait bien que ça ne peut pas être autrement; mais un étudiant en droit!... (On sonne.) Allons, qui est-ce qui vient là? je suis sûr que c'est pour louer.

SCENE II.

HUBERT, M. DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE.

N'est-ce pas ici madame Florbel ?

HUBERT.

Madame Florbel! ah! oui, c'est le nom de cette dame qui vient de me donner le denier à Dieu : elle est là dans l'autre pièce avec sa nièce ou sa fille, une jeune personne...

M. DUBOCAGE.

C'est bon, mon ami ; voulez-vous m'indiquer le portier?

HUBERT.

Voilà, monsieur.

M. DUBOCAGE.

Ah ! c'est toi ; eh bien, mène-moi chez le propriétaire.

HUBERT.

Voilà, monsieur.

M. DUBOCAGE.

Ah ! c'est vous !

HUBERT.

Oui, monsieur ; une jolie propriété que j'ai là, le fruit de mes économies ; le pavillon que vous voyez, et une boutique qui en dépend, au coin du boulevard, rue du Pas-de-la-Mule, le cœur du Marais ; vous ne croiriez pas, monsieur, que cela rapporte huit cents francs de loyers et deux cent soixante francs d'impositions.

M. DUBOCAGE.

Deux cent soixante !...

HUBERT.

Oui, monsieur, je m'en vante ; quarante francs de plus, j'étais électeur ; mais j'espère bien me faire augmenter.

M. DUBOCAGE.

Et le loyer de cet appartement ? car je viens vous payer le premier terme.

HUBERT.

Ah ! je comprends, monsieur loge aussi chez moi ?

M. DUBOCAGE.

Non, mon cher, je n'y logerai pas ; mais n'importe, c'est moi qui suis chargé...

HUBERT.

Je comprends ; monsieur est...

M. DUBOCAGE.

L'homme d'affaires de ces dames.

HUBERT.

Je comprends, vous dis-je ; je vous en fais mon compliment. (A part.) Je peux hausser le loyer. (Haut.) Monsieur...

AIR du vaudeville de Catinat à Saint-Gratien.

C'est six cents francs pour le loyer,
Les impôts de toutes espèces,
Le sou pour livre du portier...

M. DUBOCAGE.

Comment! six cents francs, ces deux pièces?
Moi, qui n'y porterai mes pas
Que de temps en temps!

HUBERT.

C'est l'usage
Monsieur : quand on n'y loge pas,
Ça coûte toujours davantage.

D'ailleurs, monsieur, toutes les convenances possibles; deux entrées : l'une par le boulevard, et l'autre par une rue déserte ; une maison tranquille, des portiers fort honnêtes.

M. DUBOCAGE.

Oui, je m'en aperçois. Allons, je paie d'avance le premier terme, cent soixante-deux francs cinquante centimes; ces meubles-là en dépendent ?

HUBERT.

Oui, monsieur, et vous pouvez être sûr que les soins, les attentions, la discrétion...

M. DUBOCAGE.

C'est bon, je m'installe ici; vous pouvez me laisser.

(Hubert sort.)

SCÈNE III.

M. DUBOCAGE, seul.

Diable! je n'aurais jamais cru qu'au Marais les loyers fussent si chers! aussi je ne conçois pas ma femme, ma-

dame Dubocage, avec ses idées de mystère, d'incognito; à Paris, on vous fait payer tout cela.

SCÈNE IV.

M. DUBOCAGE, Mme DUBOCAGE

M. DUBOCAGE.

Ah ! vous voilà donc enfin, madame !

Mme DUBOCAGE.

Oui, mais parlez plus bas. Il y a une heure que nous sommes arrivées de Versailles, par les *Parisiennes*.

M. DUBOCAGE.

Et vous n'avez pas versé ?

Mme DUBOCAGE.

Mais non.

M. DUBOCAGE.

Par exemple, c'est jouer de bonheur ! aussi je suis enchanté, ma chère amie.

(Il veut lui baiser la main.)

Mme DUBOCAGE.

Monsieur Dubocage, monsieur Dubocage, ma nièce est là ; et les convenances...

M. DUBOCAGE.

Les convenances n'ont pas le sens commun ; vous êtes veuve, c'est fort bien ; vous jurez tout haut de ne jamais vous remarier... aussi qu'arrive-t-il cinq mois après ?...

Mme DUBOCAGE.

Cinq mois et demi, monsieur.

M. DUBOCAGE.

Cinq mois et demi ! je le veux bien ; certaines raisons d'affaires, d'intérêt, et, si j'ose le dire, un peu d'inclination

réciproque vous forcent à recevoir ma main. Eh bien! morbleu! depuis que vous êtes ma femme...

Mme DUBOCAGE.

Je vous ai dit, monsieur Dubocage, de ne jamais prononcer ce mot-là; que voulez-vous que pense ma nièce? que pense le monde, qui depuis longtemps connaît la rigidité de mes principes, et qui, vous le savez, n'est que trop disposé à se moquer des veuves trop pressées de se remarier?... Attendez au moins l'année de rigueur, et alors...

M. DUBOCAGE.

Et jusque-là, moi, faut-il que je sèche de jalousie? car apprenez, madame, que lorsque vous étiez à Versailles, je n'y tenais pas, je ne dormais plus, pas même à l'audience.

Mme DUBOCAGE.

Je vous demande cependant quel sujet vous avez d'être jaloux? Pour me rapprocher de vous, j'abandonne Versailles et ma cour, et me voilà installée au fond du Marais, sous un nom supposé, avec ma nièce.

M. DUBOCAGE.

A la bonne heure! mais cette petite Ernestine, qui ne vous quitte pas, c'est très-incommode; et il vaudrait mieux trouver quelque moyen pour qu'elle ne s'étonnât pas de mes visites.

Mme DUBOCAGE.

Soyez tranquille, je m'en charge; mais c'était ma nièce, ma pupille, je ne pouvais pas m'en séparer; et encore moins, à son âge, lui confier un secret de cette importance. D'ailleurs je n'étais pas fâchée de l'éloigner de Versailles; il y avait là quelque galant que je n'ai pu découvrir.

M. DUBOCAGE.

Savez-vous ce qu'il faut faire? il faut la marier.

Mme DUBOCAGE.

C'est bien mon intention; on m'a même parlé du fils

d'un négociant de Marseille, le jeune Saint-Elme, avocat très-distingué ; le connaissez-vous ?

M. DUBOCAGE.

Le jeune Saint-Elme, avocat à Paris ? Non, je ne connais pas ; mais je vous promets de prendre des informations. Adieu, adieu. Je tâcherai, si mes affaires me le permettent, de revenir vous voir aujourd'hui ; c'est qu'il y a si loin du Marais au faubourg Saint-Germain ! je me perds toujours dans ce maudit quartier dont je ne connais pas une rue... Ah ! mon Dieu ! j'oubliais ; (Ouvrant le secrétaire.) vous aurez sans doute besoin d'argent, et je vous apportais là quelques rouleaux... (Il va pour les poser sur des papiers.) Qu'est-ce que c'est que cela ? (Lisant.) « État de mes dettes : petits dîners particuliers au *Cadran bleu ;* livres de droit, vingt-deux francs ; cachemires, six cents francs. » Et ce gros cahier ? « *Cicéron*, tragédie en cinq actes et en vers, par un étudiant en droit... »

Mme DUBOCAGE.

Comment ! des vers ! qu'est-ce que ça signifie?

M. DUBOCAGE.

N'allez-vous pas vous fâcher ! Ces papiers appartenaient sans doute à la personne qui habitait avant nous ce garni ; et si j'osais risquer une comparaison...

AIR : L'Amour a gagné sa cause.

Daignez me la permettre ici ;
Je la crois peut-être assez neuve :
Voyez-vous, un hôtel garni
Est semblable au cœur d'une veuve.

Mme DUBOCAGE.

Monsieur Dubocage !...

M. DUBOCAGE.

(Suite de l'air.)

Ce cœur où l'on veut s'établir,

Et qui, quoi que l'on puisse faire,
Garde encor quelque souvenir
Du précédent locataire.

(Tirant sa montre.)

Déjà !

AIR : Allons, donnez-moi.

Adieu, je reviens bientôt
Près d'une épouse chérie;
Car mon cœur me dit qu'il faut
Que je revienne bientôt.

Mme DUBOCAGE.

Adieu, revenez bientôt ;
Oui, si vous voulez me plaire,
Mon ami, songez qu'il faut
Revenir ici tantôt.

M. DUBOCAGE.

De l'hôtel des Américains,
Je vais vous envoyer des vins,
De ces mets délicats et fins
Que, je vous l'avoûrai, ma chère,
Au Marais on ne trouve guère.

Mme DUBOCAGE, tendrement.

Quelle attention délicate!

Ensemble.

M. DUBOCAGE.

Adieu, je reviens bientôt, etc.

Mme DUBOCAGE.

Adieu, revenez, bientôt, etc.

(M. Dubocage sort.)

SCÈNE V.

Mme DUBOCAGE, ERNESTINE.

ERNESTINE, *entrant.*

Eh! mais, ma tante, vous me laissez bien seule, et je trouve ce quartier, cet appartement d'une tristesse !... j'aimais encore mieux Versailles.

Mme DUBOCAGE.

Je m'en doute bien ; vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué votre air rêveur, vos distractions ? Ce n'est pas moi que l'on trompe, mademoiselle ; je sais tout, et quoique je ne connaisse ni la personne, ni son nom, ni son état...

ERNESTINE.

Eh ! mon Dieu, ma tante, ni moi non plus ; il m'a dit seulement qu'il était de Paris, qu'il venait pour moi à Versailles.

Mme DUBOCAGE.

Qu'est-ce que c'est que cela ? Une pareille inclination ne saurait être convenable. D'ailleurs j'ai d'autres projets sur vous : on nous a parlé du fils d'un ancien ami, M. de Saint-Elme, un avocat dont on dit beaucoup de bien, et qui... mais nous causerons de cela ; rentrons.

ERNESTINE.

Comment ! ma tante, nous resterons donc ici toutes seules ?

Mme DUBOCAGE.

Oui, mademoiselle ; est-ce que cela vous contrarie ?

ERNESTINE.

Non, ma tante ; mais je pensais que vous alliez bien vous ennuyer... Et nous ne recevrons pas de visites ?

Mme DUBOCAGE.

Personne, excepté cependant un monsieur qui, je crois, viendra même assez souvent.

ERNESTINE, vivement.

Un monsieur, jeune ?

Mme DUBOCAGE.

Mais oui, jeune encore ; c'est lui qui est chargé de suivre mon procès, et il faudra que chaque jour il me rende compte.

ERNESTINE.

J'y suis, un avoué ! Comme c'est gai, la société de ma tante ! un avoué tous les jours et un avocat en perspective.

Mme DUBOCAGE.

Quoi qu'il en soit, je vous engage à le recevoir de votre mieux.

ERNESTINE.

Oui, ma tante.

AIR : On m'avait vanté la guinguette. (Gilles en deuil.)

A vos ordres je vais souscrire,
Entre nous, c'est bien convenu,
Je vais travailler...
(A part.)
C'est-à-dire
Je vais penser à l'inconnu.

Mme DUBOCAGE.

Allons, rentrez, ne vous déplaise,
Je vous suivrai.

ERNESTINE.

Comment ! déjà ?
(A part.)
Je n'y peux penser à mon aise
Quand ma tante se trouve là.

Ensemble.

Mme DUBOCAGE.

A mes ordres il faut souscrire;
Entre nous c'est bien convenu,
Je veux qu'en ces lieux tout respire
Les bonnes mœurs et la vertu.

ERNESTINE.

A vos ordres, je vais souscrire, etc.

(Elles rentrent toutes les deux dans la pièce à gauche. — On entend le bruit d'une clef dans la serrure.)

SCÈNE VI.

PROSPER, seul, les bottes couvertes de poussière et une badine à la main.

Cet imbécile d'Hubert n'est jamais dans sa loge! je n'aurais pas été fâché de prendre en montant mes lettres, mes journaux et mes assignations; car je suis sûr qu'il y en a. (S'essuyant.) Ouf! je n'en puis plus; mais c'est égal, après huit jours d'absence, on n'est pas fâché de se retrouver chez soi; j'aime mon appartement.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Oui, je préfère cet endroit
A plus d'un hôtel à la mode;
Pour un garçon il est commode,
Quoique d'abord il semble étroit.
Son étendue est sans égale :
J'ai mon salon chez Henneveu,
J'ai mon jardin Place-Royale
Et ma cuisine au Cadran-Bleu.

(Il ôte son chapeau et défait sa cravate.)

C'est charmant d'être garçon : on n'a de compte à rendre à personne; il vous prend une idée de campagne, on met sa

clef dans son gousset, une chemise dans sa poche, et l'on rentre dans son appartement sans que personne se soit aperçu de votre absence. Ma foi, je me suis amusé; mon ami Derval est un homme de mérite, riche à millions, et toujours en dispute avec ses voisins. Si jamais je deviens avocat, c'est une connaissance à cultiver; en outre un château superbe à quatre lieues de Paris, bals, spectacles, concerts et un parc qui donne sur les bois de Satory, et dans ces bois de Satory on fait souvent des rencontres... Je vous demande si ça n'est pas jouer de malheur : je vais passer huit jours à la campagne pour m'amuser, et je deviens amoureux d'une manière inquiétante; car enfin, dans ma position, on ne peut pas trop demander une demoiselle en mariage : voilà trois ans que je suis à Paris pour faire mon droit et je n'ai encore pris que mes inscriptions; mon père, d'après mes lettres, me croit déjà un avocat très-occupé; c'est une imprudence que j'ai faite, car depuis ce moment-là il ne m'envoie plus d'argent. Ça coûte cher une réputation, surtout une réputation usurpée; et quand il saura qu'au lieu de faire mon droit, j'ai fait des dettes!... des dettes, les grands-parents n'ont que cela à vous dire. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve? que j'ai du crédit; ce qui doit nécessairement arriver, quand on a, comme moi, deux cordes à son arc : d'un côté mon état d'étudiant en droit, de l'autre ma tragédie de *Cicéron !* je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de jeunes gens dans une plus belle passe.

AIR du Pot de Fleurs.

Suivant les élans du génie,
Ou bien des calculs moins hardis,
L'un se livre à la poésie,
L'autre se consacre à Thémis.
Mais en les cultivant chacune
Je suis à l'abri des revers :
Le poëte fera des vers,
Et l'avocat fera fortune.

Mais où diable vais-je dîner aujourd'hui? car la route m'a

donné un appétit !... Je suis venu à pied ; moi, je ne suis pas fier ; d'ailleurs quand on n'a pas de paquet, (Montrant son gousset.) rien sur soi, je ne vois pas la nécessité de prendre une voiture... Hein? qu'est-ce qui vient là?... Ah ! mon Dieu ! j'ai laissé la clef à la porte, et ce sera sans doute quelques-uns de ces messieurs, qui, informés de mon arrivée... aussi je m'étonnais bien de ne pas les voir encore.

SCÈNE VII.

PROSPER, UN COMMISSIONNAIRE, avec une plaque.

PROSPER.

Eh ! Dieu me pardonne ! je crois que ce sont des vivres ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur, voici un pâté de foies gras, et six bouteilles de vin de Pomard.

PROSPER.

Que tu apportes ici ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, monsieur.

PROSPER.

Ah çà, tu ne te trompes pas ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Non, monsieur, rue du Pas-de-la-Mule, au second.

PROSPER.

D'où ça vient-il ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ça vient de l'hôtel des Américains.

PROSPER.

Et de quelle part ?

LE COMMISSIONNAIRE.

De la part de la personne que vous savez bien ; voilà tout ce qu'on m'a chargé de dire.

PROSPER.

Diable m'emporte si...

LE COMMISSIONNAIRE.

V'là ma commission faite, et on m'a même recommandé de ne rien accepter.

PROSPER.

Oh ! sois tranquille...

LE COMMISSIONNAIRE.

Mais c'est égal, si malgré cela...

PROSPER.

Non pas, non pas ; il faut remplir ses commissions à la lettre.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (*Voltaire chez Ninon.*)

Il faut suivre en tout la formule ;
J'en suis désolé, mais, vois-tu ?
Je me ferais un vrai scrupule
De te donner un seul écu.
C'est ta consigne, et la droiture
M'ordonne de n'y rien changer.
(Lui donnant une bouteille.)
Mais, tiens, pour te dédommager,
Voilà ton pourboire en nature.

LE COMMISSIONNAIRE.

Alors, monsieur, je vous salue bien.

SCÈNE VIII.

PROSPER, seul.

Cela ne pouvait arriver plus à propos... Eh ! j'y suis, c'est

la femme de ce banquier pour qui j'ai fait des couplets de fête; il faut être juste, ils ne valaient pas cela; allons, je comptais dîner en ville; mais, ma foi, quand on a son repas chez soi, cela dérange moins; je travaillerai à mon autre tragédie de *Démosthène*. Allons, allons, mettons le couvert.

(Il met le pâté et une bouteille de vin sur sa table, apporte du sel dans du papier et prend une tasse sur la cheminée à défaut de verre.)

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Mets succulents, ô divine ambroisie,
(Flairant le pâté.)
Il est aux truffes, je le sens.
Fille des cieux, céleste poésie,
Oui, c'est à vous que je dois ces présents;
Comus est rarement des vôtres :
C'est bien le moins que les Muses, hélas!
Me fassent faire un bon repas;
Elles en font jeûner tant d'autres!

(On sonne.)

Hein!... (Ouvrant la porte.) Est-ce encore du pomard?

SCÈNE IX.

PROSPER, GUILLEMAIN, TROIS CRÉANCIERS.

LES CRÉANCIERS.

AIR de *La Cosaque*.

Oui, sans façons,
Nous venons
Furibonds;
Il faut vite
Qu'on s'acquitte,
Ou nous allons,
Avec juste raison,
Tout saisir dans la maison.

PROSPER, à table.

Sans façon, un verre ou deux?

Car, messieurs, je le suppose,
Si vous venez dans ces lieux,
C'est pour prendre quelque chose.

LES CRÉANCIERS.

Oui, sans façons, etc.

GUILLEMAIN.

Monsieur, il ne s'agit pas de cela, il faut nous payer.

PROSPER.

Oh ! je n'aime pas les criailleries, père Guillemain, arrangez cela avec ces messieurs, vous qui êtes le plus fort; j'aime autant ne devoir qu'à un.

GUILLEMAIN.

Monsieur, monsieur ! point de mauvaises plaisanteries; mes moments sont comptés.

PROSPER.

Eh bien ! votre argent ne l'est pas.

GUILLEMAIN.

Alors, monsieur, nous saisirons le mobilier.

PROSPER.

Saisissez !... qu'est-ce que ça me fait? je loge en garni, et l'on est obligé de me fournir; mais, tenez, quand on a des affaires un peu embrouillées, il faut se décider à des sacrifices, et je vous abandonne ma tragédie de *Cicéron*.

GUILLEMAIN, aux autres créanciers.

Bah ! bah ! inventorions toujours; d'abord, ouvrons le secrétaire.

PROSPER, toujours mangeant.

C'est là que vous le trouverez, un ouvrage sublime ! c'est de l'or en barre.

GUILLEMAIN, prenant le rouleau et avec surprise.

C'est de l'or !

TOUS, regardant.

De l'or !

PROSPER, continuant de manger et sans se détourner.

Eh! oui, je vous le disais bien, et pourtant je vous le cède, je vous l'abandonne ; je suis sûr que pour vous cela vaut mille écus, pour le moins.

GUILLEMAIN.

Pas tout à fait ; mais enfin, tel que cela est, nous nous en contenterons. (Bas aux autres créanciers.) Dites donc, vous autres, trois rouleaux, quinze cents francs, nous pouvons, sans y perdre, n'en prendre que moitié.

PREMIER CRÉANCIER.

Mais oui.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

C'est aussi mon avis.

GUILLEMAIN.

C'est bon, c'est bon. Je suis chargé par M. Prosper de régler les comptes.

LES CRÉANCIERS, ensemble, à Prosper.

Monsieur, voici nos quittances.

GULLEMAIN.

Voici la mienne aussi.

PROSPER, les regardant.

Comment! il serait possible? eh bien! je ne l'aurais pas cru, et voilà un trait qui fait honneur au corps des usuriers. (Prenant les quittances.) Ah çà! monsieur Guillemain, vous aimez donc la littérature?

GUILLEMAIN.

Mais dame! monsieur, qu'est-ce que vous appelez la littérature?

PROSPER.

J'entends que vous êtes capable d'apprécier un pareil trésor.

GUILLEMAIN.

Parbleu! je ne connais pas de meilleure valeur, quand les pièces sont bonnes.

PROSPER.

Excellente, celle-là, excellente, je vous en réponds ; c'était ma fortune ! mais heureusement, je ne suis pas encore épuisé ! et j'aurai longtemps des ressources de ce genre-là.

GUILLEMAIN, vivement.

J'espère conserver la pratique de monsieur, et mes magasins...

PREMIER CRÉANCIER.

Mon restaurant...

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Ma bourse...

TOUS.

Sont au service de monsieur.

PROSPER.

O Cicéron ! voilà de tes prodiges ! vois ces modernes Catilina confondus à ton aspect !

GUILLEMAIN.

Catilina... vous êtes bien bon ; la vérité est que monsieur est toujours sûr de nous trouver.

AIR : Le magistrat irréprochable. (*Monsieur Guillaume.*)

Je crois connaître un peu les hommes ;
Et de parler s'il m'est permis,
Des créanciers tels que nous sommes
Sont bien plus sûrs que des amis ;
L'amour que ceux-ci vous témoignent
Disparaît avec les beaux jours ;
Le malheur vient, tous les amis s'éloignent :
Les créanciers restent toujours.

PROSPER.

Mes amis, j'accepte. (A Guillemain.) Il me faudra un habillement complet, plus une redingote très-élégante, pour la ville, et une robe de chambre pour rester chez moi. (Au premier créancier.) Il me faudra aussi des meubles ; car je suis

las de loger en garni. (Au deuxième.) Et vous... (Comme une idée qui lui vient.) parbleu ! il me faut ce soir le plus joli petit souper, des vins fins, une chère exquise, et qu'à neuf heures tout soit ici. Je veux inviter deux ou trois amis pour rire avec eux de l'aventure. (A Guillemain.) Tu passeras chez Saint-Charles, Ernest et les deux Senneville, leur dire que je les attends.

LES CRÉANCIERS, entourant Prosper.

AIR connu.

Nous vous nourrirons,
Vous habillerons,
Et sur votre table
Un vin délectable
Va couler soudain.

PROSPER.

Ah ! père Guillemain !

(Les créanciers sortent.)

SCÈNE X.

PROSPER, seul.

Comment ! ce n'est point un rêve ! voilà toutes mes dettes acquittées ?

AIR du vaudeville de *Turenne.*

O Cicéron, rien ne manque à ta gloire :
Toi, qui rendais les Romains attentifs,
Qui jamais aurait pu te croire
Le même pouvoir sur des juifs ?
Puisqu'un orateur mis en scène
Aux créanciers fait donner des reçus,
Demain j'emprunte mille écus,
Et j'achève mon *Demosthène.*

SCÈNE XI.

PROSPER, HUBERT.

HUBERT.

Qu'est-ce que je vois là?

PROSPER.

C'est toi, maître Hubert ?

HUBERT.

Oui, monsieur, mais par où êtes-vous donc rentré ? je ne vous ai pas aperçu.

PROSPER.

Voilà ce que c'est que de ne pas être dans sa loge; je parie que tu étais chez le portier du n° 12, à faire de la politique.

HUBERT, troublé.

Oui, monsieur, c'était son jour de recevoir. (A part.) Eh bien ! par exemple, me voilà dans de beaux draps. (Haut.) Vous savez que c'est après-demain le terme.

PROSPER, élevant la voix.

Eh bien ! ne t'ai-je pas payé d'avance, le jour où j'ai gagné ces cinquante écus à l'écarté ?

HUBERT.

Mon Dieu ! je sais bien, il n'est pas nécessaire de parler si haut; je voulais vous dire qu'ignorant si vous vouliez renouveler...

PROSPER.

Ah ! bien oui, un juif, un arabe tel que toi ! je suis seulement fâché de ne pas pouvoir te jouer quelque tour avant de nous séparer.

HUBERT.

Vous ne m'en avez pas assez joué, peut-être ?

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Avec vous jamais je ne gagne,
De me ruiner vous avez fait le plan,
Et vous allez toujours à la campagne
Aux approches du jour de l'an.
Enfin vous êtes, la saison dernière,
Resté sans bois l'hiver entier,
Afin d'ôter à moi propriétaire
La bûche du portier.

PROSPER.

Dès demain je te quitte : je ne veux plus d'hôtel garni, je me mets dans mes meubles.

HUBERT, à part.

Demain... si cette idée-là avait pu lui prendre aujourd'hui ! (Haut.) Vous ne savez donc pas, monsieur, qu'il y a ce soir une première représentation à l'Ambigu-Comique ? j'en ai entendu parler. Un ouvrage qui a été refusé au Théâtre-Français.

PROSPER.

Diable ! mais cela pourrait être bon ; n'importe, je ne puis : je donne ce soir à souper à une demi-douzaine de mes amis.

HUBERT.

Comment, monsieur ?... Jésus-Maria ! c'est fait de nous !

PROSPER.

Ah çà ! qu'est-ce que tu as donc, depuis une heure ? je te trouve un air tout extraordinaire, une physionomie renversée.

HUBERT.

Ce n'est pas sans raison ; imaginez-vous, monsieur, que pendant votre absence, il est venu ici très-souvent cette plaideuse que vous ne vouliez pas voir.

PROSPER.

Serait-ce cette dame de province, que mon père m'a re-

commandée dans ses dernières lettres ? depuis qu'il me croit avocat, il m'envoie des affaires tous les mois. J'espère bien que tu as toujours dit que j'étais à la campagne ?

HUBERT.

Oui, monsieur ; mais je ne sais pas qui lui a dit que vous deviez revenir aujourd'hui ; elle fait antichambre ici à côté avec sa nièce, bien décidée à attendre votre retour.

PROSPER.

Il paraît que mon père a soigné ma réputation. Parbleu ! elle m'attendra longtemps, car je me sauve ; donne-moi mon chapeau.

HUBERT, à part.

Bravo ! le voilà dehors.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; ERNESTINE.

ERNESTINE, à la cantonade.

Oui, ma tante, je reviens.

PROSPER.

Grands dieux !... Hubert, mon cher Hubert, regarde donc.

HUBERT.

Qu'est-ce qui lui prend donc ?

PROSPER, le chapeau à la main.

Comment, mademoiselle, c'est vous qui êtes ici avec madame votre tante ?

ERNESTINE.

Oui, monsieur. (A part.) Ah ! mon Dieu ! je ne me serais jamais doutée... (Haut.) Comment ! vous êtes celui que ma tante attendait avec tant d'impatience ! je cours la prévenir.

PROSPER.

Non, il n'est pas nécessaire... un instant, je vous en supplie.

HUBERT, à part.

Ah çà ! qu'est-ce qu'ils ont donc ? est-ce que j'aurais rencontré juste sans m'en douter ?

PROSPER.

Hubert, laisse-nous.

HUBERT.

Comment, monsieur !

PROSPER.

Sortez, vous dis-je.

HUBERT, en s'en allant.

Ma foi, je n'y conçois rien ; mais je n'y saurais que faire... que cela s'arrange maintenant comme ça pourra.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

PROSPER et ERNESTINE.

PROSPER.

Que j'étais loin de m'attendre à un pareil bonheur !

ERNESTINE.

Certainement, monsieur, je n'aurais jamais pensé que vous fussiez l'homme d'affaires de ma tante.

PROSPER, posant son chapeau et ses gants sur un meuble.

Je tâcherai de mériter sa confiance.

ERNESTINE.

Ça n'est pas nécessaire, vous l'avez déjà ; si vous saviez combien elle a pour vous d'affection, d'estime ! elle parle avec tant d'éloges de votre personne et de vos talents !

PROSPER, *à part.*

Par exemple, je ne me serais jamais cru une pareille réputation. (*Haut.*) Et puis-je espérer que vous partagez un peu la bonne opinion qu'elle a de moi?

ERNESTINE.

Il le faut bien.

PROSPER.

Comment?

ERNESTINE.

Puisque ma tante m'a recommandé de vous traiter comme ami de la maison... Voilà ses propres paroles.

PROSPER.

Vraiment?... Voilà qui est charmant!

AIR de M. Aymon.

Premier couplet.

De cet accueil plein d'amitié
Avec raison mon cœur s'étonne;
Mais le vôtre est-il de moitié
Dans les ordres que l'on vous donne?

ERNESTINE.

Sur un tel chapitre, je crois,
Monsieur, je suis fort ignorante;
Je sais seulement que je dois
Obéir toujours à ma tante.

Deuxième couplet.

Elle m'a commandé tantôt
D'être aimable, d'être polie;
Surtout, m'a-t-elle dit, il faut
Qu'en rien je ne vous contrarie.

PROSPER.

Puis-je à cette sévère loi
Croire que votre cœur consente?

(*Il lui baise la main.*)

ERNESTINE.

Il le faut bien, monsieur, je doi
Obéir toujours à ma tante.

PROSPER.

Ainsi vous me permettrez de vous aimer, de vous le dire...

ERNESTINE.

Oui, si ma tante l'ordonne... mais vous oubliez qu'elle vous attend.

PROSPER.

Ah ! laissez-moi prolonger des instants aussi doux... songez donc que, dès que nous serons dans les procès et les affaires... Et dites-moi, savez-vous où votre tante compte aller ce soir ?

ERNESTINE.

Mais pas autre part qu'ici, du moins je le pense... à Versailles, ce n'est pas comme à Paris, on a l'habitude de souper. .

PROSPER, vivement.

Et elle comptait peut-être souper ici ?

ERNESTINE, froidement.

Mais probablement.

PROSPER.

Ah ! que c'est heureux ! (A Ernestine.) Combien je suis flatté ! (A part.) Par exemple ! elle joue de bonheur : tomber sur un jour où le traiteur me fait crédit, justement, un repas superbe. (Se frappant la tête.) Ah ! mon Dieu ! et les deux ou trois mauvais sujets que j'ai fait inviter... Il est temps encore... Je cours donner contre-ordre. (A Ernestine.) Mademoiselle, croyez certainement... la joie... l'ivresse... je suis le plus heureux des hommes. Mais daignez prier madame votre tante d'excuser mon impolitesse... dans un instant je suis à vous... je suis à elle... c'est l'affaire d'une minute...

(Il prend son chapeau, et sort précipitamment.)

SCÈNE XIV.

ERNESTINE, puis Mme DUBOCAGE.

ERNESTINE.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?... et d'où vient ce départ subit? (Appelant à la porte de la chambre.) Ma tante... ma tante, arrivez donc! vous ne savez pas... ce monsieur dont vous m'avez parlé...

Mme DUBOCAGE.

Eh bien!

ERNESTINE.

Il sort d'ici.

Mme DUBOCAGE.

Sans demander à me voir?

ERNESTINE.

Si, vraiment!... mais je crois qu'il a la tête là... un peu.. comment vous dirai-je?

Mme DUBOCAGE, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? que prétendez-vous dire de sa tête?

ERNESTINE.

Dame! il venait de causer avec moi d'une manière certainement très-raisonnable... et quand je lui ai dit que probablement vous souperiez ici... il a pris son chapeau et est sorti comme un fou, en criant qu'il allait revenir...

Mme DUBOCAGE.

Il avait sans doute oublié quelque chose... mais à cela près, comment le trouvez-vous?...

ERNESTINE.

Oh! ma tante... je n'ose pas vous dire... je l'ai trouvé plus galant et plus aimable que jamais.

Mme DUBOCAGE.

Comment ! plus aimable que jamais ?... Vous avez donc eu déjà des preuves de son amabilité ?

ERNESTINE.

Mais oui... ma tante... C'est que, si je vous dis ce qui en est, vous allez vous fâcher.

Mme DUBOCAGE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! il me prend une palpitation... (*Haut.*) Parlez, mademoiselle, parlez ! vous voyez bien que je vous écoute...

ERNESTINE.

Mais vous auriez bien tort de croire que c'est une inclination suspecte ; car il m'a dit qu'il me trouvait charmante et qu'il m'aimait.

Mme DUBOCAGE.

Qu'il vous aimait ? (*A part.*) Ah ! monsieur Dubocage ! (*Haut.*) Mais comment est-il possible... que vous, qu'il connaît à peine ?...

ERNESTINE.

Mais du tout... puisque c'est lui...

Mme DUBOCAGE.

Comment, lui !...

ERNESTINE.

Eh bien ! oui... lui, dont je vous parlais tantôt... c'est à Versailles que cela a commencé.

Mme DUBOCAGE, *à part.*

Voilà donc pourquoi il y venait si souvent et incognito ! (*Haut.*) Et c'est là qu'il vous faisait les yeux doux ?

ERNESTINE.

Oui, quand vous ne regardiez pas...

Mme DUBOCAGE.

Laissez-moi, mademoiselle !

ERNESTINE.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous ?

Mme DUBOCAGE, avec dignité.

Laissez-moi, mademoiselle, laissez-moi ! et rentrez dans votre chambre.

ERNESTINE.

Oh ! je m'en vais... Mais il reviendra, n'est-ce pas?... vous me le promettez... (A part.) Par exemple, je ne sais pas ce qu'a ma tante.

(Elle rentre.)

SCÈNE XV.

Mme DUBOCAGE, seule.

Je vous le demande ! à qui se fier ?... qui aurait jamais cru que M. Dubocage, un homme respectable... un président... lui, dont j'aurais répondu comme de moi... je ne puis croire encore... Hein ! qui sonne là ?

SCÈNE XVI.

Mme DUBOCAGE, GUILLEMAIN, PLUSIEURS GARÇONS TRAITEURS.

GUILLEMAIN.

Mille pardons, madame... (A part.) Il paraît que c'est une nouvelle... (Haut.) Je vois... je vois qu'en l'absence de monsieur, c'est vous qui êtes la maîtresse de céans. (A part.) Par exemple, il a là un drôle de goût.

Mme DUBOCAGE.

Oui, monsieur... finissons : qu'y a-t-il pour votre service ?

GUILLEMAIN, à part.

Diable ! celle-là n'est pas de bonne humeur... (Aux garçons.) Dépêchez-vous, vous autres, et disposez là le souper que monsieur a commandé.

Mme DUBOCAGE.

Comment ! il a commandé...

GUILLEMAIN.

Oui, un petit repas... pour lui et deux ou trois de ses amis... et je devine sans peine qui doit en faire les honneurs.

Mme DUBOCAGE.

Deux ou trois de ses amis à une pareille heure ?... mais c'est d'une indiscrétion... Mais êtes-vous bien sûr ?...

GUILLEMAIN.

C'est M. Prosper qui m'a dit lui-même...

Mme DUBOCAGE.

M. Prosper... vous voulez dire M. Dubocage.

GUILLEMAIN.

Est-ce Dubocage ? je le veux bien... le mois dernier il s'appelait Belval : Prosper ou Dubocage, le nom ne fait rien à la chose.

Mme DUBOCAGE, à part.

Qu'est-ce que j'apprends là ?... (Haut.) Comment ! dès le mois dernier il occupait cet appartement sous un nom supposé ?

GUILLEMAIN.

Le mois dernier... parbleu ! en voilà plus de six que monsieur l'a loué.

Mme DUBOCAGE.

Comment !... (A part.) Mais au fait il vaut mieux se taire et confondre le perfide... (Haut.) Et sans doute il recevait des visites ?

GUILLEMAIN.

Beaucoup, c'est un homme très-répandu.

Mme DUBOCAGE.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Il recevait donc?

GUILLEMAIN.

Oui, des diables:
Tous jeunes gens et tous charmants sujets.

Mme DUBOCAGE.

Et des dames?

GUILLEMAIN.

De fort aimables,
Dont je retrouve en vous les traits;
De bons amis, du punch, et du tapage!
Vingt créanciers, autant d'amours; enfin,
On n'en aurait pas davantage
Dans le quartier d'Antin.

Au surplus, cela ne nous regarde pas, pourvu que nos fournitures soient payées.

Mme DUBOCAGE.

Monsieur est...

GUILLEMAIN.

Dans le commerce, madame ; je lui prête de l'argent.

Mme DUBOCAGE.

Est-ce qu'il en a besoin?

GUILLEMAIN.

Souvent; mais il paraît qu'il veut se ranger; et cela ne m'étonne pas, depuis que j'ai vu madame... il n'a jamais fait un choix plus sage, plus raisonnable; et cela annonce une maturité de raisonnement dont je ne l'aurais jamais cru capable.

Mme DUBOCAGE.

C'est bon... sortez.

(Guillemain et les garçons traiteurs sortent.)

SCÈNE XVII.

Mme DUBOCAGE, *seule*.

Allons! il n'y a plus de doute...

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse*.

Rarement on trouve au jeune âge,
Amour constant, fidèle et pur;
De crainte d'un mari volage,
Je l'avais pris d'un âge mûr.
Pour éviter mainte équipée,
Cinquante hivers me semblaient rassurants;
Mais, hélas! pour être trompée,
Autant vaudrait qu'il eût vingt ans.

Allons tout confier à ma nièce... lui dire que le perfide qui voulait la séduire est mon mari, et nous préparer toutes les deux à le traiter comme il le mérite.

(Elle emporte un des flambeaux qui sont sur la table et sort par l'appartement à droite : il fait nuit.)

SCÈNE XVIII.

PROSPER, *tenant* M. DUBOCAGE *par la main* ; M. Dubocage *est sans chapeau et un peu en désordre.*

PROSPER.

Ne craignez rien, monsieur, et suivez-moi. On n'y voit goutte, mais je connais si bien l'escalier!

M. DUBOCAGE.

Ma foi, monsieur, je vous remercie; je m'étais égaré dans ces rues que je ne connais pas; et sans vous, ces

deux coquins m'auraient fait un mauvais parti; j'avais beau crier...

PROSPER.

Oui, c'est un avantage du quartier: à neuf heures, tout le monde est endormi; seulement nous avons quelques personnes qui se couchent un peu tard, et qui s'amusent à vous demander la bourse; par exemple, ils ne se sont jamais adressés à moi; il faut qu'ils me connaissent.

M. DUBOCAGE.

Puis-je demander où je suis?

PROSPER.

Chez moi, monsieur. Je vous disais bien que, par ma petite porte, et en traversant le jardin, nous serions arrivés tout de suite.

M. DUBOCAGE.

Et à qui dois-je cet important service?

PROSPER.

A M. Prosper, étudiant en droit.

M. DUBOCAGE.

Diable! vous êtes un peu loin de l'école.

PROSPER.

Ça m'est égal, je n'y vais jamais; mais je vous demande mille pardons de vous laisser dans l'obscurité, je cherche mon briquet phosphorique.

M. DUBOCAGE.

Ne vous inquiétez pas, je vais trouver un siége. (En se reculant il rencontre la table.) Eh! mon Dieu! qu'est-ce que je sens là? c'est un couvert qui est tout dressé.

PROSPER.

Ah! ah! ils ont servi; parbleu! monsieur, j'espère que vous me ferez l'honneur de partager... Ah! voilà mon briquet.

M. DUBOCAGE.

Ma foi, avec plaisir ; à cette heure-ci, on ne m'attendra pas.

PROSPER, brisant plusieurs allumettes.

C'est-à-dire, je vous invite, là, comme un étourdi... j'oubliais de vous dire que j'ai des dames ; elles sont là à côté ; parce que vous entendez bien qu'un garçon...

M. DUBOCAGE.

C'est trop juste. (A part.) Allons, me voilà en partie fine.

PROSPER.

Mais il faut que je leur demande la permission de leur présenter un étranger.

M. DUBOCAGE.

Comment donc ! je serais désolé de vous gêner ; je passerai dans un autre appartement, et traitez-moi en garçon.

PROSPER, allumant les bougies.

Du tout, je suis sûr que ces dames seront enchantées d'avoir un pareil convive.

M. DUBOCAGE, qui a regardé autour de lui.

Ah ! mon Dieu !

PROSPER.

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc ?

M. DUBOCAGE.

Rien : c'est l'éclat subit de la lumière. (A part.) Je ne me trompe pas...

PROSPER.

Eh bien ! vous ne vous asseyez pas ? Vous avez tort ; mettez-vous à votre aise.

(Il ôte son chapeau, son habit et met une redingote.)

M. DUBOCAGE, à part.

Il est tout à fait chez lui. Morbleu ! qu'est-ce que cela signifie ? (Haut.) Comment, monsieur, c'est ici votre appartement ?

PROSPER.

Comme vous voyez.

M. DUBOCAGE.

Et c'est ici que vous allez passer la nuit?

PROSPER.

Apparemment, je n'ai pas envie d'aller coucher à la belle étoile, en héros espagnol... Eh bien! qu'avez-vous donc? vous changez de couleur!

M. DUBOCAGE.

Je vous avoue que l'émotion, la surprise...

PROSPER.

Bah! vous allez vous remettre en soupant.

M. DUBOCAGE.

Ah! sans doute... mais ces dames dont vous parliez tout à l'heure?

PROSPER.

Elles arrivent de province, de Versailles, c'est tout comme; vous en serez content.

M. DUBOCAGE, *à part.*

Non: j'avais tort d'être jaloux; mais, morbleu!... (*Se reprenant.*) Et, sans doute, ces dames vous voient d'assez bon œil?

PROSPER.

Vous sentez bien que là-dessus, je ne peux pas vous dire... mais, modestie à part, je ne me crois pas mal avec elles. Tenez, je les entends, et si vous voulez avoir la bonté d'attendre un instant, je vais demander la permission de vous présenter. (*Regardant autour de lui.*) C'est que je n'ai ni salon ni antichambre.

M. DUBOCAGE.

Eh! parbleu! ce cabinet...

(*Montrant la porte qui fait face au public et qui a une lucarne avec un rideau de taffetas.*)

PROSPER.

Je vous demande mille pardons.

(M. Dubocage entre dans le cabinet.)

SCÈNE XIX.

PROSPER, ERNESTINE ; DUBOCAGE, dans le cabinet.

PROSPER.

Eh bien ! madame votre tante a-t-elle eu la bonté de m'excuser ?

ERNESTINE, très-froidement et très-sévèrement.

Oui, monsieur, elle vous attend pour vous parler.

PROSPER.

Ah ! mon Dieu ! quel air froid et solennel !

ERNESTINE.

C'est le seul qui me convienne, monsieur ; ma tante m'a chargée, en outre, de vous dire qu'elle était indisposée, et qu'elle vous priait qu'on voulût bien souper dans l'autre pièce, au coin du feu.

M. DUBOCAGE, toussant.

Hum ! hum !

PROSPER.

Je suis à vos ordres ; mais daignez m'expliquer d'où vient le changement que je remarque dans vos manières ? moi qui comptais que nous allions faire un repas charmant, et qui voulais vous demander la permission d'amener un ami !

ERNESTINE.

Justement ma tante ne veut recevoir personne que vous, monsieur.

M. DUBOCAGE, toussant.

Hum ! hum !

PROSPER.

Ah! diable! je suis désolé.

ERNESTINE.

Elle vous prie de congédier les deux ou trois amis que vous avez eu la délicatesse d'inviter.

PROSPER.

Ah! mon Dieu! n'est-ce que cela qui vous fâche?

ERNESTINE.

Je sais tout, ma tante m'a tout confié, jusqu'aux liens qui vous unissent.

M. DUBOCAGE.

Morbleu!

PROSPER.

Les liens qui m'unissent à elle!... Il y a ici quelque méprise que je veux éclaircir, et je vole auprès d'elle.

M. DUBOCAGE.

Ah! c'en est trop!... Monsieur, vous m'avez enfermé.

PROSPER, allant au fond et criant.

C'est sans le vouloir; attendez un instant, je suis à vous.

M. DUBOCAGE, frappant à la porte.

AIR du Château de mon oncle.

Depuis trop longtemps je voi
Qu'on veut se jouer de moi.
Ouvrez-moi,
Seul je doi
Dans ces lieux faire la loi.

SCÈNE XX.

LES MÊMES ; Mme DUBOCAGE, entrant d'un côté, HUBERT, GUILLEMAIN, et LES CRÉANCIERS, entrent de l'autre.

Suite de l'air.

Mme DUBOCAGE, HUBERT, GUILLEMAIN.

De grâce, pourquoi fait-on
Un tel bruit dans la maison?
Ah! grands dieux!
Dans ces lieux,
Pourquoi ce vacarme affreux?

M. DUBOCAGE, par la lucarne.

Qu'on m'ouvre la porte!
Il faut que je sorte.
Craignez tous
Mon courroux.

Mme DUBOCAGE.

Ciel! que vois-je? mon époux!...

M. DUBOCAGE.

Oui, femme imprudente!

ERNESTINE.

Quoi! c'est là, ma tante,
Votre époux?
Entre nous, (*Bis.*)
Combien donc en avez-vous?

Ensemble.

M. DUBOCAGE.

Depuis trop longtemps je voi, etc.

GUILLEMAIN, PROSPER, Mme DUBOCAGE, HUBERT, ERNESTINE.

De grâce, pourquoi fait-on, etc.

(Pendant le refrain on a été ouvrir à M. Dubocage.)

Deuxième reprise de l'air.

M. DUBOCAGE.

Oui, je suis chez moi, peut-être !

PROSPER.

Non, c'est moi qui suis le maître.

M. DUBOCAGE, PROSPER, prenant tous deux Hubert au collet.

Réponds, traître !
Réponds, traître !

HUBERT.

Calmez ce courroux !
D'où vient le bruit que vous faites ?
Tous trois nous sommes honnêtes
Et vous êtes
Tous les deux chez vous.

M. DUBOCAGE et PROSPER.

Quoi ! vous nous faites payer
A tous les deux un loyer;
Ah ! c'est bien
Le moyen
De faire valoir son bien !

TOUS.

Quoi ! vous leur faites payer
A tous les deux un loyer;
Ah ! c'est bien
Le moyen
De faire valoir son bien !

PROSPER et M. DUBOCAGE, se faisant des politesses.

On avait su m'abuser,
Monsieur, daignez m'excuser;
Plus d'accès
Aux procès;
Désormais,
Vivons en paix.

PROSPER, à M. Dubocage.

Vous voyez toute l'injustice de vos soupçons, et pour

vous prouver que je n'eus jamais de coupables projets sur madame, si elle me permet d'aspirer à la main de son aimable nièce, vous pouvez vous informer de M. Prosper Saint-Elme, jeune avocat, ou peu s'en faut : une famille distinguée, des espérances superbes, une conduite irréprochable.

Mme DUBOCAGE.

Saint-Elme... comment! vous seriez M. Saint-Elme, de Marseille, le fils du négociant ?

ERNESTINE.

Ah! ma tante, celui dont vous me parliez ce matin...

M. DUBOCAGE, *à sa femme.*

C'est monsieur sur qui vous m'avez chargé de prendre des informations ?

PROSPER.

J'ose espérer qu'elles seront à mon avantage, et que ma sagesse, ma raison...

Mme DUBOCAGE.

Un instant... Prosper, c'est lui dont monsieur... (*Montrant Guillemain.*) me parlait tout à l'heure : des créanciers, des dettes...

PROSPER.

Moi! des créanciers, des dettes ?... c'est ainsi que la vertu est toujours calomniée ; voyez plutôt.

(*Lui donnant des quittances.*)

Mme DUBOCAGE.

Comment! il serait possible... (*Regardant les quittances. — A Guillemain.*) Est-ce bien là, monsieur, votre signature?

GUILLEMAIN.

Oui, madame, nous avons trouvé ce matin, dans le secrétaire de monsieur, de quoi solder nos créances.

M. DUBOCAGE.

Comment! dans ce secrétaire; parbleu! je le crois bien, c'est moi qui avais mis...

Mme DUBOCAGE, à part.

Mes quinze cents francs!

PROSPER, avec transport.

C'était une méprise, (A M. Dubocage.) mais... je suis enchanté de vous avoir pour créancier.

Mme DUBOCAGE.

Du tout, monsieur, les quinze cents francs m'appartenaient.

PROSPER.

Comment! c'est à vous, madame? quelle bonté, quelle générosité! marier votre nièce, et lui donner un présent de noces. (Froidement aux créanciers.) N'importe, messieurs, je ne m'en dédis pas : j'emploie les cadeaux qu'on me fait à payer mes dettes. (A M. et madame Dubocage.) J'espère qu'un pareil exemple de sagesse doit vous rassurer pour l'avenir.

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (*Les Scythes et les Amazones.*)

D'ailleurs, Thémis à Melpomène unie
Vous répondra de mon futur destin;
Oui, président, votre âme est attendrie ;
Vous voudriez me résister en vain ;
Car j'ai pour moi, voyez si j'en impose,
J'ai Cicéron, Démosthène et l'Amour ;
Trois avocats, demandez à la cour,
Qui toujours ont gagné leur cause.

ERNESTINE, au public.

De vos arrêts redoutant la justice,
Et facile à s'intimider,
Un avocat encor novice
Devant vous se hasarde à plaider;

Le tribunal, par bonheur, se compose
De jurés intègres, délicats,
Mais indulgents... et qui ne voudront pas
Qu'il perde sa première cause.




INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS



Elle est divisée en six séries, ornée d'un portrait de l'auteur *et d'un* fac-simile de son écriture, *et elle sera complétée par différentes tables générales, présentant le classement de tous les ouvrages qui composent l'œuvre entière d'Eugène Scribe, soit par ordre chronologique ou alphabétique, soit par genre ou par théâtre, avec l'indication de tous les collaborateurs et compositeurs dont les noms sont associés à l'œuvre de l'auteur.*

Les éditeurs ont pensé que des vignettes spéciales, accompagnant chacune des œuvres, donneraient à cette édition un caractère plus élégant. Ils ont été heureusement secondés par le talent de dessinateur de M. E. Reybert, *architecte, qui a composé, à cet effet, pour chaque série, une suite de motifs gracieux d'ornements et d'attributs, formant tête de pages et culs-de-lampe, et rappelant ingénieusement les différents genres traités par Eugène Scribe.*

L'avertissement *que les éditeurs ont placé en tête de cette nouvelle édition indiquant suffisamment le but de l'importante publication qu'ils ont entreprise, nous nous bornerons à le reproduire ici, en le faisant suivre d'un* catalogue *détaillé indiquant, par série, les ouvrages qui sont compris dans chaque volume. (Les 2e, 4e et 6e séries seront ultérieurement développées.)*





AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

Eugène Scribe, né à Paris le 24 décembre 1791 et mort le 20 février 1861, a composé, seul ou en société, et fait représenter sur les divers théâtres de Paris, pendant une période de cinquante ans (de 1811 à 1861), plus de *quatre cents pièces*, dont trois cent cinquante au moins ont été imprimées isolément et dans différents recueils. Il a, en outre, publié, dans plusieurs journaux ou revues périodiques, des *Proverbes*, des *Nouvelles*, des *Romans*, etc.

Les principales éditions de ses Œuvres parues jusqu'en 1859 (il n'en a pas été publié depuis cette époque), bien que portant quelquefois le titre d'*Œuvres complètes*, n'étaient, en réalité, que des recueils d'*Œuvres choisies;* elles ne comprenaient d'ailleurs ni les proverbes, nouvelles et romans pu-

bliés depuis 1846, ni les pièces de théâtre représentées depuis 1852*.

Toutes ces éditions sont actuellement épuisées.

Au moment d'entreprendre une nouvelle publication des œuvres d'Eugène Scribe, ses éditeurs ont hésité sur le parti qu'il convenait de prendre pour mieux honorer sa mémoire.

Devaient-ils se contenter de publier des *Œuvres choisies*, composées seulement de ses ouvrages dramatiques ou autres, particulièrement consacrés par un long succès? Devaient-ils au contraire offrir au public des *Œuvres complètes*, c'est-à-dire la collection de toutes les productions de sa plume féconde?

C'est à ce dernier parti qu'ils ont cru devoir s'arrêter; car, ce qu'ils voulaient, c'était non-seulement remettre en lumière des ouvrages si longtemps

* Voici la liste de ces diverses éditions:

1° **1827-1842.** — Aimé André. — *Théâtre complet.* — 24 vol. in-8°; 168 pièces, de 1812 à 1840.

2° **1840-1842.** — Furne et Aimé André. — *Œuvres complètes.* — 5 vol. gr. in-8°, en 10 tomes, à 2 colonnes: 171 pièces, de 1812 à 1840.

3° **1845.** — Firmin Didot. — *Œuvres choisies.* — 5 vol. in-12 : 54 pièces, de 1815 à 1840.

4° **1852-1854.** — Lebigre-Duquesne. — *Œuvres complètes.* — 17 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes: 209 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

5° **1854-1859.** — Vialat et Marescq. — *Œuvres illustrées.* — 12 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes: 208 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

6° **1855-1859.** — Michel Lévy. — *Théâtre*, *Historiettes* et *Proverbes*, *Nouvelles* et *Romans*. — 25 vol. in-18: 123 pièces, de 1817 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

et si justement applaudis; c'était aussi, en réunissant l'œuvre entière de cet auteur, qui fut l'une des plus brillantes personnifications du théâtre contemporain, le montrer dans toute la puissance de son travail et sous tous les aspects de son talent; c'était enfin faire connaître les véritables causes de tant de succès, causes si bien expliquées du reste dans les discours qui ont été prononcés à l'Académie française, lors de la réception de son successeur :

« Il y avait chez Scribe, — a dit M. Vitet*, — « une faculté puissante et vraiment supérieure qui « lui assurait et qui m'explique cette suprématie « sur le théâtre de son temps. C'était un don d'in- « vention dramatique que personne avant lui peut- « être n'avait ainsi possédé : le don de découvrir « à chaque pas, presque à propos de rien, des com- « binaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant ; « et de les découvrir, non pas en germe seulement « ou à peine ébauchées, mais en relief, en action, « et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut « à ses confrères pour préparer un plan, il en achève « plus de quatre; et jamais il n'achète aux dépens de « l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est « pas dans un moule banal que ses fictions sont « jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne « s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages « qui n'ait au moins son grain de nouveauté...

Réponse de M. Vitet au discours prononcé par M. Octave Feuillet dans la séance du 26 mars 1863.

« Scribe avait le génie de l'invention dramatique. »

« ..... Un des arts les plus difficiles dans le do-
« maine de l'invention littéraire, — disait au-
« paravant M. Octave Feuillet*, — c'est celui de
« charmer l'imagination sans l'ébranler, de toucher
« le cœur sans le troubler, d'amuser les hommes
« sans les corrompre : ce fut l'art suprême de
« Scribe. »

Les éditeurs n'ont donc pas craint de publier les œuvres réellement complètes d'Eugène Scribe. En agissant ainsi, ils ont songé à procurer au lecteur des éléments plus nombreux d'observation et d'étude ; ils ont voulu aussi répondre à cette curiosité qui s'attache volontiers aux plus fugitives productions d'un auteur célèbre. Et, quelque jugement que l'on porte sur certaines de ces œuvres dépouillées du prestige de la représentation ou de l'attrait de l'actualité, ils pensent qu'elles intéresseront encore les amateurs de l'art dramatique.

Tous les ouvrages compris dans la présente édition ont été revus et collationnés avec soin sur les manuscrits originaux ou sur les éditions primitives, dans le but de rectifier quelques erreurs et de réparer certaines omissions qui s'étaient successivement glissées dans les éditions postérieures.

Cette publication sera divisée en six séries distinctes, comprenant chacune, par ordre chronolo-

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.

gique, les divers ouvrages classés d'après leur genre, savoir : — *Comédies* et *Drames*. — *Comédies-Vaudevilles*. — *Opéras* et *Ballets*. — *Opéras-comiques*. — *Proverbes*, *Nouvelles*, et *Romans*. — *Œuvres diverses* et *inédites*. — Cette dernière série se composera notamment de pièces de théâtre inédites, représentées ou non, de lettres, de discours, de chansons et d'autres opuscules en prose ou en vers.

Eugène Scribe aimait à associer au souvenir des principaux rôles de ses pièces les artistes qui s'étaient distingués dans leur interprétation, et qu'il considérait comme lui ayant apporté une part essentielle de collaboration. C'est pour se conformer à ce sentiment que les éditeurs ont rappelé, dans cette nouvelle édition, en regard du nom des personnages, celui des acteurs qui avaient créé les rôles.

La première édition des Œuvres d'Eugène Scribe portait, en tête, une *Dédicace à ses collaborateurs*. C'est également par cette dédicace que commence la présente édition. Elle exprime à la fois des sentiments si modestes de la part de son auteur et si flatteurs pour ceux qui les ont inspirés, que ce serait faire tort à l'un et aux autres que de ne pas la reproduire.

Enfin, on a fait suivre cette dédicace du *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé par Eugène Scribe dans la séance du 28 janvier 1836, seule préface qu'il ait voulu mettre en tête des précédentes éditions de ses œuvres.

Les éditeurs pensent que la publication de cette œuvre considérable permettra de mieux apprécier encore cet homme d'esprit, cet homme de bien, qui « crut servir assez son pays en l'honorant*, » et dont on peut dire, à si juste titre, ce qu'il a dit lui-même de son confrère, ami et neveu J.-F. Bayard : — Il était du petit nombre de ceux qui, fiers du titre d'homme de lettres, n'en ont jamais voulu d'autre ; étranger à tous les partis, il n'a spéculé sur aucune révolution, il n'a flatté aucuns pouvoirs, même ceux qu'il aimait ! Il n'a sollicité ni honneurs, ni places, ni pensions ! il n'a rien demandé qu'à lui-même ! Il a dû à son talent et à son travail, son bonheur et son indépendance. — Il en fut de même, en effet, d'Eugène Scribe, qui dut aussi à son *travail*, son *bonheur* et son *indépendance*, ce que traduisait fidèlement sa devise : *Indè fortuna et libertas*, — *Indè liber et felix.*

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PREMIÈRE SÉRIE

COMÉDIES. — DRAMES.

TOME I.

Portrait de l'Auteur. — Fac-simile de son écriture. — Avertissement des Éditeurs.
Dédicace aux Collaborateurs.
Discours de réception à l'Académie française.

LE VALET DE SON RIVAL, Comédie en un acte, en société avec M. Germain Delavigne. Théâtre de l'Odéon, 19 mars 1816.

LES FRÈRES INVISIBLES, Mélodrame en trois actes, en société avec MM. Mélesville et Delestre-Poirson. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 10 juin 1819.

LE PARRAIN, Comédie en un acte, en société avec MM. Delestre Poirson et Mélesville. Théâtre du Gymnase, 23 avril 1821.

VALÉRIE, Comédie en trois actes, en société avec M. Mélesville. Théâtre-Français, 21 décembre 1822.

RODOLPHE, *ou* FRÈRE ET SŒUR, Drame en un acte, en société avec M. Mélesville. Théâtre du Gymnase, 20 novembre 1823.

LE MAUVAIS SUJET, Drame en un acte, en société avec M. Camille. Théâtre du Gymnase, 16 juillet 1825.

LE MARIAGE D'ARGENT, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 3 décembre 1827.

Tome II.

La Bohémienne, *ou* l'Amérique en 1775, Drame en cinq actes, en société avec M. Mélesville. Théâtre du Gymnase, 1er juin 1829.

Les Inconsolables, Comédie en un acte. Théâtre-Français, 8 décembre 1829.

Dix Ans de la vie d'une Femme, *ou* les mauvais Conseils, Drame en cinq actes et neuf tableaux, en société avec M. Terrier. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 17 mars 1832.

Bertrand et Raton, *ou* L'Art de conspirer, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 14 novembre 1833.

Tome III.

La Passion secrète, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 13 mars 1834.

L'Ambitieux, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 27 novembre 1834.

La Camaraderie, *ou* la Courte Échelle, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 19 janvier 1837.

Les Indépendants, Comédie en trois actes. Théâtre-Français, 20 novembre 1837.

Tome IV.

La Calomnie, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 20 février 1840.

La Grand'Mère, *ou* les trois Amours, Comédie en trois actes. Théâtre du Gymnase, 14 mars 1840.

Japhet, *ou* la Recherche d'un Père, Comédie en deux actes, en société avec E. Vanderbruch. Théâtre-Français, 20 juillet 1840.

Le Verre d'eau, *ou* les Effets et les Causes, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 17 novembre 1840.

Tome V.

Une Chaine, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1841.

Oscar, *ou* le Mari qui trompe sa Femme, Comédie en trois actes, en société avec M. Ch. Duveyrier. Théâtre-Français, 21 avril 1842.

Le Fils de Cromwell, *ou* Une Restauration, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 29 novembre 1842.

La Tutrice, *ou* l'Emploi des Richesses, Comédie en trois actes, en société avec M. Duport. Théâtre-Français, 29 novembre 1843.

Tome VI.

Le Puff, *ou* Mensonge et Vérité, Comédie en cinq actes. Théâtre-Français, 22 janvier 1848.

Adrienne Lecouvreur, Comédie-Drame en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 14 avril 1849.

Les Contes de la reine de Navarre, *ou* la Revanche de Pavie, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 15 octobre 1850.

Tome VII.

lle de Dames, ou Un Duel en Amour, Comédie en trois actes, en société ; M. E. Legouvé. Théâtre-Français, 17 mars 1851.

Étoile, Comédie en un acte Théâtre-Français, 6 février 1854.

arine, Drame en cinq actes. Théâtre-Français, 15 janvier 1855.

Tome VIII.

ionel, ou Qui vivra verra, Comédie en trois actes, en société avec Ch. Potron. Théâtre-Français, 23 janvier 1858.

doigts de fée, Comédie en cinq actes, en société avec M. E. Legouvé âtre-Français, 29 mars 1858.

rois Maupin, ou La Veille de la régence, Comédie en cinq actes, en été avec M. H. Boisseaux. Théâtre du Gymnase, 23 octobre 1858.

Tome IX.

d'amour, Comédie en trois actes, en société avec M. de Biéville. ltre-Français, 1er mars 1859.

le de trente ans, Comédie en quatre actes, en société avec M. E. de c. Théâtre du Vaudeville, 15 décembre 1859.

ileuse, Comédie en trois actes. Théâtre du Vaudeville, 6 septembre 1861.



DEUXIÈME SÉRIE.

COMÉDIES-VAUDEVILLES.





TROISIÈME SÉRIE.

OPÉRAS. — BALLETS.

TOME I.

LA SOMNAMBULE, *ou* L'ARRIVÉE D'UN NOUVEAU SEIGNEUR, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 19 septembre 1827.

LA MUETTE DE PORTICI, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1828.

LE COMTE ORY, Opéra en deux actes, en société avec M. Delestre-Poirson, musique de G. Rossini. Théâtre de l'Opéra, 20 août 1828.

LA BELLE AU BOIS DORMANT, Ballet-Pantomime-Féerie en trois actes, en société avec M. Aumer, musique de L.-J.-F. Hérold. Théâtre de l'Opéra, 27 avril 1829.

ALCIBIADE, Opéra en deux actes, musique de C.-L.-J. Hanssens. Bruxelles, Grand-Théâtre, 30 octobre 1829.

MANON LESCAUT, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. AUMER, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 3 mai 1830.

LE DIEU ET LA BAYADÈRE, *ou* LA COURTISANE AMOUREUSE, Opéra-Ballet en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 13 octobre 1830.

LE PHILTRE, Opéra en deux actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 20 juin 1831.

L'ORGIE, Ballet-Pantomime en trois actes, en société avec M. Coralli, musique de M. Carafa. Théâtre de l'Opéra, 18 juillet 1831.

TOME II.

ROBERT LE DIABLE, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germain Delavigne, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 21 novembre 1831.

LE SERMENT, *ou* LES FAUX-MONNAYEURS, Opéra en trois actes, en société avec M. Mazères, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er octobre 1832

GUSTAVE III, *ou* LE BAL MASQUÉ, Opéra en cinq actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 27 février 1833.

ALI-BABA, *ou* LES QUARANTE VOLEURS, Opéra en quatre actes, en société avec M. Mélesville, musique de S. Chérubini. Théâtre de l'Opéra, 22 juillet 1833.

Tome III.

La Juive, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 février 1835.

Les Huguenots, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 29 février 1836.

Guido et Ginevra, *ou* la Peste de Florence, Opéra en cinq actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 5 mars 1838.

La Volière, *ou* les Oiseaux de Boccace, Ballet-Pantomime en un acte, en société avec Mademoiselle Thérèse Elssler, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 5 mai 1838.

Le Lac des Fées, Opéra en cinq actes, en société avec M. Mélesville, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 1er avril 1839.

La Tarentule, Ballet Pantomime en deux actes, en société avec M. Coralli, musique de C. Gide. Théâtre de l'Opéra, 24 juin 1839.

Tome IV.

La Xacarilla, Opéra en un acte, musique de M.-A. Marliani. Théâtre de l'Opéra, 28 octobre 1839.

Le Drapier, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 6 janvier 1840.

Les Martyrs, Opéra en quatre actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 10 avril 1840.

La Favorite, Opéra en quatre actes, en société avec MM. A. Royer et G. Vaëz, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 2 décembre 1840.

Carmagnola, Opéra en deux actes, musique de C.-L. Ambroise Thomas. Théâtre de l'Opéra, 19 avril 1841.

Dom Sébastien, roi de Portugal, Opéra en cinq actes, musique de G. Donizetti. Théâtre de l'Opéra, 13 novembre 1843.

Jeanne la Folle, Opéra en cinq actes, musique de A.-L. Clapisson. Théâtre de l'Opéra, 6 novembre 1848.

Tome V.

Le Prophète, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opéra, 16 avril 1849.

La Tempête, Opéra en trois actes, musique de F. Halévy. Londres, Théâtre de la Reine, 8 juin 1850. Paris, Théâtre-Italien, 25 février 1851.

L'Enfant prodigue, Opéra en 5 actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 6 décembre 1850.

Zerline, *ou* la Corbeille d'oranges, Opéra en trois actes, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opéra, 16 mai 1851.

Florinde, *ou* les Maures en Espagne, Opéra en quatre actes, musique de S. Thalberg. Londres, Théâtre de la Reine, 3 juillet 1851.

Le Juif errant, Opéra en cinq actes, en société avec M. de Saint-Georges, musique de F. Halévy. Théâtre de l'Opéra, 23 avril 1852.

Tome VI.

La Nonne Sanglante, Opéra en cinq actes, en société avec M. Germ[ain] Delavigne, musique de C-F. Gounod. Théâtre de l'Opéra, 18 octobre 1854.

Les Vêpres Siciliennes, Opéra en cinq actes, en société avec M. Ch. Duveyrie[r], musique de G. Verdi. Théâtre de l'Opéra, 13 juin 1855.

Marco Spada, *ou* la Fille du Bandit, Ballet-Pantomime en trois actes, [en] société avec M. Mazillier, musique de D.-F.-E. Auber. Théâtre de l'Opér[a], 1er avril 1857.

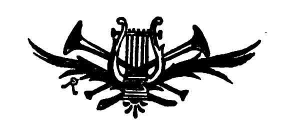
Le Cheval de Bronze, Opéra-Ballet en quatre actes, musique de D.-F.-[E.] Auber. Théâtre de l'Opéra, 21 septembre 1857.

L'Africaine, Opéra en cinq actes, musique de G. Meyerbeer. Théâtre de l'Opé[ra], 28 avril 1865.



QUATRIÈME SÉRIE.

OPÉRAS-COMIQUES.





CINQUIÈME SÉRIE.

PROVERBES. — NOUVELLES. — ROMANS

Tome I.

MINISTRE SOUS LOUIS XV, *ou* LE SECRET DE RESTER EN PLACE, Historiette n action. *Revue de Paris*, Avril 1829.

JEUNE DOCTEUR, *ou* LE MOYEN DE PARVENIR, Historiette en action. *Revue d aris*, Mai 1829.

TÊTE-A-TÊTE, *ou* TRENTE LIEUES EN POSTE, Proverbe. *Revue de Paris*, Juille 83).

CONVERSION, *ou* A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU, Proverbe. *Revue de Paris*, ctobre 1830.

EMKIN, *ou* UN CAPRICE IMPÉRIAL, Anecdote de la cour de Russie. *Revue de aris*, Avril 1831.

PRIX DE LA VIE, Historiette tirée des Mémoires d'un gentilhomme de Bre- gne. *Europe littéraire*, Mars 1833.

ITH, *ou* LA LOGE D'OPÉRA, Historiette contemporaine. *Presse*, Février - ars 1837.

ROI DE CARREAU, Nouvelle. *Revue de Paris*, Juillet 1837.

MALHEURS HEUREUX, Proverbe en trois parties. *Constitutionnel*, Avril 1851.

Tome II.

MAITRESSE ANONYME, Nouvelle. *Constitutionnel*, Juin-Juillet 1838.

LO BROSCHI, Nouvelle historique. *Journal des Débats*, Août-Septembre 1839

RICE, Historiette contemporaine. *Siècle*, Décembre 1844-Janvier 1845.

Tomes III, IV, V.

UILLO ALLIAGA, *ou* LES MAURES SOUS PHILIPPE III, Roman. *Siècle*, Mars eptembre 1846.

Tome VI.

Le Filleul d'Amadis, ou les Amours d'une fée, Roman de chevalerie. *Constitutionnel*, Novembre-Décembre 1855.

Noélie, Nouvelle. *Constitutionnel*, Mars-Avril 1859.

Tome VII.

La jeune Allemagne, ou les Yeux de ma tante, Roman. *Constitutionnel*, Janvier-Mars 1857.

Tome VIII.

Fleurette (Histoire d'une bouquetière), Roman. *Constitutionnel*, Octobre-Décembre 1860.



SIXIÈME SÉRIE.

ŒUVRES DIVERSES ET INÉDITES.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

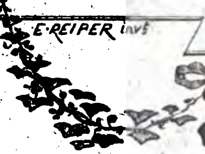
COMÉDIES

VAUDEVILLES

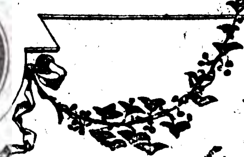


L'AMOUR PLATONIQUE
LE SECRÉTAIRE ET LE CUISINIER
FRONTIN MARI-GARÇON — LE COLONEL
L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE — MON ONCLE CESAR
LE GASTRONOME SANS ARGENT
LE MÉNAGE DE GARÇON

E. REIPER inv.

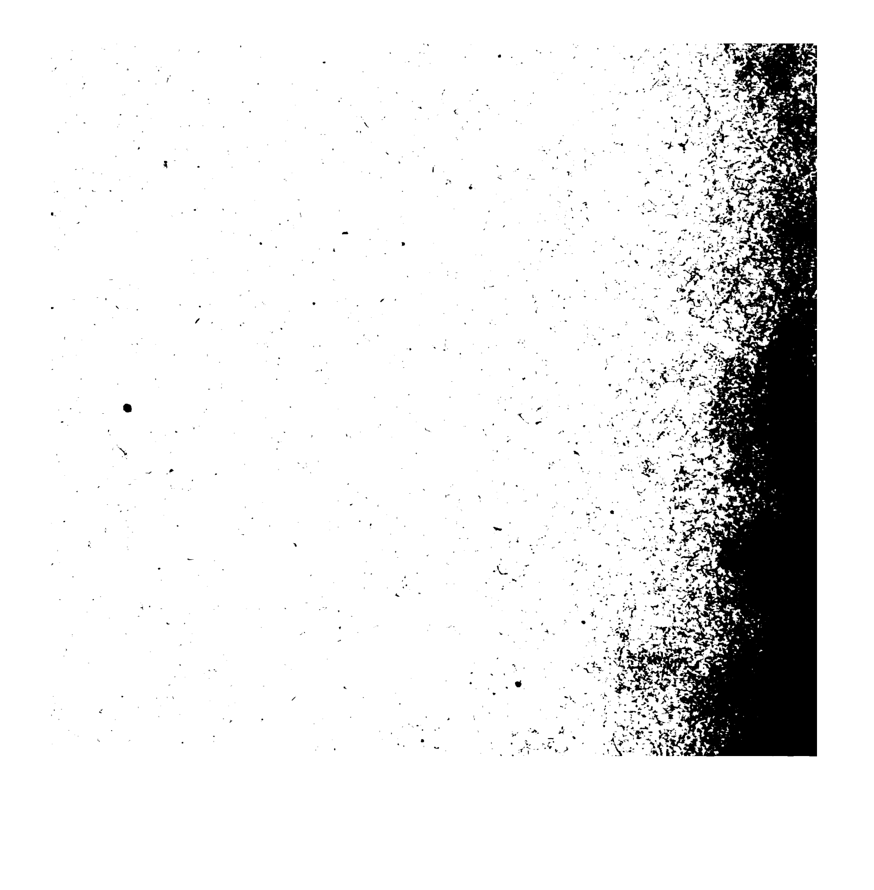






PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-EDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1876





Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau





